

Gérard de Saint-Amans

Soleil de Sang

*«...A Bel-Abbès, les quatre
horloges sont arrêtées... »*

Collection Aventure

Editions de Saint-Amans

Message de Gérard de Saint-Amans à Mekerra

Bonjour,

Je suis originaire de Bel-Abbès.

Auteur et Editeur (propriétaire des Editions de Saint-Amans)

*j'ai décidé d'offrir un de mes livres "Soleil de sang" en version e-book
à tous vos membres.*

Vous pouvez donc le diffuser gratuitement

Avec mes remerciements,

Bien cordialement,

Gérard de Saint-Amans

30 juin 2013

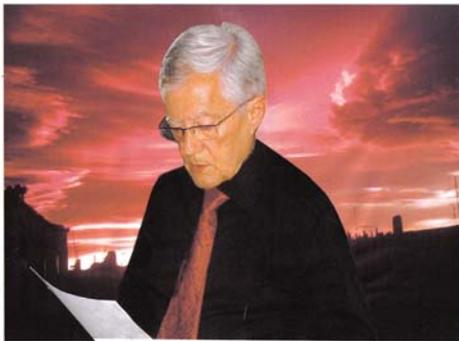
Soleil de sang

« ... A Bel-Abbès, les quatre horloges sont arrêtées... »

Automne 61. Après une série d'actions violentes contre les barbouzes, au fur et à mesure qu'il sombre dans sa folie meurtrière, Gérard est obligé de quitter Bel-Abbès. Avec ses légionnaires perdus, il parvient à rejoindre Oran, puis Bouisseville, après une course-poursuite de 100 kilomètres en camion, parsemée d'embûches et de morts. Une traversée tumultueuse en mer, vers Almería, poursuivi par la marine française, et enfin l'arrivée en Espagne. Là, Gérard et son dernier légionnaire vivant vont préparer un sombre projet contre le Président....

Un roman d'aventure où l'on voit jusqu'où, un homme élevé dans l'honnêteté et l'honneur d'une famille peut aller, lorsqu'il est plongé dans la névrose révolutionnaire. Une oeuvre qui décrit bien l'évolution psychique de l'individu sous la pression d'évènements où la violence et la mort sont omniprésentes.

Gérard de Saint-Amans



Né à Oran, l'auteur a vécu 25 ans à SBA. En choisissant de partir vivre au Canada, en 1962, il a voulu effacer de sa mémoire les événements tragiques qui marquèrent sa jeunesse comme ils marquèrent la vie de tous ceux qui furent plongés, malgré eux, dans la tragédie d'une guerre fratricide, où les amis d'hier deviennent des ennemis implacables. Mais depuis son arrivée en Catalogne, installé à Perpignan, il a voulu relater l'histoire d'un homme qui n'était pas préparé à l'Histoire...

ISBN 978-2-9531302-1-8 Prix : 16,50 Euros

Editions De Saint-Amans

Collection Aventure

Chapitre 1



Il y avait un figuier au fond du jardin. Juste à côté du tas de fumier.

Gérard aimait cet endroit. Son grand-père avait planté l'arbre fruitier comme un symbole, dès son arrivée dans ce pays il y avait près d'un siècle. Il était si beau et avait grandi tout seul avec ses immenses branches presque horizontales, chargées de larges feuilles, épaisses et odorantes qui s'étendaient majestueusement en projetant sur le sol une ombre fraîche et apaisante.

L'arbre géant était plein de fruits que plus personne ne ramassait. Les figes pourrissaient lentement puis tombaient sur le sol.

Allongé sur une grosse branche, au cœur de son vert refuge, baigné d'ombre et de fraîcheur, Gérard venait souvent rêver dans ce havre de paix, à l'heure de la sieste, quand toute la ville écrasée par la chaleur s'assoupissait et que tout était silencieux.

Les chiens n'aboyaient plus. Les oiseaux faisaient la sieste. Près de lui, sur une figue bien mûre, une grosse mouche procédait méticuleusement à sa toilette, après avoir déjeuné sur le fumier tout proche. Enivré dans la bulle d'oxygène naturelle qu'était le végétal, Gérard en avait fait sa demeure affective.

Il aimait ces moments où rien ne se passait. Il était en sécurité. Il n'entendait rien, même pas les grillons, car ils faisaient partie de son silence depuis toujours. Il les enviait souvent, immortels dans leur vie si brève et anonyme, ces grillons qui seraient toujours là et que personne ne songerait à chasser.

Il chercha de l'oreille, machinalement, à percevoir les bruits du poulailler. Il avait remarqué depuis longtemps que même quand elles dorment, les poules s'agitent de temps à autre. Mais il sortit de sa méditation et se rappela que le poulailler était vide depuis le départ de ses parents.

Il revit le temps où il avait aidé son père à construire le poulailler et le clapier. C'était au printemps. On venait d'emménager dans la villa toute neuve, un peu après la guerre. La guerre, ce mot qu'il avait toujours entendu et qui lui servait d'excuse pour continuer à vivre. Mais les conflits ne recommencent jamais tout de suite. Heureusement, il faut un peu de paix pour les préparer. Alors son père avait fait construire leur maison. Pour rien bien

sûr, mais les hommes sont comme ça. Ils vivent au ralenti. Ils pédalent tellement lentement que les évènements les dépassent toujours.

Ils construisent une maison, un poulailler, un clapier et s'en vont.

Tout à coup, Gérard sourit en revoyant « la maison des lapins », comme il l'appelait quand il était tout jeune, le jour où son père s'était aperçu qu'il avait monté les portes du clapier à l'envers. Pris de fou rire, il se retenait devant la colère du vieux qui s'insultait dans les trois langues du pays.

Paralysé par sa mélancolie, il vit sur une branche un petit lézard qui le regardait fixement. Il l'observa sans bouger. L'immobilité parfaite du petit reptile le fascinait. Depuis toujours, il s'entraînait à imiter cette créature. Il aimait surtout la vivacité de ses mouvements, tellement rapides qu'on ne pouvait pas les percevoir.

Une petite route très calme recouverte de graviers longeait la clôture du jardin. Soudain, il entendit un crissement. Malgré la chaleur, un homme passait sur son vélo. L'homme pédalait prudemment, assez lentement pour ne pas se fatiguer, mais assez vite pour ne pas tomber. Il donnait l'impression de dormir sur son vélo. Bien couvert pour se protéger du soleil, il ne transpirait pas. Gérard, le regardant passer, scruta le visage

hermétique et se demanda à quoi il pouvait bien penser.

Arrivé au bout du chemin, faisant glisser sa roue en freinant sur les petits cailloux, le musulman ralentit, tourna, prit un sentier verdoyant et disparut. Tout redevint serein. Gérard reprit sa rêverie. Le lézard avait disparu, la grosse mouche prenait son dessert sur une figue pourrie et les grillons égrainaient inlassablement leur litanie. Le jeune homme rajusta ses lunettes. Son regard se posa sur la maison, en partie masquée par un grand hangar où un vieux camion semblait abandonné. Tout semblait abandonné d'ailleurs. Tout était abandonné.

Le grand jardin, que son père avait créé de toutes pièces, avait encore sa géométrie impeccable, avec ses carrés, ses orangers, sa vigne et le chemin caillouteux qui le séparait en deux. Comme dans un songe, à moitié assoupi, Gérard chercha des yeux Boualem. Mais le jardinier n'y était plus. Les souvenirs lui revenaient et il le revoyait dans un carré qu'il avait entrepris de bêcher. Et le colon sourit en pensant aux coups de bêche de Boualem, accomplis selon un rituel immuable, dosant son effort de telle façon que pas une goutte de sueur ne perlait de son visage buriné autant que décharné.

Il le revoyait crachant d'abord dans ses mains qu'il frottait l'une contre l'autre lentement, puis,

saisissant ensuite le manche de la bêche, il la levait majestueusement avant de l'abattre violemment dans le sol. Il donnait ainsi une dizaine de coups avec l'outil ancestral puis s'arrêtait et le posait. Boualem sortait alors son papier et roulait une sorte de gros mégot qui ressemblait de très loin à une cigarette. Après avoir réajusté son taux de nicotine, il jetait le mégot baveux et reprenait sa bêche. Et il pouvait travailler ainsi toute la journée tranquillement, sans fatigue apparente.

Les yeux fermés pour ne plus voir le présent et mieux contempler son passé, Gérard sentait monter en lui une écrasante tristesse.

Il n'était pas allé à la plage cette année. Pour la première fois depuis toujours. Cela n'était plus possible. La révolution, cette prostituée de l'histoire, s'était abattue sur le pays. Les jours heureux avaient trop duré et chaque soir, le soleil rouge se couchait dans le sang. Patiemment, les vautours et les chacals politiques attendaient leur tour pour se repaître des restes de la charogne coloniale.

Il tendit la main pour cueillir une des baies émeraude bien mûres qui foisonnaient dans les branchages, l'ouvrit en deux et mordit dans la chair vermeille. Ainsi, c'en était fini des longues journées au bord de l'eau, du clapotis très doux des vagues d'eau claire qui venaient mourir sur le sable blanc, y

déposant parfois un petit crabe avec lequel les enfants jouaient cruellement. Finis les longs séjours dans l'eau tiède d'où il n'avait pas envie de sortir, où l'on se laissait bercer par des vaguelettes ondulantes en faisant la planche. Finis les retours joyeux le soir venu, ivres de soleil et de sel, la douche fraîche qui coulait dans la cour sous l'épaisse tonnelle de vigne vierge. Finie la grande table familiale qu'on y dressait, pressés de dévorer des tonnes de côtelettes de mouton à l'odeur et au goût si forts, en buvant de longues gorgées glacées de ce rosé d'Afrique, source d'extase et d'ivresse sereine. Finies les longues soirées baignées par la fraîcheur de la nuit, où parler n'était même plus nécessaire, les membres alourdis par la fatigue et le vin, l'esprit vide d'angoisse et d'envie, en prolongeant sa béatitude en fumant une bastos.

Il fut tiré de sa rêverie par un bruit de pas sur le chemin ainsi que des chuchotements. Immobile comme le lézard qui avait disparu, caché dans l'épais feuillage du figuier, il observa les trois enfants qui escaladaient le grillage de clôture et, se glissant entre les rangées, se dirigeaient vers le carré de pastèques. Ils s'emparèrent de la plus mûre, puis allèrent s'accroupir au pied du figuier. Le plus grand sortit un vieux canif, l'essuya sommairement sur sa djellaba et découpa des tranches dans la masse ronde surchauffée par le soleil.

Le festin terminé, l'un d'eux se leva, fit quelques mètres et, remontant rapidement son vêtement ancestral, déposa près du mur le fruit d'une alimentation désordonnée.

Le plus jeune rota soigneusement en remerciant Allah, puis les gosses répartirent, non sans emporter chacun un melon sous le bras.

Gérard les connaissait. Ils avaient l'habitude de venir voler des fruits. On les laissait se livrer à ces jeux d'enfants sans gravité, tolérance intelligente qui avait permis aux colons de vivre en bonne harmonie avec les autochtones. Gérard se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de leur dire de ramasser tous les fruits qui pourrissaient inexorablement sur les branches. De toute façon, plus personne ne les cueillerait. Mais il se dit que les enfants n'auraient sûrement pas compris. Et puis, après tout, il n'y aurait plus d'autre récolte après celle-ci, alors il préféra ne pas les priver de leurs joies éphémères, car bientôt ce jardin serait le leur et ils ne pourraient plus voler des pastèques. Et l'homme sourit en pensant qu'un jour, ces enfants insouciantes et désinvoltes deviendraient des hommes : ils auraient à cultiver son jardin et seraient volés à leur tour...

Il devait être seize heures. Le chemin caillouteux s'animait, quelques voitures passaient, la ville allait sortir de sa torpeur. Gérard descendit de son refuge ombragé et frais. Il cligna des yeux en se

retrouvant plongé dans la fournaise ambiante et marcha lentement vers la maison sur le chemin de traverse.

Le jeune homme n'était pas très grand, la silhouette frêle et les traits fins. Des lunettes d'or donnaient à ce petit homme un air fragile et intelligent. L'air qu'ont ces êtres, auxquels on n'a pas envie de faire du mal. Et dont on ne se méfie pas. Il ne s'était jamais battu à l'école. On ne frappe pas quelqu'un qui porte des lunettes. Sa façon de regarder les gens les désarmait et lui donnait un charme étrange. Peu habitué à sourire, il fixait de ses yeux noirs les gens qui lui parlaient, sans rien dire, sans les interrompre. Il était toujours d'accord avec eux.

S'arrêtant au milieu du chemin qui coupait le jardin en deux parties, il resta immobile, les yeux fixés sur la villa. C'était une grande bâtisse de quinze pièces, massive, construite pour toujours... toujours, ce mot qu'il avait si souvent entendu de la bouche de son père, toujours, un mot qui maintenant ne voulait plus rien dire. La façade où grimpait la vigne vierge, le toit en terrasse bordé de briques rondes donnaient à la maison un aspect majestueux solide, éternel. C'était le château de son enfance.

Sortant de sa réflexion, il se remit à marcher et s'arrêta devant le grand hangar. Un vieux camion-

benne s'y trouvait, imposant et poussiéreux, au milieu de vieux cartons, et d'un tas de papiers et de livres. Il s'approcha, prit un livre au hasard. C'était son livre d'histoire de sixième. Il tomba sur une phrase qui le fit sourire « Nos ancêtres, les Gaulois... » Et il se souvint de son voisin de classe, son copain Benyamina, lorsque le professeur lui avait demandé de résumer ce chapitre. A cette époque, tous les Benyamina découvraient que les Gaulois étaient leurs ancêtres.

Il est vrai que l'histoire des colonies s'imprimait à Paris.

Il n'habitait plus la maison familiale. Trop grande, trop vide, trop pleine de meubles abandonnés et de souvenirs heureux, comme le sont tous les souvenirs d'une enfance comblée.

Il était dix-sept heures. Gérard sortit de la maison dans sa Dauphine Gordini. Il faisait très chaud. La voiture démarra lentement. C'était son heure préférée, quand le soir arrivait, que le soleil fatigué se préparait à regagner son lit d'horizon, et que la ville s'animait.

Chapitre 2



Le Colon roulait paresseusement, vitres ouvertes, le bras gauche pendant le long de la portière pour sentir la caresse de l'air. Il passa devant le collège des Filles où il enseignait les Sciences Naturelles.

Le moteur gonflé de la Gordini ronronnait. Il était préférable de rouler lentement depuis que les patrouilles avaient envahi la ville, toujours sur le qui-vive et inquiètes quand elles voyaient une voiture arriver trop vite. Sur le trottoir de gauche, des légionnaires en armes marchaient le long du mess des officiers. Majestueux, sûrs d'eux-mêmes, les hommes de Camerone en tenue léopard, pistolet-mitrailleur au poing, croisèrent la Dauphine sans la regarder. Ils se déplaçaient lentement, regardant loin devant eux, leurs visages d'étrangers venus du Nord aussi uniformes que leur tenue. Les

képis blancs avaient toujours fait partie de son paysage affectif. Mercenaires du hasard et soldats de l'honneur, ces hommes au passé involontaire étaient venus réapprendre les règles de la vie et de la mort sous ce drapeau dont la dernière couleur était celle de leur sang.

L'enfance de Gérard avait été scandée par les chants au rythme lent que les hommes à la voix grave et aux accents étrangers chantaient chaque matin, très tôt, en passant devant la maison, marchant de leur pas célèbre, lent et bien scandé, le regard fixé sur l'horizon. Ces guerriers sans état d'âme, têtes d'affiches de toutes les guerres inutiles, guerres de l'absurde colonial, venaient se reposer dans la ville entre deux combats. Puis un jour, ils quittaient la Légion, las de tuer pour rien, et s'installaient dans une vie civile qu'ils ne connaissaient plus.

Arrivée au carrefour des Quatre Horloges, la Dauphine tourna à droite et prit l'avenue Prudhon, une artère très large bordée de palmiers centenaires. La voiture ralentit encore et Gérard roula ainsi jusqu'à l'église, qui marquait la fin du boulevard. Il fit le tour de la place de l'église puis reprit le même chemin en sens inverse. Il arriva bientôt à hauteur d'une grande place, la place Carnot. C'était un square immense qui marquait le centre de cette ville construite selon le style colonial avec ses deux

grands boulevards principaux en croix. Un carrefour était tenu par un policier qui réglait la circulation du haut de son perchoir surmonté de quatre horloges, chacune dirigée vers un des points cardinaux. La ville tout entière, la ville européenne du moins, était construite au carré et le centre avait été conçu par les légionnaires du génie. «Les Sapeurs», eux-mêmes installés dans d'importantes casernes pas très loin de la place Carnot.

Un grand kiosque à armatures métalliques se dressait au milieu de la place et de petits orchestres venaient y faire danser la population, en plein air. Pendant les fêtes de villages et les dimanches, chaque agglomération de la colonie organisait ainsi sa fête tout au long de l'interminable été.

Ce lieu central était bordé des principaux commerces de la ville et d'un grand café dont la terrasse était le point de retrouvailles de tous les européens de la ville. C'était assez magique. Dans cette ville hors du commun qui n'avait même pas un siècle, pas de passé, et dont le futur s'effritait, on ne se fixait jamais un rendez-vous, sachant très bien que tous les soirs vers cinq ou six heures, tous les jeunes viendraient «faire le boulevard», comme ils disaient.

Il était encore trop tôt. Il put se garer près du Grand Café, non sans avoir fait un tour complet de la place, observant machinalement les gens. Il se

garait toujours de façon à pouvoir repartir rapidement. Il y avait quelque chose d'animal dans son approche de ce territoire familial qu'était la place. Il en faisait toujours deux fois le tour pour voir et être vu, puis s'en approchait, s'arrêtait et ne descendait de sa voiture qu'après avoir repéré ses amis.

Bardel était là, parlant en gesticulant comme à son habitude avec JP, un beau garçon blond au yeux bleus.

Jean-Pierre Sucher, JP pour ses amis, descendait sans doute de ces émigrés alsaciens qui avaient fui l'envahisseur prussien pour venir s'installer dans ce pays si différent du leur et où ils avaient apporté une touche de blond et de bleu clair comme le ciel de leur pays natal en hiver, touche insolite au pays des chevelures noires.

Mais JP se souciait fort peu des ses origines lointaines. Comme d'ailleurs tous ces garçons et ces filles qui passaient devant eux, en faisant le boulevard, rite immuable et quotidien, héritage coutumier de l'espagnol, instinct grégaire des rencontres, genèse naturelle et facile d'amitiés et d'amours insouciantes.

Insouciantes, ils l'étaient sûrement. Le pays était en train d'imploser, la gangrène révolutionnaire arrivait à sa phase terminale et les amis d'hier étaient devenus les ennemis quotidiens d'une tragédie qui

n'en finissait plus de tuer, comme si ses auteurs, incapables de trouver une fin à cette pièce qui les dépassait, continuaient à en écrire des actes, emportés par la violence de leur œuvre au point d'en oublier les acteurs.

Les trois amis se tenaient près d'un palmier. Adossés au tronc de celui-ci, Gérard écoutait le petit Bardel. Il ne lui accordait que des brefs regards, préférant observer les groupes qui allaient et venaient devant eux.

Ce microcosme qu'était le boulevard n'était pas régi par les lois de la société des adultes. Car les enfants ne comprennent jamais la loi des grands. Dans ce pays de castes carcérales où un apartheid tacite aux mille facettes faisait des adultes des prisonniers de leurs origines, de leur religion, de leur fortune, les jeunes gens se mélangeaient instinctivement, recherchant chez leurs amis d'autres valeurs que celles dictées par les parents.

La plupart d'entre eux étaient nés et avaient grandi dans ce pays qui n'intéressait personne, au point que pour eux, les événements du monde n'étaient que des bruits lointains.

Ces jeunes gens, issus de toutes les nations d'Europe bien plus que de France, vivaient tranquillement, en bonne harmonie, se souciant peu des problèmes de la planète, complètement ignorants du reste du monde, comme tous les

peuples heureux. Et ils avaient des amis parmi ces gens qui étaient là avant eux, qui eux-mêmes avaient envahi ce pays avant eux, et avant eux, jusqu'à la nuit des temps anciens. Ils ne savaient même pas que les pays n'appartiennent à personne sinon au dernier occupant. Fort de l'autorité d'un gouvernement, celui de Paris, ils ne se préoccupaient pas de savoir si les décisions étaient prises par des hommes fatigués, des vieillards en fin de parcours ; c'était Paris. Peu soucieux ni instruits de l'Histoire de France, ils acceptaient tout pourvu que ça vienne de « Paris ».

Gérard était passionné par l'Histoire de France mythique, comme issu d'un conte ou d'une légende. Non par l'histoire de ses guerres mais par la genèse de ce pays artificiel issu d'un grand nombre d'invasions successives, et qui avait choisi comme nom celui de ces guerriers nordiques, les Francs, envahisseurs redoutables qui avaient finalement imposé leur loi au pays Gaulois. Et qui l'imposaient toujours. Il lui avait fallu relire plusieurs fois son livre d'histoire pour réussir à assimiler cet enchevêtrement de peuples venus de tous les coins d'Europe depuis plus de 2000 ans. Mais il vivait comme ce petit peuple de sa ville natale où là au moins tout était simple, où chacun acceptait la différence de l'autre du moment qu'il respectait les règles du jeu. En étudiant l'histoire de ses ancêtres,

il avait pu apprendre qu'ils auraient été les Cathares, petit peuple anachronique du sud-ouest de la France qui avait, 1000 ans avant les autres, découvert l'harmonie de la vie, une harmonie tellement parfaite qu'elle avait suscité des jalousies et entraîné la seule croisade en terre française et leur disparition.

Fier de ses origines, il avait choisi de vivre comme ses lointains ancêtres fort de cette connaissance anticipatrice qu'avaient les Cathares.

Et il se sentait différent. Alors il se comportait différemment. Dans ce pays en pleine révolution, où les communautés s'entretenaient sans relâche, il avait compris que l'ennemi n'était pas toujours celui que tout désigne et que l'on voit, mais plutôt celui que l'on ne voit jamais.

Tout jeune déjà, lors du passage des Américains dans sa ville en 1944, ces Américains libérateurs que les Français avaient tant attendu, il avait eu une sorte de pressentiment. Très pragmatique il avait demandé à son père pourquoi ce peuple lointain était venu sauver la France. Et son père lui avait répondu par une anecdote.

« Tu sais, avait-il dit, avec les Américains, la facture est toujours très lourde. On n'a pas fini de payer leur intervention. » Et de lui raconter qu'il avait surpris une conversation entre un officier américain hébergé par ses parents et un chef

indigène. Contre toute attente, le Capitaine américain parlait la langue du pays parfaitement. Et l'Anglo-saxon avait dit au chef coutumier :

«Vous vivez à genoux devant les Français. Relevez-vous, ils ont perdu la guerre, ils ne sont plus capables de vous défendre. Libérez-vous, nous vous aiderons».

Il se souvenait de la colère de son père qui lui avait lancé : «Ces américains, ce sont vraiment des hyènes ! ».

Adossé à son palmier, écoutant le flot incessant de paroles du petit Bardel toujours aussi agité, Gérard observait machinalement la terrasse du grand café, remplie de clients qui sirotaient leur anisette avec indolence. Son attention fut attirée par un homme qui venait de garer son vélo au bord du trottoir le long de la terrasse. Il remarqua que le vélo avait deux sacoches. La scène, normalement banale, le mit en éveil. Il vit le cycliste s'arrêter au bout de la place et allumer une cigarette tout en surveillant d'un œil attentif son vélo.

Très suspect. Dans son esprit tout s'embrouillait. Il ne pouvait rien faire. Se mettre à crier à l'attentat ? Et si rien n'arrivait... Ne rien faire ? Et si le vélo explosait ? Les trois amis se trouvaient suffisamment loin du risque pour que Gérard ne s'en fasse pas pour eux, mais les autres ?

Il n'eut pas le temps de réfléchir très longtemps. Quelques secondes après, la bombe explosa.

Bardel et JP coururent par réflexe vers les lieux mais Gérard, lui ne bougea pas et chercha des yeux au bout de la place le propriétaire de la bicyclette. Il vit l'homme jeter sa cigarette et se mettre à marcher en direction de la vieille ville. Le visage du prof avait blanchi instantanément. Il se dirigea hâtivement vers sa voiture et partit sur les chapeaux de roues dans la même direction que celle prise par le terroriste.

En une fraction de seconde, l'homme tranquille et toujours calme qu'il était s'était transformé en un être au bord de la démence. Sans réfléchir, il se lança à la poursuite du salopard.

On était à huit cents mètres environ de la vieille ville où l'indigène comptait trouver refuge. Gérard, après quelques tours du quartier européen situé derrière la place Carnot, finit par l'apercevoir. Il marchait d'un pas rapide, sur le trottoir. Arrivé à sa hauteur, Gérard ralentit et se contenta de le suivre jusqu'à ce que le terroriste s'en aperçoive. Il voulait d'abord s'assurer qu'il n'était pas armé. L'homme, inquiet de voir la dauphine le suivre au ralenti, se mit à courir, toujours sur le trottoir. Gérard ne pouvait rien faire d'autre que de poursuivre, à quelques mètres en retrait, le fuyard.

Nous étions encore dans la ville européenne et tenter d'arrêter l'africain tout de suite était dangereux, voire impossible : trop de témoins. Trop de voitures garées le long des trottoirs.

Mais entre la ville européenne et le village nègre se trouvait un «glacis», ancien emplacement des remparts de la ville, vaste étendue de terre où aucune habitation n'avait jamais été construite. Un endroit idéal pour arriver à la casbah; le terroriste devait traverser le terrain vague de quelques centaines de mètres.

Le poursuivant et le poursuivi arrivèrent enfin au glacis que ce dernier commença à traverser. Gérard le suivait difficilement car l'endroit était plein de cailloux, de grosses tailles de chardons, de trous et de bosses. L'homme courait comme une gazelle en sautant les obstacles alors que Gérard était contraint des les contourner.

Ce terrain traversé, on arriva à l'entrée du «Village Nègre». Le souk, où une multitude de petits maraîchers de la région venaient vendre leur production, était encombré d'étalages en planches installés de chaque côté des rues étroites, côte à côte, bouchant même la plupart du temps l'entrée des petites maisons.

Là, le terroriste était fait, obligé de courir au milieu de la rue. Gérard le suivait en évitant et chassant à coup de klaxon les femmes voilées et les

enfants qui traînaient dans la rue et marchandait avec les «commerçants», rite obligatoire dans leur culture de chalands. L'homme commençait à fatiguer. Gérard avait du mal à avancer car le musulman tournait de rue en rue, renversant de-ci de-là quelques étalages, tout comme lui d'ailleurs, surtout aux carrefours encombrés. Les insultes fusaient alors ; mais il était déjà loin.

S'engouffrant dans une rue où les étalages laissaient difficilement place à une voiture, le fuyard s'enfuit, courant au milieu de la rue, seul passage accessible.

Gérard hésita puis fonça derrière lui, balayant tout sur son passage dans les hurlements affolés des marchands et des clients qui se planquaient comme ils pouvaient en plongeant dans les tomates.

Le coureur chercha visiblement des yeux un couloir où s'infiltrer pour sauver sa peau, affolé par ce fou qui le poursuivait. Mais ils étaient tous obstrués par les étalages.

Alors il prit une ruelle étroite au hasard, sans savoir qu'elle était un cul-de-sac et aboutissait à la lourde porte métallique d'un bordel.

Gérard y fonça, plus froid encore, tétanisé, déterminé à écraser cette vermine révolutionnaire. Arrivé au bout de la rue, l'homme était coincé. Il tambourina désespérément à la porte du bordel.

L'huis s'ouvrit puis se referma aussitôt malgré les supplications de l'algérien terrorisé.

Il restait là, le dos à la porte, les yeux rendus vitreux par la peur, les mains jointes en signe de supplication à Gérard qui s'était arrêté, le pare-choc contre les genoux de l'Algérien. Il faisait ronfler son moteur, donnant de tout petits coups d'embrayage qui commençaient à écraser sérieusement les jambes du terroriste complètement coincé. Le colon aurait pu l'écraser comme un cafard. Mais il ne le put pas. L'homme à lunettes n'était pas un tueur. Il recula et fit signe au terroriste tremblant de partir. Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois et disparut.

Reculant à fond de train dans la rue où la foule commençait à se regrouper, Gérard manoeuvra au carrefour en renversant rageusement un autre étalage et quitta la casbah qui commençait à devenir malsaine pour lui. La Gordini était cabossée et le capot couvert de légumes. A l'entrée du quartier européen, il fit une tête-à-queue au frein à main pour évacuer les victuailles sur la chaussée, puis prit lentement le chemin de la place Carnot encore pleine d'agitation après l'attentat. Il vint se garer près de la place et s'approcha du groupe de badauds hébétés qui fixaient les deux jeunes filles allongées sur le sol en train de mourir au nom de la liberté. Ils les connaissaient tous ; c'étaient deux sœurs. Des filles splendides : l'une d'elles, encore consciente, le

regardait. Il s'approcha, s'agenouilla près d'elle et lui dit: «Tiens bon, tu vas t'en tirer». Elle lui sourit faiblement, lui dit merci, et s'endormit.

Le petit prof se releva et s'éloigna les yeux pleins de larmes. Les secours commençaient à arriver, sous des formes diverses : pompiers, police, CRS. Gérard préféra partir. Il savait bien ce qui allait se passer. Le scénario était immuable chez ces jeunes gens qui vivaient dans la névrose révolutionnaire. Il savait aussi pourquoi les CRS arrivaient. Ils étaient là pour casser «les Européens» en colère et déjà prêts à les affronter, agglutinés par petits groupes qui se formaient, chauffés à blanc par des petits chefs nés criant vengeance. Les hommes en bleu furent accueillis comme ils en avaient l'habitude : par des insultes, des projectiles de toutes sortes et surtout des pierres lancées par les jeunes garçons avec leur «stac», petite fronde à élastique, version coloniale du lance-pierre. Les premières grenades lacrymogènes commençaient à fuser. Gérard, toujours très sensible des yeux, rentra chez lui.

Allongé sur son lit, fatigué, il s'endormit lourdement. Il entendait comme dans un rêve, dehors, sous la fenêtre de son studio qui donnait sur le boulevard, les cris de la foule en délire, le chuintement sourd des grenades qui explosaient.

Il se réveilla brusquement. Les bruits familiers de la colère inutile avaient cessé. Vingt-deux heures : il commençait à faire nuit. Gérard jeta un coup d'œil discret à travers ses persiennes. Tout était calme. La nuit tombée, le ciel bleu avait fait place à un ciel triste et gris comme pour pleurer les filles sacrifiées sur l'Hôtel de l'Indépendance.

Chapitre 3



Il se prépara à sortir. C'était l'heure idéale. La fraîcheur s'installait sur la ville, les gens ressortaient après un bon dîner pour flâner en s'arrêtant aux kiosques de marchands de glaces et d'agua-limon. On pouvait ainsi prendre le frais jus jusqu'à minuit, heure du couvre-feu. Au volant de sa Gordini, il alluma le plafonnier, geste rendu obligatoire par les autorités, et démarra lentement. Passant un contrôle au ralenti, il donna le temps au sergent de scruter son visage de français innocent, puis tourna dans une ruelle et accéléra un peu. Il arriva bientôt devant un petit bar tenu par un ancien adjudant-chef Légion, retraité et reconverti dans la seule activité pacifique qu'il ait apprise au cours de ses vingt années de Légion Étrangère : boire et faire boire les autres.

Grec d'origine, il avait pris comme nom de légionnaire celui du dieu des dieux, Zeus. Après

tout, pourquoi s'en priver, quand on peut choisir son patronyme...

Le bistrot, du plus pur style colonial avec ses deux ventilateurs fatigués et jaunis par le tabac depuis des années, qui brassaient un air séculaire chargé de vapeurs d'anisette et de fumée, et son comptoir en zinc, était un rendez-vous à la mode dans la ville. Les européens y côtoyaient les légionnaires, chacun respectant l'autre. Il faut dire que vingt années de Légion n'avaient pas neutralisé le grec qui, dès qu'il avait retrouvé l'habit civil, était redevenu le grec d'Épinal, avec cette finesse et cette ruse impassibles qui en avaient fait des commerçants redoutables. Il avait su attirer aussi bien d'anciens compagnons d'armes que des colons français de tous niveaux.

En bons termes avec tout le monde, il avait redécouvert dans le civil les vertus du sourire, et semblait vivre comme si rien ne se passait de grave dans le pays. Aidé de ses deux fils, aussi larges que grands, et aussi souriants et affables que leur père, il prospérait tranquillement, en apparence.

Mieux encore, le bar était situé derrière un cinéma, l'Empire, et connaissait une affluence record à l'entracte où tout le monde sortait de la salle surchauffée pour aller se rafraîchir à l'extérieur et boire un verre.

Mais Zeus était bien plus qu'un bon commerçant. Vingt années de campagnes militaires avaient fait de lui un homme complètement impassible devant ce qui faisait frémir la plupart des hommes; pour lui, la souffrance, la mort, la prison était ses compagnes. Comme elles sont parfois celles de tous les hommes. Mais lui les avait bien connues et vaincues. Il n'en parlait jamais.

Alors, comme tenir un bar n'était pas assez dangereux pour lui, il avait repris du service. Mais à son compte.

Et pour une seule raison, toute simple : parce qu'il s'était pris à aimer cette ville qui, pour lui comme pour tous les légionnaires, symbolisait la fête, le repos entre deux campagnes. Trop vieux pour recommencer sa vie ailleurs, même dans une Grèce qu'il n'aurait pas reconnue ni dans une France dont il était citoyen mais qu'il ne connaissait pas, il avait décidé de rester. Ainsi son établissement servait de quartier général à Gérard, et Zeus était devenu l'homme de confiance du petit colon, l'homme de toutes les missions délicates. Bref, l'homme qui savait tout.

Et puis il ne pouvait plus se passer de cette sensation extraordinaire que procure le risque, la peur, la vie en marge de l'ordre établi par des vieillards bedonnants à deux mille kilomètres de sa nouvelle patrie affective.

Gérard se sentait très proche de cet homme. Le Grec avait obéi aux ordres pendant vingt ans. Le petit prof n'avait jamais obéi, si ce n'est à son père, quelquefois. Ou alors par ruse, pour gagner la confiance du chef, et pouvoir mieux désobéir quand cela en valait la peine. Il y avait une sympathie entre ces deux hommes antinomiques, l'un très jeune, fils d'une bourgeoisie inconditionnelle, élevé dans un cocon social castrateur, perclus de leçons particulières de tout, même de catéchisme, premier en tout sans autre effort que celui de ses parents, prisonnier de l'univers carcéral de la bonne société, et l'autre, un Grec, fils de paysan pauvre, qui avait dû fuir son pays et qui n'avait d'autre famille que celle qu'il avait lui-même créée.

Le prof aimait parler de la Grèce antique avec l'ancien légionnaire. Il avait étudié cette langue «morte» ainsi que le pays d'Homère et ce pays – qui n'avait fait qu'une seule erreur, celle d'inventer la démocratie beaucoup trop tôt à une époque où partout dans le monde régnait la loi féodale – faisait souvent le sujet de leurs conversations.

Quand il entra dans le bar, il s'arrêta comme d'habitude près de la caisse. Le patron était occupé. Gérard observa la salle rapidement et ne bougea pas. Zeus se libéra et vint lui parler. Le petit homme sentit peser sur lui la sympathie de cet homme

massif qui le regardait comme on regarde sa différence, son opposé, son inhabituel.

Gérard aimait cela. Il savait que les hommes-soldats, solides, invincibles sont toujours intrigués par la fragilité physique. Certes, Gérard était fragile. A la troisième leçon de judo que son père lui avait payée avec réticence, son moniteur, un « commando-para » de la légion étrangère, redoutable soldat mais piètre professeur, lui avait cassé la clavicule.

Zeus lui parla comme d'habitude. Il lui posa la question habituelle. « Comment ça va ? », cette question anodine, de politesse, si normale chez les gens normaux. Gérard ne répondait jamais à une question. C'est tout ce qu'il avait appris chez les Jésuites où son père l'avait envoyé tout un été pour rattraper une année. C'est fou ce qu'on peut rattraper avec du fric.

– Donne-moi une tomate, lui dit-il.

Le Grec lui servit son verre et trois assiettes de kémia. Il avait senti qu'il ne devait pas parler et s'éloigna vers d'autres clients. Mais il avait déjà compris. Quand Gérard commandait une tomate, Zeus savait ce que cela voulait dire. Il savait qu'un homme qui ne boit jamais a un problème quand il boit. Et il le respectait parce que pour lui, c'était un garçon hors du commun dont il savait ce qu'il faisait, mais se demandait comment il le faisait.

Pour lui, les contre-révolutionnaires actifs étaient des hommes forts, entraînés, et non ce petit homme sans défense apparente qui buvait une tomate. Mais le tavernier d'occasion savait bien des choses sur sa ville.

Accoudé au comptoir, Gérard laissa pénétrer en lui la boisson de l'oubli. Il aimait observer les effets de l'alcool sur lui-même. Il aimait sentir arriver lentement ce sentiment d'apaisement, d'extase tranquille, en mangeant machinalement sa kémia pour ralentir l'effet du breuvage magique. Quand le petit verre fut vide, le Grec lui en servit un autre. Puis un troisième.

Gérard se sentait très las. L'alcool le détendait et le plongeait dans une mélancolie qu'il aimait car elle lui permettait d'oublier le temps présent, lui qui ne pensait jamais à l'avenir. Cet homme, qui vivait dans l'actuel où même les rires et les joies sonnaient faux, ne retrouvait la paix que lors de ces rares moments de plaisir artificiel.

Le grec, libéré de ses clients, s'approcha de lui.

– Tu peux aller voir Tino, ce sont des habitués, dit-il en montrant les quelques clients, pour la plupart des légionnaires, qui, à cette heure du soir étaient suffisamment alcoolisés pour ne plus rien voir d'autre que leur verre.

La pièce derrière le bar était en fait la salle à manger du Grec. Son appartement était attenant à

son commerce : bien pratique en ces temps troublés. En franchissant la porte, on ressentait immédiatement une sensation de sécurité, cet espace que les hommes se sont toujours préservé, ce prolongement de la bulle individuelle, mais plus forte, plus sécurisante quand domine le risque permanent, inconscient ou conscient, suivant que le stress soit chronique ou aigu, suivant que le danger soit ponctuel ou permanent. Cette pièce avait la simplicité, l'authenticité qu'ont les maisons des gens simples. Ce monde le captivait, comme on est séduit par ce qui est nouveau. Il n'avait connu que des intérieurs feutrés, des pièces somptueuses issues de la magie de l'argent, où il avait vécu, ces maisons où tout est tellement fragile que les enfants ne peuvent toucher à rien sans être réprimandés, ces demeures où il y a toujours un piano, où il était obligé de jouer sa sérénade de Schubert, cette sérénade qu'il haïssait et qui semblait si dérisoire maintenant, à tel point qu'il pensait que si Schubert avait imaginé devoir faire souffrir autant de fils de bourgeois, il ne l'aurait jamais écrite.

Il n'y avait pas de piano chez le Grec. Pourtant, l'homme avait une oreille aussi fine que celle du tortionnaire musical. Et il jouait sans autre partition que celle de son instinct mais pas de la musique de chambre, celle de la guerre. Gérard était bien sûr que Schubert n'aurait pas su distinguer le bruit

d'une feuille morte glissant sous le vent de la nuit de celui du crissement lent d'un mouvement d'homme rampant dans le noir.

La salle à manger était meublée simplement. Sur la commode, une bougie était allumée, dans un petit vase. Il savait que cette bougie ne devait jamais s'éteindre. Flamme de la vie, coutume ancestrale perpétuant le geste de l'homme archaïque qui ne pouvait laisser le feu s'éteindre sous peine de mourir de froid, elle troublait Gérard chaque fois qu'il entrait dans cette pièce. Il ne l'avait jamais vue chez lui. Chez lui où l'on n'allumait de bougies qu'en cas de panne d'électricité. Et encore, son père avait acheté des lampes électriques, pour le cas où...

Derrière la bougie vacillante se trouvait une petite statue de la vierge dont seul le visage était éclairé. Des statues de la Vierge, Gérard en avait souvent vu, mais celle-ci était différente. Du moins, il la trouvait différente. C'était une simple reproduction, sans valeur, mais dans la flamme incertaine de la bougie, elle semblait vivante. Et à chaque entrevue avec Tino, dont le moins que l'on pouvait dire était qu'il n'était pas un saint, il restait un moment à regarder cette Vierge. La Vierge, il l'avait vu une centaine de fois le dimanche matin, lorsqu'il subissait l'office et le sermon du curé en baillant comme tous les gens normaux à l'écoute d'un curé parlant de ce qu'il ne connaît pas. Dans

ces moments d'ennui, sa grande sœur, plus structurée, comme toutes les jeunes filles de bonne famille, le bourrait de coups de coude et c'est grâce à elle qu'il arrivait à ne pas s'endormir. Mais cette Vierge, celle du Grec, il l'aimait. Parler devant elle le réconfortait parce qu'il se disait qu'au moins elle serait au courant de la folie qui l'animait, dont il mesurait l'égarement mais qu'il pouvait difficilement contenir.

Il salua Tino, se dirigea sans un mot vers le buffet, ouvrit la porte et en sortit une bouteille de Chianti. Il savait qu'on ne pouvait parler à Tino qu'après les formalités d'usage : 5 ou 6 verres de Chianti, un vin introuvable dans le pays. Mais un Grec sera toujours un Grec, du moins il l'espérait, et le Chianti était là. Tino fit surface au troisième verre.

Tino était à la fois Sicilien et légionnaire. C'était un phénomène, du genre de ceux que le prof de Sciences naturelles qu'il était devenu par accident (les révolutions n'engendrent pas seulement des fous) examinait à la loupe.

Il avait fui la Sicile après avoir tué l'amant de sa femme, puis s'était engagé à la Légion, complètement saoul, à Marseille, et avait retrouvé une famille qui le protégeait. Couvert de citations mais incapable de commander, il ne pouvait qu'obéir. Il savait à peine lire et avait naturellement

rangé Gérard, qui n'avait jamais connu d'homme comme Tino, dans la catégorie des chefs. Quoi de plus fascinant pour un bourgeois fragile qu'un tueur et pour un tueur qu'un bourgeois sans défense. Ces deux mondes si différents s'entendaient parfaitement, chacun apportant à l'autre ce qu'il lui manquait.

Dès qu'il fut en forme, le Sicilien devint sérieux. Le jeune homme, qui ne savait rien sur ce peuple, était toujours émerveillé. Il se dit, rassemblant ses connaissances d'histoire, qu'après tout la Sicile était un des creusets de la civilisation contemporaine et il s'était mis à respecter véritable civilisation qui avait inventé la société deux mille ans avant les autres, qui en avait développé les principes, et qui avait compris que les vrais chefs n'étaient ni élus de Dieu, ni élus du peuple, mais des leaders, les vrais, ceux qui n'ont besoin de rien pour commander. Et ce peuple avait de fait prolongé son influence d'une façon très particulière, presque anachronique, avec la célèbre Cosa Nostra.

Ainsi Tino l'appelait « Mon Lieutenant » alors que Gérard n'avait pas fait un seul jour d'armée.

Il s'installa en face du Sicilien en lui demandant:

– Tu as ce qu'il faut ?

– Oui, Mon Lieutenant.

– Bon, et les autres ?

– Ils n’ont pas de perm ce soir. Mais ils seront là demain.

– Bon, je serai là. A la même heure.

Gérard se leva et ressortit de l’arrière boutique. Après un bref coup d’œil, dans la salle de bar, il s’engagea dans la petite rue.

La Gordini, en mauvais état, n’était plus là. Le Grec l’avait caché dans le petit jardin attenant à sa maison. Il marcha pendant quelques minutes. Il faisait nuit, et chaud. C’était le moment le plus tranquille. Les indigènes, en ville, étaient chez eux. Dans cette atmosphère hors du temps, Gérard pensait avec amusement que rien n’avait changé. Les indiens qu’il avait vus dans les films n’attaquaient que le jour et la nuit était le domaine des patrouilles et des européens.

L’adjoint d’enseignement marcha jusqu’à un immeuble discret, mal éclairé. Ses sens étaient en alerte. Ne portant jamais d’arme sur lui, d’aucune sorte, le petit homme frêle était prudent. De plus, sans voiture, il se sentait nu. Il était autant expert en conduite que vulnérable à pied. Il arriva bientôt devant un garage situé au bas de l’immeuble.

L’homme était né dans cette ville. Il y avait grandi. Il en connaissait chaque rue, chaque immeuble, chaque quartier. Comme un animal sur son territoire, il s’y sentait à l’aise. Passionné par l’étude des animaux, au point qu’il en avait fait son

métier temporairement, il s'était entraîné depuis toujours à utiliser, tout comme eux, son instinct et ses sens. Aussi craintif et anxieux qu'une bête sauvage, il savait comme eux se mettre instinctivement en état d'éveil dès qu'il ne se sentait plus en sécurité.

Il avait lu beaucoup de livres, ceux qu'on lui avait dit de lire si l'on veut devenir l'un de ces hommes instruits, complètement intégrés dans un système tellement parfait qu'il se mettait en panne dès que l'un des joueurs trichait, un système qui avait essayé d'oublier la nature profonde de l'homme freudien, le vrai, le « pervers polymorphe » du penseur juif et allemand de surcroît, ce qui n'était pas encore une faute à l'époque où Freud avait osé penser par écrit.

Gérard ouvrit la porte du garage, entra, alluma la lampe de 40 Watts, et referma derrière lui. Il regarda en souriant la voiture qui dormait devant ses yeux. C'était sa deuxième dauphine Gordini identique à celle qui avait disparue quelques minutes plus tôt, partie en réparation ; fatigué, calmé par le sentiment de sécurité que lui procurait le garage, il se détendit quelques instants tout en surveillant sa montre, car le couvre-feu approchait, et il ne se relaxait jamais complètement que dans son lit, dans sa chambre où il savait qu'il ne risquait rien.

Il sourit. Il avait deux voitures immatriculées aux mêmes plaques, de la même couleur, dans la même ville et conduisait à son gré l'une ou l'autre. C'était facile à cette époque d'anarchie administrative comme il en règne dans toutes les révolutions. Mais il fallait partir. Gérard ouvrit la porte du garage et après un coup d'œil prudent, sortit sa voiture, referma rapidement la porte et s'en alla. Il retrouva son lit avec volupté.

Chapitre 4



Il devait se lever tôt le lendemain pour aller faire découvrir à des jeunes filles en pleine floraison de puberté les merveilles de la nature. C'était son huitième jour de cours depuis la reprise de l'année scolaire.

Seul professeur de sexe masculin dans un lycée envahi par des centaines de filles, il appréhendait toujours ses cours. Mais son poste lui donnait un statut social et une couverture indispensables qu'il appréciait beaucoup.

Dans sa classe de troisième, il avait comme élève la fille d'un fonctionnaire récemment arrivé en ville. Dans ces temps orageux et perturbés, son travail lui permettait de savoir beaucoup de choses. Et une «nouvelle» arrivée d'outre-mer avait toujours droit à toute son attention. D'abord, parce qu'elle avait été incapable de lui dire ce que son père était venu faire en Algérie. Capitaine de réserve, il dirigeait des «hommes qui collent des affiches».

Gérard avait vite compris qu'il avait dans sa classe la fille du Chef des Barbouzes locaux, envoyés à la colonie pour liquider les dernières résistances européennes à l'indépendance par tous les moyens, dotés de tous les pouvoirs, sous la pieuse appellation de «Mouvement pour la Coopération», ce genre d'appellation que tous les gouvernements donnent à leurs polices parallèles, avec une naïveté déconcertante car leurs véritables activités sont aussitôt démasquées à peine arrivés.

Il faut dire que la gangrène du M.P.C. (Mouvement Pour la Coopération », dirigé par un homme en mal de réussite dans son pays, n'avait pas encore atteint sa ville. Lui qui était si lucide quant à l'issue de cette colonisation dont personne ne voulait, lui pour qui tout avait été facile, et pour qui tout devenait difficile, lui qui maîtrisait sa ville et ses amis, lui qui n'avait pratiquement rien à faire pour avoir ce qu'il voulait, haïssait ces chiens de la vie avides de compenser la nature par n'importe quelle action, n'importe quelle idée, ces obsédés de la réussite compensatrice, de la vengeance contre une humanité qu'ils tiennent pour responsable de leur disgrâce.

L'enfant était belle. Avec ses cheveux blonds, ses yeux verts et son teint tellement pâle qu'elle devait passer pour une malade aux yeux de toutes

les filles aux longues chevelures noires et aux visages mats de peau, elle détonnait dans la classe.

Elle était aussi terriblement intelligente, disciplinée et candide comme on l'est à quinze ans.

Ballottée d'école en école, comme tous les enfants de soldats, habituée aux déménagements hâtifs, elle n'était pas gênée. Peu soucieuse de ce que faisait son père, elle ne cherchait que des amis. Placée par ordre d'un gouvernement dont elle ne savait même pas ce qu'il faisait, comme tous les enfants du monde, elle s'étonnait de tout, mais avec cette maturité précoce des enfants de militaires. Très vite, ce fut la plus brillante élève de la classe. Était-ce un calcul de Gérard ou simplement la reconnaissance d'une supériorité incontestable ? Le prof n'y pensait même pas.

Le fait est qu'un soir comme tous les soirs, en raison de l'insécurité qui régnait sur la ville, sa mère vint la chercher au lycée. Comme la fin de ses propres cours coïncidait avec la fin de la journée, il se retrouva en sa présence. La rencontre fut décisive. La femme du Capitaine le remercia de la considération qu'il portait à sa fille. A quoi l'homme à lunettes répondit qu'il ne faisait que son travail, et que la jeune fille était très sérieuse.

– J'aimerais bien qu'elle ait d'aussi bonnes notes dans les autres matières ! dit la maman en

regardant sa fille, sans réelle sévérité, plutôt avec tendresse.

Gérard, dont le seul sport que sa constitution lui permettait était le tennis, savait saisir une balle bien envoyée et répondit machinalement.

– Dans quelle matière a-t-elle des problèmes ? Sûrement pas en Français, elle écrit comme peu de mes élèves le font.

– Non, pour le Français, ça va. Elle lit beaucoup et a toujours eu énormément d'imagination dans ses dissertations, répondit sa blonde maman.

– C'est une qualité propre aux jeunes filles, dit-il en regardant la petite femme aux yeux vert-rêveur.

– Ce serait plutôt en Mathématiques qu'elle aurait des problèmes, et depuis toujours.

S'adressant alors à la jeune beauté, il lui demanda :

– Êtes-vous donc fâchée avec les mathématiques ?

Le genre de questions à laquelle on ne peut répondre que par un « Non, mais... ».

– Non, mais, répondit la petite.

– Non ? Répéta-t-il en la regardant avec un sourire.

La mère ne disait rien. Le prof apprécia. Cette femme était sûrement très intelligente.

– Non, répéta la jeune fille, mais c'est difficile.

– J'ai une idée, lui dit-il, vous voyez, jusqu'en troisième, j'étais nul en maths. Quand je m'installais devant un problème, je déprimais complètement. Je restais là, des heures, à essayer de trouver la solution. Et je ne trouvais rien. Et puis en seconde, j'ai eu un nouveau professeur qui, en peu de jours, m'a fait comprendre ce qu'était cette matière qui effraie tant d'élèves. Et j'ai eu, l'année suivante, 19 sur 20 en Maths au Baccalauréat. Si vous le désirez, demain, après les cours, on en reparlera. Vous verrez, il n'y aura rien de plus simple que de résoudre un problème.

Incrédule bien sûr, l'adolescente le regardait comme si elle voyait un extraterrestre. La mère la ramena sur terre en lui disant :

– Tu as vu ton emploi du temps pour la semaine?

Les yeux verts fixèrent un instant les originaux de la mère.

– Ah, non, j'y vais tout de suite.

Décidément, la fille était aussi fine que sa mère. Pas de cette intelligence logique, qui est celle des grands savants, mais de cette intelligence inexplicable, intuitive, congénitale.

–Je vous remercie de vous occuper de ma fille comme cela. Mais j'aimerais vous dédommager de votre temps. Au fait, pourquoi ne pas lui donner

des leçons particulières, pendant quelques semaines, chez nous. Si vous le pouvez, bien sûr.

L'homme était dans la place. Presque par hasard. Il allait entrer dans l'intimité du Chef de ses ennemis.

La mère était aussi belle que la fille, avec en plus cette pointe de sensualité acquise qui fait toujours défaut aux jeunes.

Gérard fut vite d'accord, et prit rendez-vous pour le lendemain à 18 heures. A l'inverse de ses hommes, mercenaires sans foi ni loi et encore moins de famille, le Capitaine vivait avec sa famille dans un appartement du centre ville.

La femme prit congé et partit. Il la regardait marcher. Elle fit quelques mètres, se retourna brusquement, surprenant le regard masculin fixé sur la seule chose que les femmes ont à montrer quand elle vous tourne le dos. Jamais personne n'avait souri à cet homme comme elle le fit alors, longuement, avec insistance, sans aucune inhibition.

– Vous préférez le café, le thé ou autre chose ? lui dit-elle.

Il se demanda un court instant si elle voulait parler de ses reins ou du café dans une simple formule de politesse... car elle avait surpris son regard pour le moins libidineux et cela ne semblait pas lui déplaire.

La gorge sèche, l'œil vitreux, la rétine paralysée comme par un éclair lumineux, l'esprit embué par le désir instantané de cette femme – la femme d'un de ces français honnis – il bredouilla d'une voix enrouée:

– Un peu de café, merci madame.

Cette créature de dix ans son aînée le dominait. De plus, elle le savait sûrement. Elle lui faisait face, le fixant dans les yeux comme les serpents fascinent leurs proies. Elle revint vers lui.

– J'ai oublié de vous dire : nous sommes au dernier étage. Notre nom ne figure pas encore sur la porte, et merci mille fois, lui dit-elle tendant une main que Gérard saisit comme on saisit un objet précieux.

La main s'attarda quelques secondes dans la sienne, et d'instinct, il se sentit sans défense pendant un moment. Puis la jeune femme s'en alla. Sans se retourner cette fois. Il resta rêveur. Il se trouvait face à l'insolite. Méfiant par habitude, il ne savait plus trop qui manipulait l'autre. Était-ce cette femme qui ne pouvait savoir ce qu'il voulait ou lui, dont peut-être la femme savait tout. Contrôlant son émotion, il se dit qu'il saurait bien demain.

Le lendemain matin, Gérard partit affronter ses élèves à 7h45 comme d'habitude. Il s'était réveillé en sursaut, épuisé par une nuit de sommeil peuplée de rêves agités. En passant devant une fenêtre, il

entendit une radio égrenant «Pepito mi corazon». Pour ce jeune homme déjà vieux dans sa tête, le moindre souvenir de sa jeunesse perdue le plongeait dans la mélancolie tout en le replaçant dans un bonheur d'adolescent, mémoire lointaine presque effacée par le temps présent. Aujourd'hui, plus rien n'était réel, ne correspondait aux rêves des jeunes. Il avait toujours l'impression d'être un fou au milieu des fous et, hagard, il se raccrochait à n'importe quel espoir, il continuait à marcher et à vivre.

Les notes de la musique familière résonnaient dans son oreille. Un court instant, il se sentit comme un homme plongé dans le purin de la révolution qui sent avant de sombrer un parfum de fleurs des temps heureux.

Il cheminait vers son travail machinalement, et même dans cette ville où il était né, insouciant, à l'abri de tout, où pour lui la notion de travail était réservée aux autres, il se sentait comme un étranger. «Pepito mi corazon» le remit en forme. Il sentit qu'il était encore vivant, comme un homme égaré dans un pays en perdition, le sien. Tout en marchant, inconsciemment les images de la plage de Bouisseville, où pendant tout un été il avait écouté voluptueusement la fameuse musique rythmée, le faisaient rêver. C'était le tube de l'époque. On ne fait jamais attention aux succès musicaux sur le moment. C'est la mode. Cette mode-là n'attache

que lorsqu'elle est passée, seulement par les souvenirs qu'elle fait ressurgir.

Et il revoyait la fille dont il était amoureux, avec laquelle il avait passé l'été ; un séjour si beau, le dernier, cette fille si belle, si étrange, si heureuse de monter sur sa Vespa, d'aller s'allonger avec lui sur la plage encore vierge.

Et le rythme sud-américain poursuivait sa mélodie de plus belle. Ils étaient allés danser un soir. Elle dansait comme la femme qu'elle était. Lui n'avait jamais su danser. Mais il aurait risqué n'importe quoi, même le ridicule, pour cette fille de rêve, dont le nom était synonyme de soleil, en Espagnol, et dont le prénom, original, sonnait tellement bien tant elle était belle : Papi pour papillon.

Et il se prit à regretter son comportement du moment, se disant qu'avec Papi, chaque homme n'avait qu'une seule chance.

Puis il se dit que de toute façon, elle était loin de ce pays moribond où une de ses amies venait de mourir sans trop savoir pourquoi, où tout le monde tuait tout le monde. Et il se rassura en pensant qu'elle était en sécurité, sauvée, en espérant qu'elle retrouverait ailleurs une vie heureuse.

Il arrivait à la hauteur de la place Carnot quand il fut interrompu dans ses pensées par un son étrange.

Plus exactement un chant. Un chant qu'il connaissait bien.

Un long convoi de camions militaires, des vieux GMC de l'armée américaine, passait devant lui. Ils roulaient au ralenti. Assis dans les GMC, des bérets verts chantaient. Pas fort, comme le font les hommes en colère mais doucement comme le font les hommes forts, et déçus. En tenue léopard, l'arme au pied, les légionnaires du 1er régiment Étranger de parachutistes, le 1er REP, rentraient chez eux.

Gérard s'arrêta. Il regarda passer ces hommes aux allures de John Wayne, ces mercenaires de l'espoir, qui chantaient sans paroles le refrain de leur idole, et qui savaient qu'ils étaient condamnés.

Les voitures aux couleurs kaki traversaient la ville, roulant très lentement. Les légionnaires du 1er REP, dont il avait si souvent entendu dire qu'il était le 1er régiment du monde, une élite composée de machines à tuer, rentraient au QG pour y être dissous, sanctionnés pour avoir trop bien défendu un pays qui n'était même pas le leur, et pour s'être dressés sur ordre de leurs supérieurs contre la volonté d'un vieil homme despotique qui régnait sur la France.

Les soldats perdus scandaient la chanson d'Edith Piaf : « Non, rien de rien, non, je ne regrette rien ».

Le son des centaines de voix graves se répandait dans la ville, se propageait dans les rues et figeait les gens sur place. Immobile, l'esprit vide, Gérard les regardait, image éternelle des conflits entre les hommes, de ces hommes aux visages hermétiques, de ces surhommes d'un autre âge, d'un autre monde, celui où l'individu s'estompe progressivement, se fond dans la masse d'un groupe invincible, prodige de ce que les hommes peuvent faire avec des hommes en oubliant que ce sont des hommes.

Le dernier camion passé, il resta là un moment, écoutant le chant mourir peu à peu.

Puis il reprit le chemin du lycée de sa démarche délicate. Il souriait. Après cet épisode qu'il avait gravé dans sa mémoire, il ressentait une impression d'invincibilité, celle qu'ont ceux qui ne font partie de rien et qui n'obéissent qu'à leur instinct, à l'insu du système, avec l'intime conviction d'avoir raison.

Il arriva au collège et, longeant le préau, il se hâta vers la salle des professeurs, en ne jetant que de brefs regards craintifs vers la cour de récréation où grouillaient des centaines de jeunes pousses aussi bavardes et excitées que des pies, puis entra dans le bureau des professeurs où quelques plantes fanées échangeaient les nouvelles de leur vie monotone.

Il se sentait un peu l'intrus dans ce temple réservé aux femmes, mûres pour la plupart, très

mûres, et dont le caquetage s'interrompait quand il entrait. Il murmurait un faible bonjour et s'asseyait dans un coin en attendant la sonnerie.

Puis il entrait dans l'arène où régnait l'inévitable vacarme, peu à peu atténué bien sûr par l'intérêt qu'il suscitait chez les jeunes filles par son calme apparent. Il commençait toujours ses cours en faisant faire un résumé oral des cours précédents aux élèves. Il aimait donner à ces enfants l'habitude de s'exprimer en public. Puis il reformulait l'exposé de la jeune fille et concluait toujours par une réflexion positive.

Les filles avaient été surprises les premiers temps, habituées depuis toujours aux cris hystériques de ses collègues, les « silence, taisez-vous », mais elles s'étaient prises au jeu et en avaient vite compris les règles.

Chapitre 5



Le soir venu, Gérard retourna chez Zeus.

– Salut, lui dit celui-ci, ta voiture est prête.

– Tu peux la planquer quelques temps au cas où il y aurait une enquête ? On ne sait jamais, j’ai coursé l’homme en plein jour et j’ai semé une pagaille pas possible à la Casbah, il pourrait y avoir des plaintes. Il y en a sûrement un qui parlera.

– Ca m’étonnerait, répondit le Grec.

– Oui, mais on ne sait jamais. Et n’oublie pas mon alibi...

– Ne t’inquiète pas, rassura le cafetier. Au fait, pourquoi as-tu fais cela. Ce n’est pas ton style !

– Je sais, répondit Gérard. Mais les deux sœurs étaient mes amies. Je n’ai même pas réfléchi. Et puis, j’ai bien le droit de faire une connerie de temps en temps, non ?

Zeus n’insista pas.

– Qu'est ce que tu bois ? Lui demanda-t-il pour changer de conversation.

– Donne moi un Orangina.

Trois légionnaires entrèrent. Tino, le Sicilien était parmi eux. Sans regarder Gérard, ils saluèrent le patron du bar, commandèrent trois bières, assis à une table du fond proche de l'appartement.

Debout au comptoir, Gérard dégustait son soda tranquillement, l'air absent, tout en observant les clients. Assis tout seul à une table près de l'entrée, un civil d'une trentaine d'années buvait un pastis, tout en observant la salle. De type vietnamien, il était élégamment vêtu. Gérard fit signe au Grec et lui demanda :

– Le chinois là, c'est un légionnaire ?

– Non, il n'est pas d'ici, c'est la première fois que je le vois.

– J'aimerais bien savoir où il habite, tu peux voir?

– Oui, « La Fouine » est là, je vais le mettre sur le coup.

Le Grec prit un torchon, un plateau et s'en alla débarrasser une table occupée par quatre légionnaires et douze canettes de bière vides.

Tout en essuyant la table, il s'adressa à l'un des buveurs, lui murmura quelques mots. Le légionnaire déplaça sa chaise, repéra l'asiatique et reprit sa

conversation avec ses compagnons de beuverie. Il s'appelait Aristote.

Aristote, dit la Fouine, était un cas hors du commun. Sa vie chaotique l'avait fait se retrouver à la Légion. Gérard se demandait comment. L'homme était petit, trapu et d'une laideur incroyable. Si laid, que lorsqu'il grimaçait, il l'était moins, disait toujours Gérard avec humour, en citant Jules Renard. Il avait été affecté à l'intendance en raison de son inaptitude au combat. Mais par la suite, comme il était trop rusé et malhonnête pour rester à l'intendance qu'il avait transformée en marché de gros avec des commerçants de la ville, le Commandant lui avait confié en désespoir de cause la garde du cours de tennis de la Légion. Il dormait sur place, dans une cabane en bois minuscule qui jouxtait le vestiaire.

Le court de tennis se trouvant en dehors des casernes, il avait trouvé dans cet emploi une planque idéale. Il s'était mis au tennis, et c'était lui qui avait initié Gérard. Il n'était assujéti à aucun horaire de nuit, et vivait pratiquement comme un civil.

Le vietnamien se leva, paya sa consommation au bar et partit. La Fouine le suivit. Un à un, discrètement, Tino et ses deux amis se levèrent et entrèrent dans l'appartement du Grec. Gérard attendit quelques minutes, s'assura d'un coup d'œil

qu'aucun autre étranger suspect n'était dans le bar. Tout était normal. Il rejoignit les trois légionnaires dans la salle à manger du Grec. Tino s'affairait déjà avec sa bouteille de Chianti, et les deux autres étaient une canette, goulûment, comme s'ils n'avaient pas bu depuis deux jours.

Il faisait chaud, une chaleur électrique. Les premiers orages d'automne allaient arriver, ces tourmentes qui vous tombent dessus brutalement, violemment, déversant en quelques minutes une eau chargée de terre rouge, et qui cessent aussi soudainement.

Sur le buffet, la Vierge au visage animée par l'éternelle bougie semblait regarder d'un œil complaisant ce petit groupe si peu respectueux des bonnes règles de la religion; l'odeur familière, faite d'un mélange de cuisine épicée et de vieux meubles, lui plaisait. Cette chambre avait une âme, accentuée par la pénombre qui y régnait en permanence, les persiennes étant toujours fermées pour la protéger des mouches et de la chaleur.

On frappa à la porte, puis la Fouine entra, tout en sueur. En bon soldat, il venait au rapport.

– Mon lieutenant, dit-il, j'ai l'adresse du chinois. Il est entré dans une grande villa au 38 Avenue Bir-Hakeim. Ils sont nombreux là dedans.

– Je m'en occupe, répondit-t-il. Je connais cette maison. C'était celle d'un ami, tu laisses tomber.

Puis il s'en alla retrouver sa voiture et prit la direction de la maison. Il lui fallait observer ce soir, car le lendemain, il avait rendez-vous avec la femme du Capitaine. La soirée s'annonçait longue.

Le 38 de l'avenue Bir-Hakeim, situé dans le quartier résidentiel de la ville, n'était pas bien loin de sa maison. Il n'était pas étonné que les Barbouzes s'y soient installés. La plupart des villas de l'avenue avaient été abandonnées par leurs propriétaires depuis peu. La demeure était imposante et avait été construite par un riche colon après la guerre. Toute blanche, elle avait deux étages surmontés d'une immense terrasse et semblait regarder tristement par ses fenêtres la rue déserte et la lente agonie de la ville. Le soir tombait et une légère brise s'était levée, agitant mollement les hautes branches d'un mûrier planté près du portail en fer forgé, au milieu d'un petit jardin de plantes grasses où la friche de l'abandon commençait à s'étendre.

Entièrement bâtie en pierres de taille, massive, elle symbolisait la réussite de ces pionniers qui, partis de rien, éprouvaient toujours le besoin de construire quelque chose d'indestructible, d'immortel, sans doute pour compenser leur propre fragilité. Au premier, un grand balcon en demi-cercle, large comme un sourire, et garni de géraniums dont les branches coulaient en cascades le long du mur, donnait à la bâtisse l'aspect d'un

visage. Gérard connaissait bien cette maison. Il se souvint qu'il y avait même assisté à une soirée, esquissant un brin de flirt avec l'une des deux filles du propriétaire.

Face à la villa, immobile derrière un buisson, il attendit que la nuit tombe, allumant de temps à autre une bastos, observant le moindre mouvement jusqu'à ce qu'il vît le portail s'ouvrir pour laisser sortir une traction avant. Deux hommes se trouvaient à son bord.

« J'en ai assez vu pour ce soir », se dit-il, le sourire aux lèvres, en pensant au plan qu'il avait mûri pour s'occuper de cette place forte.

Chapitre 6



Le lendemain soir, à dix-huit heures précises, il sonnait chez sa nouvelle élève. La mère vint ouvrir, vêtue d'une simple robe en tissu fin qui lui collait à la peau. Elle le fit entrer dans l'appartement, meublé sommairement et hâtivement. Des cartons non encore déballés servaient de sièges.

– Ne regardez pas le désordre, dit elle, très à l'aise. Vous savez que nous sommes toujours en déplacement et je n'ai jamais le temps d'arranger nos intérieurs. »

– Cela n'a pas d'importance, lui répondit-il d'une voix tremblante. Je comprends bien que vous ne restiez pas souvent au même endroit, avec le métier de votre mari.

Il transpirait et se trouvait en pleine ébullition sexuelle en contemplant les hanches parfaitement gainées de celle qui était temporairement la maîtresse de maison à défaut d'être la sienne. Il se

délecta quand même à l'idée que ces gens resteraient encore moins longtemps dans cet appartement.

– Ma fille ne va pas tarder. Voulez-vous un peu de café ?

– Volontiers, si vous en prenez.

Elle servit le café en se penchant sur lui de telle façon qu'il put admirer ses deux fruits du désir. Puis elle lui dit :

– Je m'ennuie beaucoup ici. Je ne connais personne et nos seules sorties se font au Mess des Officiers où l'on parle toujours de la même chose. Il y a bien le tennis de la Légion, mais mon mari n'a jamais le temps de m'y accompagner.

– J'y vais régulièrement, mentit spontanément Gérard. Si vous voulez, nous pourrions jouer ensemble.

Assise en face de lui, ses jambes croisées découvrant le haut de ses cuisses, elle détaillait son interlocuteur comme un enfant gourmand regarde un paquet de bonbons; il ne put s'empêcher de penser que cette femme devait être assez coquine...

– Voulez-vous venir demain matin ? Je n'ai pas cours.

– Chouette, dit-elle, vous passez me prendre? Vers neuf heures ?

– Bien, je serai là.

La jeune fille arriva, coupant court au dialogue et libérant son prof des idées lubriques qui

commençaient à l'envahir. Elle se jeta sur les cuisses de sa mère pour l'embrasser, faisant glisser la jupe encore plus haut. Puis elle ajouta :

– J'ai un devoir à rendre pour demain, vous pourrez m'aider ? »

Il fit un effort, mit ses spermatozoïdes au repos et entreprit de faire ce pourquoi il était venu. Ils travaillaient depuis une heure environ quand le Capitaine arriva. Comme la leçon se terminait, on fit les présentations et le militaire proposa de prendre l'apéritif. Gérard accepta immédiatement et l'homme d'armes toisa le petit colon en lançant le sujet de conversation sur les événements.

– Vous êtes né ici, monsieur ? Commença-t-il.

– Oui, répondit Gérard, mon père également. C'est mon grand père qui est venu de France en 1880.

– Je suppose alors que vous êtes d'accord pour faire de ce pays un département français ?

– Non pas vraiment.

– Et pourquoi donc, puisque vous êtes né ici ?

– Parce que ce pays n'est qu'une colonie. Elle n'a jamais été et ne sera jamais un département français et puis vous savez, mon Capitaine, je pense qu'il faut être réaliste.

– Si je comprends bien, vous n'êtes pas partisan du maintien de la France ici, dit le soldat.

– Je n’ai pas dit cela, j’ai simplement dit que ce pays ne sera jamais français. Cela n’est qu’une colonie que la France doit gérer comme tel ou abandonner. Mais très franchement, mon Capitaine, je ne me fais aucune illusion. Et sans vouloir vous offenser en tant que Français métropolitain, je pense que les Français n’ont jamais su gérer leurs colonies. Toute colonie est destinée à devenir indépendante. C’est ce qui s’est passé avec les Anglais, au Canada, aux USA, en Australie et dans bien d’autres pays du Sud. Tous ces pays sont indépendants et prospères, et les différentes communautés y vivent plus ou moins en bonne harmonie.

Gérard marqua un temps de silence, observant la mine médusée du Capitaine.

– Vous pensez donc qu’il faut partir. Ne croyez-vous pas que vous pourriez rester dans votre pays, même indépendant, et développer une coopération avec les Algériens musulmans ?

– J’ai bien peur que non.....et bien sûr, je le regrette...La France, votre gouvernement et les précédents sont allés trop loin, bien trop loin dans ce conflit....tant de morts...tant de sang versé.....de part et d'autre....ne voyez-vous pas, ne comprenez-vous pas que Paris a précipité les communautés de ce pays dans le chaos et la haine! Non...rien ne sera, rien ne pourra être comme avant....mon camarade

de classe, à l'école primaire, s'appelle Benyamina. Il m'a appris à jouer au foot....Je l'ai croisé l'autre jour....J'ai essayé de lui parler...Il était gêné, je n'ai pas insisté...non...c'est fini....Gérard s'arrêta. Il paraissait sincèrement triste. Le Capitaine, ému, lui dit:

– Qu'allez-vous faire alors?

– Comme vous, mon Capitaine, comme vous...Sauf que moi, je n'ai pas à obéir à des ordres...Vous savez, les européens et les musulmans de ce pays seront perdants...Il n'y aura pas de gagnant....Je ne resterai pas ici. Et je n'irai pas vivre en France. En Amérique plutôt...je ne sais pas...Au Québec peut-être, à moins que je parte enseigner le Français aux USA...Pourquoi pas?

--Pourquoi pas en France?

--Bof...la France...C'est bien la France, vous pensez..?

Sur ces paroles désabusées, il prit congé. L'officier lui serra la main, un peu intrigué.

Il fallait qu'il passe chez le Grec pour voir ses amis légionnaires. Il entra dans l'arrière salle où ils l'attendaient, affairés à leurs habituelles libations à base de Pastis et de Chianti.

– Bon, le moment est venu d'agir. J'ai repéré la maison des barbouzes. Ils doivent être une dizaine. On attaquera vers vingt-et-une heures, après le

dîner. Ils seront pleins de pinard, ce sera plus facile. Il faut qu'on parle de l'équipement, d'abord le camion. Tino, tu vas transformer cette vieille caisse en char d'assaut. Je t'ai fait un dessin de ce que tu dois faire. Tu peux emprunter du matos à la caserne?

– Pas de problème, répondit le Sicilien, dont le vocabulaire se résumait à peu près à ces trois mots.

– Bon, tout est écrit là-dessus. Au boulot les gars, c'est pour jeudi prochain. Le camion est à la villa. Voici la clé du portail, faites cela de nuit ou pendant vos perms de sortie dans la journée. Continuez quand même à venir chez le Grec pour ne pas éveiller les soupçons. On va tout faire sauter dans cette putain de baraque !

Les trois hommes étaient visiblement contents. Enfin, de l'action. Et le type d'action qu'ils connaissaient bien, qu'ils aimaient parce qu'ils étaient faits et entraînés pour cela.

– Toi, Tino, tu prends le lance-flamme, ta spécialité, je crois ; Dieter, le FM ; Bjedic, les grenades. Et moi, au volant. Il faut une réserve de munitions suffisante, arrangez cela.

Il ne fallait pas être trop bavard avec les hommes rompus à tous les coups durs autant que tordus. Ils comprenaient toujours à demi-mot. Dieter, un ancien des jeunesses hitlériennes, avait été dressé dès l'âge de huit ans pour n'avoir aucun

état d'âme et ignorer la peur. Bjedic, un yougoslave, avait en lui tous les vices de la guerre de rues.

Les quatre hommes se séparèrent comme d'habitude, après avoir trinqué une dernière fois en criant ensemble «mort aux cons ».

Chapitre 7



Gérard prit sa voiture et se rendit à la maison de son père. Il passa un long moment à dégager les abords du camion, restant rêveur de temps à autre lorsqu'il tombait sur un vestige de son adolescence heureuse. Puis il rejoignit la maison et installa des pains de plastic un peu partout sans les brancher. Cela n'était qu'une préparation au feu d'artifice final qu'il installerait juste avant de partir. Il fallait préparer un départ imprévu, et ainsi sa maison et le feu d'artifice dont elle serait l'objet ne seraient plus qu'un souvenir. Puis il entra dans le salon, souleva le couvercle du piano et joua longtemps, assis tranquillement sur les pains de plastic qui allaient faire disparaître toute une époque de sa vie.

Enfermé depuis plusieurs semaines, l'air du salon où se trouvait le piano était étouffant. Comme il ne pouvait pas trop attirer l'attention des patrouilles en allumant, il se contenta de la pénombre pour jouer cette valse qu'il connaissait

par cœur, laissant courir ses doigts presque machinalement. Il ouvrit tout de même les fenêtres et entrouvrit les persiennes pour laisser un peu d'air frais se mélanger aux senteurs familières des vieux meubles massifs et des livres anciens que ses parents n'avaient même pas eu le temps d'emporter lors de leur départ.

Il respira profondément cette atmosphère lourde et familière, agrémentée par les parfums de fleurs du jardin qui commençaient à pénétrer par les persiennes en même temps qu'une grosse mouche verte, comme un signe prémonitoire du futur drapeau de ce pays perdu à jamais dans les miasmes révolutionnaires.

La grosse mouche se posa sur le piano et resta immobile, comme triste et fatiguée, elle aussi. Alors, le petit pianiste recommença à jouer. Il était obsédé par la «valse triste» de Jean Sibelius, le compositeur finlandais. Et cette phrase terrifiante qu'il connaissait sans jamais en avoir compris le sens lui revint: « les fantômes s'évanouissent, la musique se tait, sur le seuil apparaît la mort ».

Il en reprit une fois de plus les premières mesures, lentement, sans passion mais comme jamais auparavant. Il fut très vite plongé, au fur et à mesure que les notes s'égrenaient, dans le noir qui faisait maintenant partie de sa vie.

Enfonçant, en la bloquant, la pédale « fortissimo », il frappait sur le clavier de plus en plus fort, s'assourdissant de sa musique. Comme tétanisé, il joua et rejoua pendant deux heures, les yeux embués de larmes. Il voyait les notes s'envoler par les persiennes entrouvertes et la ville retentit du morceau de sa mort. Ses mains fines couraient sur le clavier et les larmes coulaient sur ses joues. Épuisé, en sueur, il s'arrêta soudain et tomba en avant sur son clavier, secoué de sanglots.

Il resta là, prostré, l'esprit vide, de longues minutes, puis se redressa. Il se leva comme un automate, se rendit à l'office, y saisit une masse, revint au salon et l'abattit sur le piano. Il frappait avec le lourd marteau sur son piano comme un bûcheron sur l'arbre qu'il veut abattre, aveuglé par la colère et par une rage terrible, cette rage qui se saisit de tout homme assistant impuissant à un drame qui le dépasse, la rage envahissante de celui qui se sent devenir fou malgré lui. En quelques minutes, le piano ne fut plus qu'un amas de morceaux de bois d'acajou, de notes nacrées blanches et noires, de cordes tordues, cassées.

Soudain, calmé, il se baissa et ramassa une note blanche et deux notes noires en disant : « une blanche vaut deux noires » et il les mit dans sa poche.

Ensuite, il alla s'asseoir dans le fauteuil où son père venait fumer sa pipe après le repas, alluma une bastos et se laissa glisser vers sa peine, vers un de ces moments qu'il aimait tant, ces moments où l'on est presque heureux d'être triste, triste à en pleurer, triste à en devenir enragé, triste à perdre le sens des valeurs, triste à en perdre la raison. Il savait bien que ce qu'il allait faire n'avait aucun sens, mais il savait aussi qu'il devait le faire car il se sentait perdu, il se sentait noyé dans l'étang de sa mélancolie naturelle et poussé aux limites de la folie par des événements qui le pourchassaient inexorablement, sans repos, sans répit.

Il erra dans la maison de chambre en chambre, puis repartit brutalement sans se retourner. Il rejoignit son domicile d'occasion et se laissa tomber sur le lit. Il dormit d'un sommeil lourd et se réveilla plus tard que d'habitude. Il dû se hâter pour arriver à l'heure chez la femme du Capitaine qui l'attendait pour aller jouer au tennis.

L'homme souriait en pensant qu'il fallait une bonne dose d'insouciance pour aller jouer au tennis dans des temps aussi noirs. Mais c'était sa vie. Il vivait comme dans un rêve entrecoupé de cauchemars.

L'épouse modèle l'attendait, toute prête. Dans sa tenue d'un blanc immaculé et avec sa mini jupe plissée, elle avait l'air d'une gamine. Il se sentait si

proche d'elle, complètement inconsciente de l'époque qu'elle vivait et toute joyeuse d'aller faire une partie de tennis au moment où des centaines de gens heureux allaient mourir dans le pays.

Il savait que ce serait sûrement sa dernière partie de tennis dans cette contrée africaine. La créature jouait assez bien, très sportive et tonique, elle le mit plusieurs fois en difficulté. A chaque échange réussi à son avantage, elle riait aux éclats. Ses rires étaient de temps à autre ponctués par une détonation et l'on apercevait au loin une longue traînée de fumée gris-bleu.

Mais elle n'entendait ni ne voyait rien d'autre que la balle et son adversaire, et lui ne voyait que le petit slip blanc qui, de temps à autre, dans un mouvement, apparaissait sous la jupe. Puis ils s'arrêtèrent et allèrent s'asseoir sur le banc. Elle transpirait, elle avait très chaud, son visage était tout rose et une fine couche de sueur perlait sur la lèvre supérieure.

– Je suis épuisée, dit-elle en se laissant glisser sur le banc, les jambes écartées en position de totale décontraction évocatrice.

– Il faut vous détendre, dit Gérard, et machinalement il se mit à lui masser les épaules.

Elle frémit de plaisir en murmurant un « ça fait du bien » à damner un saint.

– Venez au vestiaire, il y a une table de massage, ce sera plus efficace.

Elle s'allongea sur le ventre après avoir ôté son polo d'un geste rapide et sans aucune pudeur.

Il commença à la masser en appuyant fortement avec les pouces. Elle ne disait plus rien. Il déboutonna le soutien-gorge qui le gênait, et poursuivit son massage méthodique. Puis il entreprit les jambes en remontant progressivement entre les cuisses, effleurant un peu plus le slip à chaque remontée. Il entendait son souffle s'accélérer ; elle se laissait faire, complètement abandonnée au plaisir intense que procurait cette invention qui fut sûrement une idée du Diable, ce mauvais frère de Dieu tant apprécié par les hommes.

– Tournez-vous, s'il vous plaît, lui dit-il.

Elle se tourna, offrant à la vue du scientifique ses seins et son ventre. Il accentua la dureté du massage au niveau du cou. A chaque pression, sa tête se tordait et ses lèvres s'entrouvraient. Les yeux mi-clos, elle se laissait entièrement aller, soupirant et ronronnant, la bouche entrouverte.

Alors, il s'arrêta, pris sa nuque à deux mains et, la tenant fermement, lui demanda :

– Vous êtes bien ?

Elle le regarda, ne répondit pas, resta ainsi le regard fixé sur lui et se passa un petit coup de

langue sur ses lèvres sèches. Il se pencha. Les yeux bleus de la tête blonde étaient presque suppliants et reflétaient le désir. Il accentua la pression sur la nuque puis remonta ses mains dans la chevelure au niveau des tempes. Il la tenait ainsi et se penchant lentement, il l'embrassa longuement puis laissa ses lèvres descendre lentement vers son coin de paradis. Elle lui avait saisi la tête des deux mains et disait non, non. Quand il arriva entre ses cuisses, lui dévorant le slip, elle poussa un long cri rauque. Il lui fit l'amour sur la table, violemment, sans aucune retenue, debout en lui tenant les cuisses écartées et en la secouant fortement.

Elle était perdue dans son plaisir, criant, riant et rocaillant. Le vestiaire n'était en fait qu'une cabane en bois construite par les légionnaires; il y faisait une chaleur torride. Ils restèrent un moment immobiles, effondrés l'un sur l'autre, mélangeant leur sueur et leur corps, puis elle eu un petit rire :

– Tu sais quoi ? dit elle, j'en ai encore envie ! Mais je dois rentrer, j'ai des choses à faire chez moi.

Gérard fut surpris, déçu même. Comment pouvait-elle dire cela ? Et puis il se dit qu'il ne fallait pas abuser des nerfs de «La Fouine», le gardien légionnaire, dont la pièce était juste à côté et qui avait probablement tout entendu.

– J'ai juste quelque chose à dire au gardien, lui dit-il, vous m'attendez dans la voiture ?

Quand elle fut sortie du club, la Fouine apparut comme par hasard, un large sourire égrillard sur sa face couperosée. Gérard ne fit aucun commentaire. Il lui demanda simplement d'aller traîner du côté de la villa des barbouzes en observant leurs mouvements.

Ensuite, il raccompagna Brigitte chez elle. Elle était assise dans la voiture, les jambes écartées et la tête renversée. Tout en conduisant, il enfouit sa main entre ses cuisses encore humides. Elle ne disait rien. Arrivé près d'un bosquet, il gara la voiture entre les arbres, sans dire un mot. Puis il défit son pantalon et saisissant la tête de sa passagère, il la plongea brutalement sur son sexe. La femme eut un râle de douleur et le fit jouir pendant qu'il laissait ses mains fourrager sa chevelure, lui maintenant la tête pendant de longues minutes, jusqu'à ce qu'il fut pleinement satisfait. Elle se redressa visiblement épuisée.

Ils n'échangèrent plus un mot pendant le reste du trajet. En le quittant, elle lui dit dans un souffle :

- Viens un peu avant la leçon ce soir...
- Bien Madame, lança-t-il avec un sourire.

Chapitre 8



Il se rendit ensuite à la villa où son équipe était déjà en plein travail. Les légionnaires avaient apporté des plaques de tôle épaisses qu'ils étaient en train de découper. Ils travaillaient vite, sans parler, sciant et soudant les plaques sur le camion.

En quelques heures celui-ci était blindé au niveau de la cabine, des roues arrière et avant. Pour les autres parties, ce n'était pas nécessaire. Le Berliet était déjà à lui tout seul une sorte de tank... Quand le travail fut terminé, Gérard fouilla dans un coin du hangar, sous un tas de cartons vides et retrouva une boîte pleine de plaques d'immatriculation récupérées sur les voitures abandonnées par les colons brusquement partis pour la Métropole. Il ne prit pas la peine de mettre deux plaques identiques, ce qui d'ailleurs augmenterait la confusion le moment venu.

Puis vint le temps du repos, de la détente. On camoufla l'engin de mort. Dans la villa, une caisse

de bière attendait les hommes. Les légionnaires se précipitèrent sur les bouteilles de tièdes. Lui se contenta d'un Orangina en pensant à sa leçon de math à 18 heures et à l'inévitable prélude avec Brigitte.

– Bon, dit-il aux hommes, vous allez demander une perm pour jeudi soir. On se verra mercredi chez le Grec pour revoir l'opération.

Ils se séparèrent un par un. Gérard attendit qu'ils fussent tous sortis pour fermer soigneusement. Il monta dans sa Gordini et se dirigea vers le Boulevard. Il était 17 heures. Il fit comme d'habitude des passages au ralenti puis gara sa voiture, retrouva JP et le perpétuellement excité Bardel qui parlait de sa dernière conquête. Il fit quelques allées et venues avec ses amis, saluant au passage tout ce monde familial, toujours aussi gai et insouciant mais dont le nombre s'était considérablement restreint depuis quelques mois.

En fait on ne parlait plus de ceux qui étaient toujours dans le pays mais de ceux qui partaient ou qui avaient déjà quitté la ville. Ils savaient tous qu'ils étaient des partants en sursis mais n'en parlaient jamais pour eux-mêmes. C'était un sujet tabou parce que dans leur code d'honneur « partir c'était trahir leur pays », slogan que l'organisation secrète contre-révolutionnaire inscrivait sur les murs, par-dessus les autres slogans des indépendantistes, qui eux

écrivait inlassablement un mot dont ils avaient appris l'existence récemment et qu'ils écrivaient encore avec des fautes d'orthographe. Ce n'était d'ailleurs pas grave; ils n'auraient plus à l'écrire bien longtemps...

Gérard ne s'attarda pas avec ses deux amis. D'ailleurs, l'ambiance n'y était plus. Il ne comprenait plus tellement ce qu'il faisait sur ce boulevard qu'il avait arpenté pendant 20 ans. C'était bien la fin d'une époque. Il sentait qu'elle finirait très mal, mais qu'elle finirait de toute façon. Et il refusait cette idée. Il n'arrivait pas à franchir le pas. Il fallait que tout continue comme avant. JP lui posa quand même la question interdite.

– Que vas-tu faire maintenant que ta famille est partie?

– Je ne sais pas, répondit-il. J'ai envie de rester mais j'ai aussi envie de tout casser. Tu vois, je ne sais pas. Mais ce qui est sûr c'est que si je pars, je laisserai un petit souvenir à tous ces pourris. Comme ça, gratuitement, pour me calmer les nerfs.

Et il s'en alla vers sa voiture, suivi par le regard inquiet de ses copains de toujours, qui savaient bien jusqu'où le jeune homme pouvait aller dans ses moments de colère et de folie.

– On se voit demain, leur cria-t-il, avant de monter dans sa voiture.

Il arriva bien en avance chez son élève. La petite n'était pas encore rentrée du lycée, mais la mère était là, le sourire aux lèvres, vêtue d'un rien de jupe courte. Elle lui sauta au cou dès qu'il fut entré. Pris d'un sentiment de dégoût, il se dit qu'au fond ce n'était qu'une garce qu'il avait envie de traiter comme telle. Il la saisit par les cheveux avec violence, restant debout alors qu'elle le tirait vers son lit, la mit de force à genoux et défit sa braguette, enfonçant son sexe dans sa bouche. La femelle gémissait de douleur, tout en le saisissant des deux mains. Il la força ainsi jusqu'au bout de son plaisir, puis la redressa, la renversa sur le lit et remontant sa jupe, la prit avec sauvagerie.

La femme poussa un cri rauque mais il continua. Il la laissa allongé sur le lit. Elle était agitée de soubresauts de plaisir et continuait à se caresser, en lui disant «viens». Il s'approcha d'elle et enfonça sa main entre ses cuisses largement ouvertes et la secoua ainsi pendant longtemps. La femme avait perdu tout contrôle d'elle-même. Prononçant des mots incohérents, criant, riant à chaque geste de son amant. Il lui parlait à voix basse, la traitant de chienne, l'insultant même. Puis il la força à nouveau sur son sexe qu'elle but en se tordant de plaisir. Il la laissa enfin, pleurant sur son lit, remit de l'ordre dans sa tenue et alla s'asseoir pour allumer une cigarette, attendant qu'elle revienne. Elle s'était

remise et maquillée légèrement pour masquer les effets de leur séance sauvage. Elle vint s'asseoir à côté de lui et lui souffla :

– Je suis morte. Tu fais toujours l'amour comme ça ? Tu es un vrai sauvage.

– Tu n'aimes pas ? demanda Gérard d'un air narquois.

– Oui, dit elle, c'est trop, je n'ai jamais été traitée comme cela avant.

Il commençait à s'ennuyer, quand la petite arriva. Il se demandait bien comment il pourrait affronter la fille, après la mère, et puis sans doute plus tard le père dont il avait besoin de soutirer quelques renseignements. Il demanda s'il pouvait avoir un café et la maîtresse (de maison ou si peu) disparut dans la cuisine. La jeune fille vint s'installer près de lui, très près même, sans aucune gêne, lui exposant la petite poitrine d'adolescente que son décolleté cachait avec peine. Lui, refoula rapidement toute pensée lubrique, conscient que la gamine n'avait pas encore seize ans. Elle remarqua sa réaction mais ne changea pas de position.

Il n'avait pas tellement l'esprit aux mathématiques. Troublé par cette jeune fille si belle, de quelques années plus jeune que lui, qui le regardait d'une façon si équivoque, il en oubliait ce qu'il voulait dire. Il fit un effort surhumain pour

sauver la face et faire correctement son travail de professeur.

L'arrivée du Capitaine fut presque un soulagement. Il accepta volontiers l'anisette qui lui était offerte par le soldat de France et ils se mirent à discuter des progrès accomplis par Christel, son élève. Gérard sentit vite que le Capitaine (qui s'appelait Charles...décidément..) voulait parler du pays, ne connaissant pas ou très peu de colons. Eux, avaient de longue date pris l'habitude de se méfier de l'armée française encore plus que des terroristes.

– J'ai beaucoup pensé à notre conversation. Et sachez que je comprends tout à fait votre amertume... Je crois pourtant que vous pourriez essayer de rester ici quelques temps. Nos services font de gros efforts pour établir une coopération sincère entre les communautés...Je peux vous dire que nous avons déjà obtenu des promesses.

– Vous savez, mon Capitaine, dit Gérard, en ralentissant sa diction, il n'y a dans ce pays qu'une seule communauté pour moi, celle des colons. Pour le reste, vous pouvez croire qu'il y a ici autant de communautés que de villes ou de villages et même d'individus. Ce pays est comme la France, issu d'un mélange d'invasions avec en plus le problème essentiel de l'histoire des colonies. Pourquoi certains pays ont-ils toujours été colonisés et d'autres jamais ?

– Bon, vous faites là le procès de la colonisation, mais vous oubliez la marche de l’histoire. L’époque des colonies est terminée ! Nous ne sommes plus au temps du mercantilisme.

– Certes, lança Gérard, elle est belle et bien terminée pour la France, mais par contre, elle a sacrément bien réussi au Portugais, aux Espagnols et aux anglais, ne croyez-vous pas ? Non, mon Capitaine, croyez-moi, nous ne pourrons pas rester ici après l’indépendance. C’est en fait un échec de plus pour la France, celui de ses conquêtes territoriales qu’elle n’a jamais su peupler suffisamment. En fait, les français ont toujours su conquérir mais jamais rester et s’établir dans le pays conquis. Vous savez, j’en parle sans aucune acrimonie, s’il faut s’en aller, on partira... L’art de coloniser réside dans un principe essentiel, après la conquête, les gouvernements ne doivent avoir qu’une idée en tête : peupler leurs colonies. C’est tout. Sinon, il ne faut pas coloniser. Il était si facile de faire venir ici tous les Européens qui mouraient de faim dans leur pays et d’en faire immédiatement des Français entreprenants en les aidant par tous les moyens humains et financiers. Or, nos gouvernements n’ont jamais rien fait de leurs colonies ! Croyez-moi, nous ne garderons que les territoires sans ressources qui ont besoin de notre aide pour survivre. Quant à ce que vous appelez le

mercantilisme, vous n'y avez jamais autant été plongés mais cela s'appelle maintenant l'économie internationale. J'ajouterai, mon Capitaine, que nous sommes en Afrique du Nord, dont la population d'origine Berbère fut colonisée il y a fort longtemps par les Arabes qui imposèrent l'Islam comme ils le firent toujours dans leurs propres colonies. Et les Arabes sont un peuple fier, un peuple de guerriers, dont la lutte contre les chrétiens remonte aux Croisades! Bref, j'aimerais vous croire, c'est vrai....

– Il y a pourtant des colons qui ne pensent pas comme vous, sinon comment expliqueriez-vous les actions contre-terroristes qu'ils mènent avec l'OAS?

– Je pense que c'est une simple réaction du désespoir du peuple européen de ce pays, commanditée, comme c'est toujours le cas, par quelques ambitieux. Bien sûr, le résultat sera désastreux. Il est certain que nous allons vers un massacre généralisé. Vous le savez, je pense, mieux que moi... l'OAS détruira tout ici avant de partir. Et personne n'y pourra rien. C'est normal. Il y a bien une chose que notre Président aurait dû savoir, c'est qu'on ne peut pas jouer avec le peuple. Vous savez, mon Capitaine, les membres de l'OAS ne sont pas les gens riches de ce pays. Au contraire, ce sont ceux qui n'ont rien qui se battent le plus pour y rester. Quitter son pays quand on n'a rien, c'est très dur... Mais si je les comprends, je n'adhère pas à

leur cause, car je n'aime pas les causes perdues. Or je connais assez bien l'histoire de votre pays.

– Pourquoi dites-vous votre pays ? Interrompt le militaire

– Parce que pour moi, la France est de l'autre côté de la Méditerranée, et que mon pays est de ce côté-ci.

– Mais vous êtes Français ?

– Franchement, Monsieur, cela veut dire quoi d'être français ? Moi, je ne connais pas la France profonde, mes ancêtres n'étaient peut-être pas les Gaulois, et je me garde bien de faire mon service militaire dans une armée à la solde des perdants. Alors vous comprenez que pour moi, la France... Parlez-moi plutôt des USA, de l'Amérique du sud, du Canada, de l'Australie, ce sont des pays qui évoquent pour moi une histoire glorieuse et un peuple de vainqueurs, mais tout ce que je sais de la France (j'ai eu assez de mal à le retenir en histoire), ce sont les dates de ses défaites. Désolé de vous décevoir, mais franchement, qui peut être impressionné par un pays qui vient de perdre une guerre mondiale, l'Indochine, et ses colonies peu à peu. Vous savez, le monde n'aime pas ce qu'on appelle en anglais les « losers », les perdants. C'est toute l'histoire des Français. Ils sont allés partout et ne sont restés nulle part. Ils ont même failli récemment ne pas pouvoir rester chez eux. Où ils

sont pourtant très bien, j'en veux pour preuve le fait qu'ils n'aiment pas quitter leur pays, d'où l'un des échecs de leur politique socio-coloniale. Montesquieu, dans ses «Lettres persanes», a dit : «L'effet ordinaire des colonies est d'affaiblir les pays d'où l'on tire les colons, sans pour autant peupler ceux où on les envoie». Vous voyez bien que l'esprit anticolonialiste français remonte à loin. Non, croyez-moi, il ne nous reste plus qu'à faire nos bagages! Votre problème est que dans tous vos agissements, qu'ils soient militaires ou politiques, vous êtes dépourvus du moindre mercantilisme. Vous êtes le peuple des grandes causes, c'est-à-dire celles qui ne rapportent rien, et pendant ce temps, les Américains et les autres défendent des causes beaucoup moins avouables, mais bien plus rentables. Voilà, mon Capitaine, pourquoi je n'irai pas en France. Je n'aime ni les perdants ni les rêveurs. Vous voyez, ici, nous pensons comme des pionniers, nous voulons créer, nous étendre, gagner de l'argent. Nous ne pensons jamais à défendre la veuve et l'orphelin.

Gérard était épuisé, le Capitaine médusé. Ce dernier bredouilla :

– Vous avez une façon très directe de vous exprimer !

– C'est peut-être parce que je n'ai jamais fait de politique, répondit Gérard en riant, ce qui détendit

l'atmosphère alourdie par cette diatribe qu'il avait tenu à faire pour mettre le Capitaine en confiance, puisque celui-ci verrait ainsi en lui un intellectuel non-violent prêt à quitter la colonie. Il but une gorgée de son anisette et dit :

– J'aimerais tout de même vous expliquer notre action. Vous avez un niveau intellectuel supérieur. Peut-être pourriez-vous nous aider dans notre démarche auprès de vos amis ?

– Pourquoi pas, dit Gérard, si je peux vous aider et éviter plus de violence, croyez bien que je le ferai.

– Nous irons, si vous le désirez, voir les gens qui travaillent sous mes ordres demain par exemple et je vous expliquerai ce que nous faisons. Vous serez, bien entendu, libre de vous faire votre propre opinion, conclut le Capitaine.

« Ouf ! » soupira Gérard intérieurement. Il allait enfin pouvoir étudier son objectif...

Il prit congé. Brigitte lui demanda, au moment où il partait, s'il lui était possible de ramener sa fille le lendemain soir après les cours. Gérard dit qu'il n'y avait aucun problème et qu'il attendrait Christel devant l'entrée du Collège, dans sa voiture.

En effet, les parents étaient invités à un cocktail au Mess des Officiers et rentreraient probablement un peu tard. Il leur promit de s'occuper de Christel et d'avancer un peu dans ses révisions de mathématiques.

«Les promesses rendront toujours les fous heureux», pensa-t-il en serrant respectueusement les trois mains, droites mais si différentes, de ses hôtes.

Il n'avait pas grand-chose à faire le lendemain, cela ne le dérangerait pas de s'occuper de son élève, sans oublier son rendez-vous avec le Capitaine avec qui il devait déjeuner à la villa des barbouzes.

Il reprit sa voiture et fit encore quelques tours de boulevard, cherchant ses amis. JP était encore là, assis à la terrasse du Grand Café Alda, avec quelques rares consommateurs éparpillés parmi les tables.

– Salut, dit Gérard en s'asseyant à la table de JP. Tu payes l'anisette ?

– Si tu me fais une pipe, répondit JP, réponse qui fut suivie par un échange de coups de poings amicaux et d'un gros rire.

Il fit signe au garçon, commanda une « tomate » et de la kémie. Fatigué par sa journée plus que mouvementée autant qu'« événementesque », il avait envie de se détendre un peu. De plus, une faim sournoise commençait à le tenailler. Le garçon revint rapidement avec la tomate et plusieurs soucoupes de kémie. il se précipita sur les plats et se mit à manger rapidement, avalant de temps à autre une gorgée de son breuvage favori. Les deux jeunes gens ne parlaient pas. JP semblait absent...

Soudain, il dit :

– Ma mère a décidé de partir, je vais avec elle, de toute façon ici c'est cuit. Puis il ajouta.

– Et toi, qu'est-ce tu vas faire?

Le regard fixe, Gérard continuait à manger sa kémie, l'air absent. Il avait presque oublié la présence de JP. Il se contenta de marmonner.

Le ciel était sombre. La nuit tombait lentement. Par intervalle, des explosions sourdes déclenchaient parmi les jeunes gens encore présents des réactions de joie. Ils applaudissaient et riaient. C'était devenu un rite. Chaque soir, quand les bureaux des administrations étaient vides, l'OAS en faisait sauter quelques uns. Et tout le monde s'amusait de voir la ville partir en fumée. Les jeunes gens faisaient encore semblant d'être heureux comme ils l'avaient toujours été.

Été, ce mot insolite, à la fois passé et saison, souvenir et présent mais toujours synonyme du soleil. Été, un passé composé qui allait bientôt devenir un passé compliqué, décomposé où tout se brouille comme dans l'esprit de celui qui sombre dans la folie, dans cet état second où l'homme est libéré de tout, où plus rien n'a d'importance et où il voit, comme celui qui se noie, sa vie défiler en désordre, sans contrôler sa pensée, sans vouloir la contrôler, puis lentement, sans même vouloir vivre.

JP et Gérard restaient là, silencieux, anéantis par une tristesse contenue. La terrasse du café se vidait

de jeunes gens plus que jamais bruyants et de jeunes filles belles comme des fleurs à peines écloses dans la rosée matinale de leur vie. Se hâtant vers un domicile en sursis, les uns à pieds, les autres en scooter, emmenant avec eux les jeunes amazones aux cuisses ambrées, ils faisaient penser à «un vol d'étourneaux hors du charnier natal», comme l'écrivit un poète prénommé Gérard.

Les serveurs commençaient à rentrer rapidement les tables et les chaises. Lui, se sentait incapable de bouger. Il aurait voulu rester là, assis, sans mouvement, pour toujours. Sortant de sa torpeur, il s'aperçut que JP était présent, fidèle ami de sa jeunesse qui partait aussi, silencieux, respectant la détresse de son camarade, cet homme si étrange qu'il ne comprenait pas et dont, en quelque sorte, il avait peur.

– Je te raccompagne, dit Gérard à JP qui n'avait pas de voiture et habitait un quartier peu sûr.

– Non, ça va. Je vais marcher un peu. A demain, répondit JP.

Il n'insista pas. Il devait aller chez le Grec. Il attendit cependant quelques minutes encore que la place soit entièrement vide, assis dans sa voiture, tandis que JP s'éloignait. La nuit était tombée. Il sentait le besoin de rouler un peu avant d'aller chez ZEUS. Il était de plus en plus fatigué et l'air frais du soir lui faisait du bien. Il tourna au hasard, d'une rue

dans une autre. Il entendit deux coups de feu qui semblaient venir de la direction du Monument aux morts. Puis plus rien.

Curieux, sans comprendre pourquoi il s'inquiétait de ces bruits devenus familiers, il se dirigea vers l'endroit d'où venaient les coups de feu. Arrivé sur place, il vit deux corps étendus sur le gravier, au pied du Monument aux Morts. Regardant machinalement, il reconnut le corps de JP, immobile, face contre terre.

Gérard jaillit de sa voiture et se précipita vers le corps de son ami, espérant le trouver encore vivant. Il s'agenouilla, le secoua, lui parlant mais JP était mort.

– Putain de merde de pays, murmura-t-il, les larmes aux yeux. J'aurais dû t'accompagner. »

Il était prostré, impuissant devant le destin, quand il entendit derrière lui un gémissement. C'était celui d'un jeune indigène encore vivant, son pistolet à la main, immobile. Toujours armé et bon tireur, JP avait touché son assassin, trop tard. Gérard se retourna, saisit l'arme et la jeta dans les buissons. L'homme était très jeune, à peine 16 ans, mourant, se tenant le ventre en pleurant.

– Pourquoi tu as tiré sur mon ami ? lui demanda-t-il.

– J'étais obligé, ils m'ont donné l'ordre de tirer sur un Français.

Gérard connaissait bien ce refrain. Des jeunes gens qu'on armait et qu'on envoyait tuer en leur promettant le paradis. Celui-là, comme les autres, avait obéi sans savoir ce qu'il faisait.

– M'sieur, dit l'indigène, je vais mourir. Tu connais la prière ?

Et il lui prit la main. Sa main était déjà presque glacée. Alors Gérard l'accompagna dans la mort, en chantant d'une voix sourde en arabe la gloire d'Allah. La place était déserte. Personne ne viendrait de toute façon. Puis il s'effondra, assis entre les deux cadavres, pleurant comme un enfant, sans haine, au pied du Monument aux « Morts pour rien ».

Soudain, en levant les yeux, il vit devant lui un vieil indigène très grand et très maigre, qui le regardait sans rien dire, appuyé sur son bâton. C'était un vieux mendiant qu'il avait toujours connu. Il s'approcha sans crainte et lui dit :

– Ne reste pas ici, c'est pas bon pour toi.
– Mon ami est mort, lui dit Gérard.
– Ne reste pas ici, ils vont venir.
– Pourquoi, ils l'ont tué ?
– Tout le monde est devenu maboul ici, il faut que tu rentres chez toi ! »

Gérard regarda le vieux, si calme, si résigné, drapé dans sa djellaba blanche, et qui lui semblait si grand, si digne.

– Je suis fatigué, dit-il en pleurant, je ne sais plus quoi faire. Qu'est-ce que je dois faire ? demanda-t-il au vieux sage.

– Écoute-moi. Je te connais depuis tout petit, j'ai connu ton père, le toubib, et ton grand-père. Ils sont partis. Pars aussi. Ta place est avec ta famille en France. Ton père à besoin de toi. Ton père était bon, il me soignait sans me demander l'argent. Je suis trop pauvre.

Captivé par le vieil homme, il savait bien que lui aussi était triste et qu'il pleurait, mais il ne voyait aucune larme couler de ses yeux sombres. Il voulut lui demander s'il était triste lui aussi, mais ne sut comment le faire. Et puis, que signifiait ce mot chez cet homme dont la vie n'avait été qu'une longue galère. Alors, il se releva, prit dans sa ceinture une liasse de billet et la tendit au vieux, lui disant :

– Tiens, c'est mon père qui te donne cet argent. Prends-le et sois heureux.

– Tu es bon, comme ton père, dit le vieux mais je ne prendrai pas l'argent. Et il esquissa un sourire malicieux en ajoutant :

– Asmah, écoute, toujours j'ai été pauvre. J'ai l'habitude ? Je vivre comme ça. J'ai peur l'argent. Si je le prends, je deviens fou comme les autres.

– Inch Allah, lui dit Gérard en lui serrant la main et en la portant sur son cœur.

– Inch Allah, répondit le vieil homme. Toi, t'es pas un Français comme les autres.

Et il continua son chemin.

Il ramena le corps de JP à sa mère et se rendit chez le Grec. Il conduisait comme dans un rêve. Quand il entra chez le Grec, celui-ci, le regardant quelques secondes, comprit et lui servit d'entrée une double tomate. Gérard ne disait pas un mot. Debout au comptoir, son regard fixait la salle mais il ne la voyait pas. Buvant verre après verre, il revoyait son ami JP et tous les bons moments qu'ils avaient passés ensemble. Son esprit sortait du bar et se promenait dans les époques de sa vie dans cette ville qui était tout son horizon. Et puis, peu à peu, il comprit qu'il fallait partir ou mourir. Pourquoi pas ? Pour lui, c'était la même chose. Une rage intérieure commençait à le gagner. Il partirait, mais pas gratuitement. Il fallait qu'il laisse dans sa ville un souvenir que les vieux «chibanis» se raconteraient pendant longtemps.

– Tes amis t'attendent, lui dit le Grec. »

Il entra dans l'arrière salle et salua les trois mercenaires. D'une voix monocorde, il annonça son plan, disant aux hommes impatients d'agir qu'il lui fallait d'abord plus de renseignements sur la cible et qu'il avait rendez-vous le lendemain avec le Chef des Barbouzes pour visiter la villa.

Les légionnaires furent un peu surpris d'apprendre qu'il allait s'introduire dans la villa avec la bénédiction du Chef. Le plus curieux, Tino, ne put s'empêcher de lui demander :

– Comment vous avez fait mon lieutenant ?

– T'occupes pas, c'est mon problème. Mais je ne veux pas qu'on touche au Capitaine. C'est un soldat. Il n'y est pour rien. Puis, Gérard rentra chez lui, complètement anéanti par sa journée, et s'endormit tout habillé.

Le lendemain, il était à l'heure au rendez-vous avec le Capitaine, au Mess des Officiers.

– Je vous propose de déjeuner, puis nous irons au siège.

– Bien, répondit-il, impatient de voir la suite.

Pendant le repas, il fut obligé de jouer son plus beau morceau de mandoline à Charles pour le mettre en confiance. Écoutant avec une feinte passion les explications du suppôt du régime parisien, il alla même jusqu'à promettre de prendre contact avec les membres de l'OAS pour arranger une entrevue ! C'était tellement gros que le Capitaine eut une réaction de recul.

– Vous savez, l'OAS ne nous aime pas trop. Dans la capitale, nous sommes en guerre contre eux.

Gérard répondit que celle-ci était loin, et que dans sa ville, les gens étaient beaucoup plus modérés.

– C'est vrai, admit l'officier sérieusement, l'air encore plus stupide que d'habitude.

La visite de la villa des barbouzes fut un réel plaisir qui lui fit oublier pour un moment ses peines. Bien entendu le «Siège» lui fut présenté comme une administration pacifique où l'on se contentait d'imprimer des tracts pour la «coopération» entre les «deux communautés». Tout avait été bien préparé. Gérard ne vit que des civils, sans armes, occupés à des tâches administratives. Il n'eut plus qu'à compter le nombre d'occupants, à localiser la salle radio. Inquiet un instant, il aperçut deux jeunes femmes.

– Vous avez du personnel féminin ?

Le Capitaine éclata de rire et dit :

– En quelque sorte oui mais, pas pour ce que nous faisons. Non, vous savez, il faut bien distraire ces jeunes gens ! Cependant elles ne vivent pas ici, elles repartent le soir.

– Je comprends cela, dit Gérard. D'ailleurs, vous ne le savez pas, mais je connaissais très bien cette villa.

Et il se mit dans le salon debout sur un carreau et ajouta :

– Vous voyez, c’est sur ce carreau que j’ai embrassé une fille pour la première fois : la fille du propriétaire.

Ceci détendit complètement l’atmosphère et augmenta encore la convivialité entre les deux hommes. Le vers était maintenant complètement dans le fruit. Et la confiance tellement solidement établie qu’il n’hésitait plus à conseiller le Capitaine sur les questions de sécurité, lui recommandant de se méfier de l’OAS, toujours très bien renseignée, et lui suggérant même de retirer la sentinelle qui arpentait la terrasse et risquait d’éveiller les soupçons des colons. Le capitaine acquiesça à cette idée et remercia Gérard.

On se quitta dans les meilleurs termes après que Gérard eût conjugué dans tous les temps, mais surtout au futur, les verbes «collaborer» et «coopérer». Il se hâta vers le collège où il avait cours de seize à dix-sept heures, sans oublier qu’il devait prendre Christel à la sortie et la ramener chez elle.

Il n’avait pas tellement envie de travailler et il lui fallait d’autre part mettre sur papier le plan de la villa ciblée; utilisant la vieille technique du professeur fatigué, «l’interrogation écrite», il entra dans la salle de cours, attendit un moment que les jeunes filles cessent leurs babillages, puis lança le rituel : «prenez une feuille de papier». Des

murmures de déception fusèrent de toute part, ce qui était bien normal.

– Vous allez résumer en une page la dernière leçon sur le lombric, dit-il, l'air aussi serein que narquois.

Puis il attendit que toutes les élèves aient trouvé dans leur cartable une feuille de papier en même temps que leur livre (sur lequel elles allaient copier comme d'habitude), et commença sa propre interrogation écrite sous l'œil bienveillant et un peu complice de Christel. Une fois son plan terminé, il le glissa dans sa poche et annonça :

– C'est terminé.

Et il passa dans les allées ramasser les copies.

Alors, il lança une discussion sur les sujets qui avaient le plus intéressé les filles jusqu'à ce jour. Le temps passa très vite. A la sonnerie, les oisillonnes s'envolèrent. Lui aussi.

Chapitre 9



Il passa prendre Christel qui l'attendait sagement devant le collège. A peine montée dans la voiture, elle lui dit :

– Vous voulez me faire faire un tour en ville pour visiter ? On n'est pas pressés n'est-ce pas, puisque mes parents sont sortis. Je ne connais ni la ville ni la campagne ici. Et j'aime bien voir les endroits où mon père est nommé et me promener en voiture.

Il jeta un œil rapide sur les cuisses de la jeune fille et se dit qu'après tout, il n'était pas interdit à un professeur de faire découvrir le pays à sa meilleure élève, étrangère au pays de surcroît. La fille était assise comme le faisait sa mère. La tête renversée sur le dossier et les jambes allongées, cachées par son cartable qu'elle tenait sur le ventre.

– Vous pouvez poser votre cartable si vous le voulez, lui dit-il, ce qu'elle fit immédiatement.

– Vous vous plaisez dans ce collège ? enchaîna-t-il pour dire quelque chose.

- Oui, mais c'est dommage qu'il ne soit pas mixte. A Alger, j'étais dans un lycée mixte. C'était bien.

- A cause des garçons, je suppose ? dit-il.

- Eh oui, bien sûr.

Elle se renversa encore un peu plus sur le siège et mit un pied sur le tableau de bord.

- Vous permettez ? J'aime bien me mettre comme cela en voiture.

Gérard risqua un autre coup d'œil et vit que la mini jupe était arrivée à la limite légale.

- On va dans la forêt ? Lança-t-elle.

Décidément, il n'arrivait pas à lui refuser quoi que ce soit. On prit donc le chemin de la forêt, puis arrivés à la limite de la zone sûre, il s'engagea dans un petit chemin pour faire demi-tour.

- Arrêtez-vous un moment ici, c'est très joli, lui dit-elle.

Il fit tout de même demi-tour et se mit en position de départ comme il le faisait toujours. Puis il arrêta son moteur, et se retourna vers l'adolescente qui le regardait sans rien dire, toujours à moitié couchée sur le siège. Elle était si belle qu'il en était troublé. Soudain, elle se tourna et s'allongea sur ses jambes en disant :

- J'aime bien ici, c'est calme.

Gérard ne savait plus où mettre ses mains. Finalement, il en posa une sur son épaule nue. Elle

avait fermé les yeux. Gérard était très ennuyé par tant d'innocence. Mais que faire ?

Il commença à lui caresser le visage en lui parlant de choses anodines. Elle répondit de la même façon. Il continua à la caresser, passant sa main dans sa chevelure blonde. Et ils parlaient toujours.

Elle resta là, satisfaite, innocente, jusqu'à ce que Gérard lui dise qu'il fallait partir. Ils arrivèrent à l'appartement sans presque parler. Elle était absente ; pour elle, il n'était pas nécessaire de parler. Elle partit dans sa chambre se changer, et revint vêtue d'une robe à fleurs qui lui collait à la peau. Gérard était assis sur la banquette.

Elle vint se blottir à ses pieds, lui sourit et dit :

– Merci pour la promenade, c'était très bien.

– Cela vous a fait plaisir ? demanda le jeune homme.

– Oh oui, beaucoup ! dit elle en appuyant sa tête sur son genou.

– Mais j'ai été un peu étonné, ajouta-t-elle.

– Ah bon, et de quoi ?

– Eh bien, tout à l'heure, dans la forêt, vous ne m'avez rien demandé. C'est la première fois. D'habitude, les garçons veulent toujours quelque chose.

– Je ne suis pas un garçon comme les autres, je ne demande jamais rien. Mais j'accepte ce que l'on

m'offre, par contre. Et puis vous êtes si belle que je n'ose pas. Et bien jeune...

– Vous savez, je ne suis plus une gamine. Et je trouve que vous êtes tellement différent et si charmant.

– Je sais, dit Gérard, mais je dois rester comme cela pour vous. Vous le savez sans doute, nous vivons dans une époque troublée comme un homme n'en rencontre qu'une fois dans sa vie. J'ai 22 ans et je ne veux pas vous entraîner dans une histoire impossible. Je ne sais pas si je serai encore là demain. Mon meilleur ami a été abattu en pleine rue, hier. Vous, vous êtes au début de votre vie, moi je pense que j'arrive à la fin.

En parlant de la sorte il pleurait presque parce que, pour la première fois de sa vie, il pensait vraiment ce qu'il disait à une fille.

- Vous pleurez...Pourquoi ?

Elle se redressa et vint se blottir contre lui. Épuisé nerveusement, il se sentait vide, à la fois attiré par elle, et inconsciemment dégoûté. Ils restèrent ainsi quelques minutes.

– Embrassez-moi, dit-elle.

Elle s'offrait à lui.

– Je voudrais que vous soyez heureux, vous faire plaisir.

– Non, lui dit-il, c’est impossible. Je ne peux pas être heureux. Vous n’y pouvez rien. Restez comme vous êtes. Moi je ne suis plus rien...

Elle le regarda sans comprendre, étonnée, et lui demanda :

– Vous ne m’aimez pas ?

– Pour aimer, lui dit-il, il faut avoir du temps. Ne soyez pas pressée.

Et faisant un effort pour chasser ses idées sombres, il se leva et ajouta :

– Peut-on travailler maintenant ?

Ils se mirent à étudier comme si rien ne s’était passé entre eux. La leçon terminée, il la quitta sur une petite bise qu’elle lui fit spontanément. Elle était si naturelle, tellement dépourvue de la moindre gêne, du plus petit sentiment de culpabilité, qu’il se laissa faire. Et il sentit qu’il commençait à aimer cette fille qui voulait tant lui faire plaisir. Elle ne laissait rien transparaître de ses sentiments. Elle ne disait rien. Elle se contentait de faire les choses comme elle le désirait. Il avait l’impression d’être un jouet pour elle et qu’elle s’amusait avec lui parce qu’elle ne connaissait aucun autre homme.

Il retourna au café Zeus non sans avoir fait quelques passages sur le boulevard. Il vit avec tristesse que celui-ci était de plus en plus dépeuplé. Seuls quelques groupes semblaient comploter ici et

là. L'insouciance des jeunes gens semblait avoir laissé peu à peu place à la gravité. On commentait les événements de la veille, on comptait ses morts. La ville semblait inexorablement dans le désespoir. La veille, dans la nuit, l'armée contre-révolutionnaire avait fait sauter le dépôt de carburant et une épaisse fumée noire s'était étendue sur la cité. Il faisait déjà presque nuit alors qu'il n'était que dix-neuf heures par cette belle soirée d'automne.

Arrivé chez le Grec, il se hâta vers l'arrière salle où l'attendait la Vierge à la bougie. Les autres étaient là aussi, plus calmes, plus silencieux que d'habitude. Ils savaient que le temps des morts était venu et que dans quelques jours ils quitteraient cette terre, désertant la Légion Étrangère qui leur avait tant donné. Il étala le plan de la ville en disant :

– Voilà l'objectif. Ici, la permanence, deuxième fenêtre à droite de l'entrée principale. Ils ne sont probablement pas plus de dix. Leurs chambres sont au premier. En bas, une grande pièce où ils travaillent tous en groupe, sauf un homme au portail et un sur la terrasse. Dans la grande pièce, ils ont une machine Ronéo pour les tracts. C'est la fenêtre juste à côté de la permanence. J'arrêterai le camion le long des deux fenêtres. Vous balancez la purée dans les deux pièces. Dieter, tu couvres la terrasse. Tino, tu t'occupes des grenades, Bjedic, au

lance-flamme. Il faut que la baraque flambe, puis je bloque l'entrée, au portail, avec le camion et vous tirez sur tout ce qui sort. Terminé. Il ne faut pas rester plus de deux minutes. Il y a un problème. Il faut arriver sans croiser de patrouilles. Ce ne sera pas facile. Est-ce que vous pouvez avoir les heures des patrouilles de la Légion ?

– Sans problème, dit Tino.

– Bon, il reste les gardes mobiles. Il faudra compter sur le pot. Sinon... Dernier point : je ne sais pas encore la date, mais il faudra partir après le coup. Le Capitaine aura des doutes sur moi. De toute façon, c'est fini. Vous voulez toujours venir avec moi ?

– Affirmatif, répondirent-ils tous les trois d'une seule voix.

– Bon, on partira dans la nuit, avec le camion. Je connais un espagnol qui pourra nous faire traverser dans son bateau jusqu'à Almeria. Je vais le contacter. De toute façon, c'est pour bientôt. Préparez-vous. Et n'oubliez pas d'emporter à boire pour le voyage, on en aura besoin.

Gérard extirpa de sa ceinture une liasse de billets pour le voyage et la jeta sur la table.

– Voilà pour les frais.

Chapitre 10



Il retourna ensuite vers le boulevard, gara sa voiture, et aperçut le petit Bardel attablé chez Alda. Tout seul, comme perdu. Celui-ci fut content de voir arriver son dernier ami. Gérard s'installa, commanda une tomate et sa kémie, puis ils se mirent à parler.

– Que vas-tu faire ? demanda Gérard (Bardel était instituteur).

– Je ne sais pas. J'en ai marre. Tout le monde fout le camp. Et toi ?

– Je ne sais pas non plus. Je ne sais même pas si je finirai l'année scolaire. Je suis sur un coup. Après, je pense que je partirai.

– Fais gaffe, dit Bardel. Tu as déjà une enquête de la DST au cul. Tu vas te faire avoir.

– De toute façon, on va tous se faire avoir si on reste. Alors autant partir en beauté ! Au fait, si on se tapait un gueuleton ce soir. Ce sera peut-être le dernier dans ce pays de merde !

– D'accord, dit Bardel

– On va chez la vietnamienne ?

– Bonne idée, dit le petit en se levant. »

Ils arrivèrent devant un troquet décoré de façon tout à fait baroque, avec des souvenirs que le mari de la patronne avait ramenés de ses campagnes d'Indochine. Adjudant-chef à la retraite, et marié par obligation à la vietnamienne qu'il avait mise enceinte à Saïgon, il avait ouvert ce troquet où sa femme servait les seuls plats qu'elle savait préparer. Ils se placèrent tout au fond de la salle, le dos au mur. Puis ils commandèrent un peu de tout ce que contenait le menu, en même temps qu'une bouteille de ce Rosé du pays, quinze degrés de soleil africain, que la tenancière alla chercher dans une grande caisse en bois pleine de glace pilée.

La clientèle était variée. Des légionnaires en permission, des civils du pays, et des métropolitains en fonction, les uns pour des raisons officielles, les autres pour des motifs moins avouables. Ainsi, ils se retrouvèrent assis à côté d'un homme seul. D'un clin d'œil, Gérard le désigna à Bardel qui le regarda et lui fit un signe de la tête. L'homme n'était pas de la ville. Depuis longtemps, ils avaient pris l'habitude de repérer les étrangers et surtout les Métropolitains. Et ils s'en méfiaient immédiatement, surtout quand ils étaient en civil et bien vêtus.

Gérard et Bardel avaient envie de s'amuser un peu. Ils lancèrent une conversation sur un faux

attentat prévu le lendemain à la Poste aux heures de pointe. Et bien sûr à voix haute. Et pour corser le tout, ils ajoutèrent un attentat contre la caserne de la gendarmerie mobile, sous la forme d'une caisse de livraison qui n'était autre qu'une bombe. L'étranger aux grandes oreilles s'était arrêté de manger et écoutait sans broncher. Puis il se leva et se dirigea vers le comptoir, demandant le téléphone.

Gérard dit à Bardel :

– Bon appétit et dépêche-toi parce qu'on aura peut-être pas le temps de finir. Mais ce qu'il y a de bien, c'est que s'ils viennent nous chercher, on n'aura pas besoin de payer !

Vingt minutes plus tard, une traction avant noire s'arrêta devant le restaurant et deux hommes en descendirent. Costume noir, cravate, la panoplie de la classique gestapo.

Il entrèrent dans le restaurant et cherchèrent le mouchard qui leur fit un signe de la tête vers notre table. Après un bref coup d'œil à « grandes oreilles », ils vinrent tout droit vers nous.

– Messieurs, dit le chef, en montrant une carte de police, veuillez nous suivre sans faire d'histoires.

Gérard le regarda en souriant effrontément. Il était chez lui et ce n'était pas deux barbouzes sous-payées qui allaient l'impressionner.

– Un conseil, messieurs, dit-il, partez vite avant d'avoir des ennuis. Regardez autour de vous. Tous

ces gens sont d'ici, vous non. Si vous ne partez pas, je me mets à gueuler. Ici, vous savez, on n'aime pas trop les barbouzes. Au revoir, messieurs.

– Bien, on vous attend dehors de toute façon, dit le grand.

Et ils s'en allèrent sous les rires et les quolibets des légionnaires, qui se mirent à chanter en chœur «Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin !» ponctuant leur chant de bras d'honneur.

Les deux amis étaient morts de rire. La voiture resta devant la porte, avec à son bord les suppôts du pouvoir parisien. Les clients partaient un à un par la porte principale. Quant aux deux compères, ils s'étaient déjà éclipsés discrètement par la porte de derrière, cheminant le long de la rivière par des sentiers qu'ils avaient arpentés toute leur jeunesse.

Ils étaient joyeux de voir à quel point même les nombreuses polices officielles et secrètes étaient prises au piège dans cette ville où la peur du gendarme n'avait plus aucun sens.

Mais Gérard avait encore envie de s'amuser un peu : ils montèrent dans la Gordini et passèrent devant la traction en ralentissant pour être reconnus par les deux têtes vides en fonction comme des chiens devant leur niche.

En voyant la traction démarrer et les suivre, Gérard commença à se livrer à un autre jeu qu'il avait appris dans sa jeunesse, quand à seize ans, sans

permis de conduire, il empruntait la voiture de son père pour «jouer à la poursuite avec ses amis». Il entraîna les barbouzes vers la vieille ville, un dédale inextricable de ruelles étroites, d'escaliers et de culs de sac. Il passait en trombe dans ces rues, familières pour lui, semant la panique parmi les rares piétons. Il s'amusa ainsi pendant une demi-heure puis s'arrêta brutalement devant une porte, juste après un virage à angle droit. Les deux amis sautèrent de la voiture pour s'engouffrer dans un couloir bien sombre. Arrivant à toute vitesse, la traction ne put s'arrêter et percuta de plein fouet la Gordini. Et les deux amis s'échappèrent par les toits plats des petites maisons construites les unes contres les autres.

– Et la voiture, lui dit Bardel essoufflé, ils vont te retrouver !

- C'est Benamou qui me l'avait donnée avant de quitter le pays. Ils peuvent toujours le chercher, répondit Gérard en reprenant son souffle, il est en Israël. Et puis de toute façon, on n'a commis aucun délit !

– Viens, on va finir la soirée chez le Grec.

– Tu sais, ajouta-t-il, ils sont à pied, en pleine casbah, à neuf heures du soir. Ils ont de fortes chances de ne pas en sortir vivants !

– On va passer chez les Perrin. Quant ils sont partis, ils ont laissé leur De Soto. Elle est chez eux,

dans la cour. Personne ne la connaît et les flics ne les recherchent pas. »

Ils arrivèrent à la villa Perrin, des amis d'enfance. Le portail s'ouvrait de l'intérieur, très facilement à condition de le savoir. Les clefs étaient sur la voiture. La grosse américaine noire démarra au quart de tour, et les deux hommes prirent le chemin du café Zeus en roulant lentement, prudemment comme de bons citoyens, le plafonnier allumé surtout pour que les contrôles reconnaissent la bonne tête angélique de l'homme aux lunettes d'or.

Bardel était complètement abasourdi ; il lui dit :

– Putain, mais comment fais-tu ?

– C'est simple, lui répondit Gérard avec un sourire malicieux, quand je sais que quelqu'un s'en va, je lui demande s'il laisse sa bagnole. Celle-ci est idéale pour le stock car. Tu veux qu'on fasse un peu de route ?

– Déconne pas ! hurla Bardel, on va se faire arrêter.

– Arrêter par qui ? lui répondit-il en riant. La voiture n'est pas à nous, on va s'amuser un peu on la laissera au milieu de la rue, n'importe où !

En disant cela, il aperçut une traction noire aux plaques officielles.

– Tiens, regarde, tu vois ça ?

La rue était déserte, il accéléra à fond en criant :

– Tiens toi !

L'énorme masse de la De Soto s'enfonça dans une portière de la traction. Il fit une rapide marche arrière et repartit en trombe.

– Encore un con qui va rentrer à pied.

Comme il voyait Bardel rapidement dépérir de peur, il cessa son jeu, gara l'américaine dans un cul de sac et ils s'en allèrent à pied...

Il s'endormit tout habillé, sans même ôter ses chaussures, en pensant à Christel ; il la reverrait le lendemain en cours. Pensant également à sa mère, il ressentit soudain une bouffée de chaleur. Il pourrait aller chez elle demain matin, n'ayant cours que l'après-midi, sous un prétexte quelconque, au cas où le mari serait là.

Le lendemain, il se prépara avec soin et alla sonner chez Brigitte vers neuf heures. Elle ouvrit, vêtue d'un peignoir de bain, les cheveux pris dans une serviette. Elle parut surprise mais contente de le voir.

– Entre, Charles est parti.

Elle sentait bon le savon. Dès qu'elle eut fermé la porte, il s'approcha d'elle et défit la ceinture du peignoir, plongeant la tête entre ses seins. Elle s'abandonnait déjà dans un rôle de plaisir.

– Viens.

Elle le conduisit par la main jusqu'au lit et s'assit au bord, sans rien dire, attendant qu'il fasse

un geste. Il resta debout, contre sa tête, et d'un geste rapide, défit son pantalon. Elle saisit avidement son sexe et se mit à le dévorer. Gérard était aux anges. Il n'avait jamais connu une femme comme elle, si rapide et si naturelle. Il s'arrêta, la redressa et la retourna sur le lit, elle était à quatre pattes et ses fesses rebondies faisaient un spectacle hors du commun. La séance fut encore plus violente que la première fois, complètement sauvage. Il la secouait à grands coups de reins, elle hurlait de douleur et de plaisir. Ses bras chiffonnaient les draps dans des gestes désordonnés, il lui prit les mains, les ramena derrière son dos et continua à la fourailler. Elle tomba épuisée sur les draps, sur le ventre, une jambe repliée sur elle-même. Elle cria de nouveau quand il enfonça sa main entre les cuisses, l'excitant jusqu'à se qu'elle se secoue dans un long orgasme ponctué de cris.

– Il faut que je parte, dit-il, j'ai cours.

Il s'habilla et repartit comme il était venu, laissant la femme au milieu des draps, paralysée par la séance de débauche qu'elle venait de subir.

– Au fait, je ramènerai ta fille ce soir, si tu veux?

Elle n'eut que la force de lui dire :

– Merci, tu es gentil.

Il lui fallait une voiture qui passerait inaperçue pendant les quelques jours qui lui restaient avant de passer à l'action et de partir.

Un colon important mais compromis avec l'OAS était parti précipitamment, laissant sa villa et ses voitures. Gérard en avait été informé par le fils du propriétaire. Il se dirigea à pied vers la villa située dans un beau quartier de la ville. Là, il choisit une Versailles identique à celle que son père avait emmenée en France. Personne ne le remarquerait dans cette voiture et il pourrait toujours dire que c'était celle de son père.

Puis il se rendit au collège, reprenant en chemin son personnage de petit prof bien rangé.

Il avait encore les interrogations écrites non corrigées. Il s'installa dans la classe tout seul et corrigea rapidement les copies, distribuant les notes avec prudence, selon que l'élève était musulmane ou européenne. Il savait bien qu'il n'était pas prudent de mettre un zéro à une fille de révolutionnaire qui aurait immédiatement crié au racisme.

En fait, il était beaucoup plus sévère avec les européennes, dans leur intérêt.

L'heure du cours arriva. Quand il vit entrer Christel, il fut troublé. Il comprit soudain qu'il aimait cette fille. Il avait corrigé sa copie avec soin, sans aucune complaisance.

Pendant le cours, Christel l'observait de ces yeux rêveurs et prometteurs. Il évitait son regard qui lui enlevait tous ses moyens.

Le cours terminé, Christel rangea ses affaires avec une lenteur calculée, si bien qu'elle resta seule dans la classe. Puis elle s'approcha de son bureau et lui demanda :

– Vous me ramenez à la maison ?

– Oui, votre mère est prévenue.

Tandis qu'il rangeait ses affaires, la fille resta là debout tout près de lui, appuyée sur le rebord du bureau, le fixant en permanence. Puis elle soupira.

– Qu'y a-t-il ? demanda Gérard.

– Rien, dit-elle en glissant plus près de lui. Il sentait l'odeur de sa peau. Elle ne bougeait plus. Il n'osait même pas se lever. Il ne pouvait pas. Elle se rapprocha encore, lui prit une main qu'elle posa sur sa cuisse.

– Soyez sage, lui dit-il en retirant sa main. On pourrait nous voir...

Il fut convaincu et immédiatement inquiet. Il aimait Christel. Et il n'en avait pas le droit. Que pouvait-il lui donner d'autre qu'un peu de plaisir enfantin en cédant aux caprices de cette jeune fille parce qu'il était incapable de refuser. En plus, il ne voulait pas se laisser distraire de son objectif. Pour lui, le temps était à la guerre, pas aux amours. Et voilà qu'il tombait amoureux.

Une fois dans la voiture, elle recommença à lui demander d'aller « se promener ». Il essaya de refuser, prétextant un rendez-vous important. Elle se mit à bouder, disant :

– Vous avez peur d'être avec moi ?

– Oui, c'est ça. En d'autres temps, il est certain que je serais tombé amoureux de vous. Mais je ne peux pas. Vous savez, c'est la guerre. Et la pire qui soit. La guerre civile. Tout peut arriver. Je ne veux pas vous faire de mal.

– Mais pourquoi ? Partout où j'ai vécu avec mes parents, c'était la guerre. J'ai eu des copains, vous savez, et je les perds toujours quand nous déménageons dans une autre ville. J'ai l'habitude. »

Gérard pensait que ce qu'elle disait était terrifiant. Pas encore seize ans et déjà habituée à la guerre. Puis il comprit. Elle ne pensait pas comme lui. Elle n'avait ni ville, ni ami, vivant ici et là au rythme du travail de son père. Elle ne cherchait pas la durée dans sa vie. Elle prenait ce qu'elle voulait prendre, là où elle était sans penser à l'avenir qu'elle ne connaissait pas.

Elle ne voulait ni amour, ni avenir, mais ce plaisir pur, ce type de plaisir intemporel qui ne déçoit jamais, puisqu'il est fugace et ne débouche sur rien. Cette fille lui faisait découvrir une nouvelle philosophie. Lui qui était déjà empêtré, à vingt-deux ans, dans ses souvenirs, lui qui pleurait parce

qu'il devait quitter ce pays où il aurait aimé faire comme ses parents et ses grands parents, bâtir, construire pour l'éternité, naître, vivre et mourir dans sa ville natale.

Il réalisa alors qu'il existait des gens qui ne vivaient pas comme on le lui avait appris et qui pouvaient être heureux puisqu'ils n'avaient jamais rien à perdre. Son esprit s'embrouillait, il ne savait plus quoi faire, continuer sa petite guerre ou accepter de vivre comme ces gens sans terre, sans maison, sans amis d'enfance qu'on continue à revoir, avec lesquels on vieillit, en repassant de temps en temps devant l'école de son enfance, en saluant son institutrice avec respect.

Il comprit qu'il était en train de changer au contact de cette fille si jeune et déjà si mature.

A peine arrivé chez lui, il s'allongea, plongé dans une réflexion angoissée sur ce que serait sa vie après. Il n'était pas sûr de vouloir envisager une autre vie que celle qu'il avait connue jusqu'à ce jour. Il n'était même pas sûr de vouloir continuer à vivre où plutôt à errer dans une nouvelle vie, sans amis, sans souvenirs, dans un de ces logements d'occasion où l'on ne défait même pas les cartons puisqu'on sait qu'on va bientôt repartir. Il s'endormit enfin dans la nuit de ses angoisses.

Chapitre 11



Le lendemain une mauvaise nouvelle l'attendait. Le chef local de l'OAS avait été arrêté à son domicile la veille au soir. Deux voitures étaient venues le chercher, et d'après les rumeurs il s'agissait d'européens en civil. Autrement dit les barbouzes. Et Gérard savait bien qu'ils l'avaient emmené dans leur repère qui n'était autre que son objectif. Tout était fichu. Comment allait-il attaquer la villa avec un des leurs à l'intérieur ? Il se précipita chez Charles, furieux.

– Mon Capitaine, dit-il immédiatement, vous m'avez demandé d'arranger les choses avec l'OAS et vous venez d'arrêter leur chef.

L'homme parut étonné.

– Je ne savais même pas que le chef de l'OAS était arrêté. Et puis, de toute façon, ce n'est pas notre rôle.

– Écoutez-moi, Capitaine. Tout le monde sait pourquoi vous êtes ici. Je crois franchement que vous prenez les colons pour des idiots et moi avec. J'ai joué le jeu en visitant votre villa. J'étais en train

d'arranger une entrevue entre vous et l'OAS. Mais vous ne suivez pas les règles du jeu !

– Monsieur, je ne vous permets pas de proférer de telles accusations.

– Mon Capitaine, s'énerma le petit homme, l'affaire est très simple, ou bien vous relâchez votre prisonnier, ou ils vont venir le chercher avec une petite armée. Ils sont tous prêts. Quant à moi, je m'en vais. Vous m'avez mis dans une situation dangereuse. Ils m'en veulent maintenant et me soupçonnent de connivence avec vos barbouzes ! Ils m'ont donné jusqu'à dix-huit heures pour que Pérez soit relâché. Après, c'est la guerre. Au revoir, Monsieur.

Il partit en claquant la porte devant la femme complètement abasourdie.

– Je ne peux plus rien faire, avait balbutié le Capitaine au moment où Gérard sortait.

– Alors, je suis désolé pour vous. Toute la ville va sauter cette nuit. Une explosion toutes les trois minutes. C'est ce qu'ils appellent la « Nuit Bleue », avait rétorqué celui-ci.

Il fallait qu'il disparaisse au plus vite jusqu'à la nuit. Il fonça chez le Grec et y resta, lui demandant de prendre contact avec les trois légionnaires pour leur dire que c'était pour ce soir.

Il s'était grillé volontairement auprès du Capitaine. Il en avait marre et décida de partir la nuit même.

Il téléphona à Sanchez, un des principaux responsables de l'OAS.

– Il faut que je te voie d'urgence. C'est à propos de Pérez. Viens tout de suite chez le Grec.

Le « Gros » arriva quelques minutes plus tard. On l'appelait ainsi en raison de sa masse de muscle et de graisse. Il avait un sandwich à la main. Le gros mangeait tout le temps.

– Je sais où est Pérez. Je vais le faire sortir ce soir. Mais c'est compliqué. J'ai besoin d'une diversion pour agir à coup sûr.

Le gros regarda Gérard avec stupeur et lui dit :

– Toi, tu vas libérer Pérez tout seul et tu sais où il est ?

– T'occupe pas. D'abord, je ne suis pas seul et puis, je connais la maison où ils le tiennent.

Le gros se servit une bonne rasade de vin pour faire passer son sandwich, rota soigneusement et lui dit :

– Mais tu n'es même pas de l'OAS.

– C'est parce que je préfère être seul. Et puis il y a trop de grandes gueules chez vous. La preuve. Ils ont trouvé Pérez.

– Bon, qu'est ce que tu veux ?

– Je te l’ai dit, une diversion. Un immense bordel dans toute la ville. Prends tes hommes et attaquez un peu partout, mais surtout la caserne des Rouges. A partir de vingt-et-une heures. Bloque-les autant que tu pourras et après, tu décroches. Dégage- moi les patrouilles qui sont sur la route d'Oran.

– Et la Légion, s’enquit le gros.

– Je m’en occupe. Dans la pagaille générale que vous allez causer, j’aurai le champ libre. Pour le reste, j’ai fait passer le mot. Ils seront sourds et aveugles avec vous et moi.

Le gros partit rapidement pour préparer sa soirée. Gérard avait confiance en lui. C’était un fou dangereux, mais dans le cas présent, c’était utile. Et il avait une bonne équipe. De plus, il avait un arsenal fabuleux, volé ici et là.

Il était midi. Le Grec entra dans sa salle à manger. Gérard lui dit :

– Ce soir, c’est la guerre. Tu peux prévenir les patrouilles de légionnaires, et qu’il ferme les yeux sur le reste ?

– Bien sûr, dit Zeus, sans montrer la moindre émotion.

Les trois comparses de Gérard arrivèrent. Ils étaient sans perm, mais ils savaient que de toute façon, ils allaient être portés déserteurs le soir même.

Ils étaient assez graves. D'abord parce qu'ils étaient encore à jeun mais aussi parce qu'ils avaient compris que le temps de l'action était venu.

Gérard les regarda se servir hâtivement un premier verre, et les laissa le vider d'un trait. Il était toujours étonné de voir à quelle vitesse ces hommes vidaient leur verre, d'un coup, sans respirer. Il attendit que leur taux d'alcoolémie atteigne un niveau digne d'un bon légionnaire, puis annonça brutalement, avec une légère crainte :

– Messieurs, on part ce soir. Mais avant on a un petit travail. Vous avez l'après-midi pour vous préparer.

Tino s'arrêta net de vider son troisième verre.

– Pourquoi ce soir, mon lieutenant ?

– Pourquoi pas ? Lui répondit Gérard. Le matos, tout est prêt ?

– Dans le camion, répondit Dieter.

Et d'énumérer tout ce qu'il avait volé à la Légion. «J'ajouterai le plastic je crois qu'on en aura besoin», dit GG pour compléter.

– On nous attend demain matin à Bouisseville. Un bateau de pêche nous emmènera à Alicante. Là-bas, je vous donnerai une brique à chacun ; voici l'adresse de celui qui peut nous aider à l'arrivée. Un OAS déjà parti qui prépare les points de chute. Vous y allez de ma part en lui disant : « A Bel-Abbès, les Quatre Horloges sont en panne ».

– Restez ici jusqu'à ce soir. On doit être chez moi à vingt heures. L'OAS nous prépare un feu d'artifice qui commencera à vingt-et-une heures. »

Et ils se mirent à table, servis par le grec toujours impassible. Après quoi, ce fut sieste obligatoire en prévision d'une longue nuit agitée.

A vingt heures trente, les quatre hommes étaient sur la terrasse de la villa. La nuit tombait. Bien installés dans des transats, équipés de leurs bastos et de leurs bouteilles de bière, ils attendirent l'heure. Les premières explosions coïncidèrent avec les premiers coups de feux. Dieter, expert en armes de tous genres, commentait au fur et à mesure. Mais soudain, il se mit à rire, après une nouvelle explosion :

– Ah les cons, ils tirent au mortier. Il y en a deux. Un là-bas onze heures, à cinq cent mètres environ, l'autre pas très loin à treize heures. C'est dans la direction de la caserne de Gendarmerie.

Décidément, le gros était encore plus fou que ce qu'il pensait. Il tirait au mortier sur la caserne ! La séquence mortier ne dura d'ailleurs pas longtemps.

Puis le plastic se mit à rythmer la nuit. La ville tout entière était en train de sauter. Les premiers incendies se déclarèrent en plusieurs endroits. Ils commencèrent à voir passer des voitures civiles et militaires lancées à fond de train. Gérard attendit encore quelques minutes, puis il ordonna :

– On y va !

Ils descendirent et se mirent à dégager le camion de son camouflage. Gérard s'installa au volant et les trois hommes escaladèrent la benne. Dans un rugissement du moteur refait à neuf et préparé pour l'action, le camion sortit de la villa. Le portail resta ouvert pour un retour d'urgence éventuel. Surtout, il fallait arriver chez les barbouzes sans faire de mauvaises rencontres. En fait, il s'inquiétait pour rien. Les trois voitures militaires qu'ils croisèrent avaient autre chose à faire que de s'inquiéter de leur bahut. De nuit, dans le halo des phares, elles ne pouvaient pas distinguer le blindage du camion-benne.

Arrivé à la hauteur de la villa des barbouzes, Gérard gueula par la vitre arrière qu'ils avaient cassée pour pouvoir communiquer :

– Attention, on y est ! Action !

Il eut juste le temps d'apercevoir l'homme de garde tirillant derrière le portail en essayant de se jeter de côté à la vue de la masse énorme du camion blindé dirigé sur lui. Fonçant en diagonale dans l'huissierie, Gérard l'explosa sous le choc. Le chinois, désarticulé, fut cloué au mur par les débris. Les trois légionnaires étaient déjà en train de vider leurs chargeurs en direction de la terrasse sur le sniper qui avait immédiatement pris pour cible le camion fou. Sous le déluge de balles des trois FM

en furie, il finit par s'écrouler. Dans un crissement de pneus surchauffés, Gérard vira dans la cour pour se placer au plus près de l'entrée principale que Dieter fit immédiatement sauter au bazooka. Une autre rocket neutralisa aussitôt la salle de permanence dont Tino compléta la destruction au lance-flamme. Couchés sur le dos dans la benne, FM au poing, les trois hommes arrosaient maintenant sans arrêt les fenêtres au grand dam des silhouettes qui tentaient d'y apparaître.

– Giclez ! ordonna le sous-lieutenant d'occasion.

Comme des diables de leurs boîtes, Dieter et Tino jaillirent du camion et s'engouffrèrent dans la villa, protégés par quelques rafales de deux bien ajustées. Bjedic, lui, couvrait l'opération par des tirs ininterrompus dans des directions choisies. Après deux minutes d'une attente insupportable, les deux paras ressortirent en trombe, mi traînant, mi portant un Pérez quelque peu amoché par la « Question ». De sa place de chauffeur, Gérard le tira dans la cabine et démarra illico. Les deux commandos avaient déjà exécuté leur rétablissement en voltige sous l'œil et les rafales protectrices de Bjedic, et se trouvaient prêts à tout dans la benne. Comme prévu, le camion s'arrêta en travers du portail.

– Feu ! gronda leur chef.

Sans aucun état d'âme, l'homme-bazooka et le cracheur de feu réduisirent méthodiquement la villa

en un brasier ponctué d'explosions internes – les munitions probablement – du plus bel effet. On aurait dit qu'ils y prenaient goût, ma parole ! Il fallait partir...

Merde ! A peine sorti de la villa, Gérard se trouva nez à nez avec une traction-avant noire. Profitant de son élan, shooté à l'adrénaline comme il l'était, il ne ralentit même pas, fonçant droit sur la voiture noire dont le chauffeur, interloqué, braqua désespérément pour l'éviter, sans empêcher toutefois le camion d'enfoncer son aile arrière gauche, écrabouillant ainsi la roue. Toute velléité de poursuite devenait impossible. D'ailleurs, à voir sa pâleur et la trouille exprimée par son visage, le conducteur en avait-il vraiment envie ?

Il leur fallait maintenant revenir sur terre et sortir de la ville en profitant de la pagaille générale, car le gros ne pourrait pas tenir longtemps à ce rythme : il serait obligé de dégager assez rapidement tous ses hommes.

Par un dédale de petites rues que seul un gars du pays pouvait connaître, ils purent déboucher sur la route d'Oran, la Nationale, bien après l'inévitable barrage qui avait dû être mis en place dès le début des hostilités.

Chapitre 12



Ce fut le début d'une longue route de quatre-vingts kilomètres semée d'embûches et de barrages. Les vingt premiers kilomètres furent les plus faciles parce que pratiquement déserts. Ensuite Gérard chercha des yeux un chemin caché de la route par un bosquet – un endroit où il était souvent venu flirter avec ses amies avant la guerre. Le chemin menait à une ferme désertée depuis longtemps et de plus pratiquement invisible depuis la route. L'endroit idéal pour attendre minuit, l'heure officielle du couvre-feu, l'heure aussi où les «forces de l'ordre» commençaient à être fatiguées et surtout à être réduites au minimum. Ils seraient plus tranquilles pour reprendre la route...

Jusque-là, personne n'avait parlé. Pérez, recroquevillé à l'avant, était épuisé. Le visage méconnaissable tellement il était tuméfié, il ne disait rien. Gérard roula lentement sur une centaine de mètres et arrêta le moteur. Tout le monde descendit du camion pour s'installer au pied d'un platane.

– A boire bordel, cria Gérard.

Les bières arrivèrent sur le champ, plutôt tièdes évidemment, mais Gérard aurait bu n'importe quoi tellement il était stressé. Il lui fallait décompresser sinon il n'arriverait pas au bout. Après sa troisième bière, Pérez raconta qu'il avait dormi ou plutôt «passé» deux nuits recroquevillé dans une cage à lapin d'où il fut sorti chaque soir à minuit, mis en face d'un peloton d'exécution, mis en joue pendant au moins deux minutes. Après quoi un sbire venait crier au chef : «non, pas ce soir» et on le ramenait dans sa cage.

Il leur raconta aussi qu'au sein de l'équipe des tortionnaires français, il y avait un vietnamien, ancien viet-cong rallié par obligation à la France, spécialisé dans les «séances d'interrogation». Il avait, après avoir tout essayé, y compris le supplice de la pré noyade auquel Pérez avait résisté grâce à ses qualités de plongeur en apnée, commencé à lui arracher un œil.

Là, en sanglots, Pérez nous avoua qu'il avait parlé pour échapper à l'horrible douleur. Mais il avait limité les dégâts en leur laissant croire qu'il n'était qu'un chef de secteur agissant avec seulement trois hommes. Les barbouzes s'étaient immédiatement précipités chez ces jeunes gens, les avaient arrêtés et mis au secret mais pas à leur siège. Pérez ne les avait pas vus. Les malheureux allaient

sans doute subir le même traitement car eux, personne ne viendrait les délivrer. Toujours en pleurant, épuisé, il nous montra sa poitrine que Dieter éclaira avec un briquet enveloppé dans du papier journal; la peau y était arrachée par endroit, et boursouflée par le sel.

Il laissa les légionnaires perdus mettre de l'ordre dans leur armement, recharger, vérifier soigneusement chaque arme, en professionnels de la guerre qu'ils étaient. Quand ils eurent fini, ils vinrent les rejoindre au pied de l'arbre. Ils regardaient l'homme pour lequel ils avaient risqué leur peau. Il n'était pas très beau à voir. Il avait dû en baver pendant ses interrogatoires.

Gérard attendit que tout le monde ait vidé sa bière pour parler.

– Messieurs, dit-il en levant son verre, vous êtes des lions. Un boulot parfait. Vive la Légion !

Les hommes se débridèrent et répétèrent en levant leur bière :

– Vive la Légion !

– Tu viens avec nous en Espagne ? demanda Gérard à Pérez.

– Non, répondit l'homme d'un ton déterminé. Je vais leur faire payer. Tu me déposeras au Tlélat. J'ai un ami chez qui je pourrai me planquer quelque temps.

Gérard regarda sa montre avec un large sourire.

–Messieurs, à cette heure, les barbouzes devraient être en train de se faire sauter la gueule chez moi !

Les autres le regardèrent sans comprendre.

– Comment ça, mon lieutenant ? dit Tino.

– J’ai piégé ma maison et mon studio en ville, et j’ai demandé au Grec de me dénoncer à vingt-deux heures trente. A la villa, j’ai inventé un petit chef d’œuvre. Le plastic se trouve dans la bibliothèque et le détonateur est relié à la porte du salon, piégée avec un contact magnétique activé à l’ouverture, le tout alimenté par une grosse pile. En plus, j’ai réussi à caser deux jerricans pleins d’essence, leur bouchon simplement posé sur le goulot; comme le salon est pratiquement au centre de la maison, dès que les flics ouvriront la porte, ça va faire un joli petit «boum» puis un feu d’enfer. J’ai réglé la radio sur un récital permanent de piano classique et j’ai laissé la pièce allumé...puis j’ai fermé la porte du salon (dont les carreaux sont en verre dépoli) et basta ! De plus, j’ai empilé des coussins sur le siège du piano : ça ressemble à une silhouette quand on regarde de la salle à manger dans le salon allumé. Déclenchement instantané à l’ouverture de la porte du salon mais seulement de celle-ci. On peut donc entrer dans la maison et visiter sans danger puis on se fait sauter dans le salon ! Pas mal non ?

– Pas mal, dit Tino en éclatant de rire. Chapeau mon lieutenant !

Puis chacun se plongea dans ses pensées. Celles de Gérard étaient sombres. Il pensait à Christel qu'il ne reverrait sûrement jamais plus quoiqu'elle lui ait donné le nom de la ville en France où ils allaient à chaque congé. Inch Allah ! Il pensait au long trajet qui les attendait, sans aucune certitude d'arriver au bout. Et là, soudain, il se dit qu'il était arrivé au bout de sa vie. Pérez s'endormit épuisé, et les quatre hommes continuèrent à boire machinalement, en attendant l'heure de partir.

Arrivés au Tlélat, ils déposèrent Pérez chez son ami, stupéfait de voir son copain d'enfance dans cet état. Bien qu'il ne fasse pas partie de l'OAS, il saurait se taire. Il habitait une maison de village et vivait seul. Gérard commença la traversée inévitable du village. Il avançait comme dans un rêve, à vitesse réduite, quand il distingua au loin un barrage de blindés légers : impossible de passer en force !

Le village était petit et Gérard était presque sûr que c'était le seul point de contrôle. L'unique façon de passer était donc de faire diversion. Il n'y avait tout au plus qu'une section de gendarmes dans ce bled, avec l'équipement restreint correspondant. Au centre, un peu à l'écart de la route nationale se trouvait le poste de garde. L'homme l'avait déjà

remarqué lors d'une précédente visite amicale chez son ancienne institutrice.

Il arrêta le camion dans un petit chemin qui débouchait sur la route et descendit.

– Dieter et Bjedic, dit-il, vous pouvez encore courir malgré la bière ?

– Sans problème, répondirent-ils comme un seul homme en sautant du camion.

– Bon, vous allez pouvoir vous amuser un peu. Faites le tour par le sud. Le poste est au centre du village. Quand vous serez à proximité, vous l'attaquez au bazooka. Ne prenez aucun risque. Faites le plus de bruit possible. Il faut faire vite, dès que vous verrez l'automitrailleuse arriver, vous décrochez immédiatement, et vous me rejoignez. On passera comme ça.

Les deux hommes partirent silencieusement en direction du poste, puis les détonations commencèrent. Gérard vit les gardes mobiles – la Rouge, les pourris du régime – sauter dans la voiture blindée et démarrer en trombe vers le poste pour porter secours à leurs collègues.

Il démarra lentement, tous feux éteints, et roula ainsi jusqu'à la sortie du village. Puis il stoppa et attendit en surveillant l'arrière. Dans la benne, Tino guettait aussi, FM en batterie. Gérard était inquiet. Les détonations continuaient, et les deux hommes n'arrivaient toujours pas.

Finalement, il aperçut dans la nuit une forme marchant péniblement vers eux. C'était Dieter qui arrivait portant sur son dos Bjedic, blessé sans aucun doute.

Les deux hommes remontèrent dans la benne et Gérard pu démarrer.

– Il n'a pas voulu s'arrêter de canarder, ce con ».

Le yougoslave avait reçu une balle dans le dos, juste au moment où il se décidait enfin à décrocher. Une mauvaise blessure d'après Dieter, infirmier en Allemagne dans la Wermarch. Et pour tout arranger, Gérard vit dans son rétroviseur l'automitralleuse lancée à sa poursuite. Des rafales intermittentes tirées à la 12/7 venaient s'écraser sur la plaque blindée à l'arrière du camion. Aussitôt, Tino et Dieter prirent chacun des pains de plastic tout prêts à exploser. Surveillant le blindé dans son rétroviseur, Gérard le laissa s'approcher. Les deux hommes dans la benne balancèrent leurs bombes au jugé. Surpris, le conducteur ne put éviter les explosions. Les deux pneus avant éclatés, la voiture blindée fit un zigzag sur la route puis s'arrêta brutalement dans le fossé.

La mitralleuse 12/7 tirait toujours. Gérard s'arrêta, mit la marche arrière et fonça sur les crapules de la Mobile. Tino avait déjà saisi son lance-flammes. Le camion percuta violemment l'avant de la voiture blindée, plus basse et plus

légère. Déséquilibré par le choc, le tireur au FM lâcha un moment son arme. Jaillissant de la benne, Tino vida alors avec rage son lance-flammes sur les gardes et ne s'arrêta que lorsque tout fut carbonisé.

Alors le camion fou reprit sa route. Soudain, Gérard réalisa qu'il y avait sûrement une radio au poste de gardes mobiles. Il fallait la neutraliser, sinon ils risquaient d'avoir le reste de l'armée française sur le dos sous peu.

Il fonça, complètement tétanisé par l'action sur le poste, enfonça le portail de la petite maison où les français avaient installé leur Q.G. « Feu ! », lâcha-t-il. Fous de rage, les deux légionnaires n'avaient pas attendu ses ordres pour balancer tout ce qu'ils avaient sous la main de brûlant et d'explosif. En un instant, la bâtisse s'effondra comme un château de cartes.

Puis le camion sortit comme il était entré et reprit sa route. Il restait une trentaine de kilomètres à parcourir et le moteur du camion commençait à chauffer. De plus, Gérard se dit que si les gardes mobiles avaient eu le temps d'appeler des secours, ils risquaient de se retrouver nez à nez avec leurs collègues. Il valait mieux s'arrêter un moment d'autant que le jeune homme peu habitué à tant de tension nerveuse se sentait complètement épuisé. Et il voulait aussi voir dans quel état se trouvait Bjedic.

Il cacha le camion derrière des mûriers très épais et grimpa dans la benne. Là, il réalisa très vite que le légionnaire était mourant. Il s'approcha de lui, s'agenouilla et lui parla :

– Bjedic, fais pas le con. On a besoin de toi. Tiens le coup, je vais chercher un toubib !

– C'est pas la peine, mon lieutenant. C'est foutu pour moi, murmura péniblement le soldat perdu. Dans la poche...l'adresse de ma mère en Yougoslavie... Envoyez-lui l'argent.

– Tu as ma parole, dit Gérard. Rien d'autre ?

Il attendit une réponse qui ne vint pas. Le Yougoslave venait de passer l'arme à gauche.

Il lui ferma les yeux et, en guise d'oraison funèbre, lui parla comme s'il était toujours là.

– Putain, Bjedic, tu déconnes. On aurait pu se faire une fête d'enfer à Almeria, avec des tonneaux entiers de pinard.

Il resta là un long moment, prostré, tenant dans sa main l'adresse de la «Mama» en Yougoslavie, la seule personne qui le pleurerait sans doute.

Puis il se releva et dit :

– Il faut l'enterrer.

Et pendant que ses deux hommes creusaient la tombe, Gérard, seul dans la benne à côté du jeune soldat, épuisé, se mit à pleurer en silence.

Les trois hommes improvisèrent une courte cérémonie et la sépulture fut soigneusement

recouverte de gros cailloux et surmontée d'une croix faite avec des branches d'oliviers. Aucun nom ne fut inscrit; Gérard repéra l'emplacement sur une carte d'état major. Il l'enverrait plus tard à la Légion avec l'adresse de la mère du défunt en espérant que son corps et son argent lui seraient rapatriés.

Les trois hommes n'en pouvaient plus. Ils s'assirent devant la tombe. Dieter alla chercher des bières et, et sans dire un mot, ils se mirent à boire. Au bout d'un moment, Gérard se mit à fredonner le chant d'Edith Piaf, qui pour un temps était devenu celui des Légionnaires, «Non, rien de rien, non, je ne regrette rien... ». Les deux légionnaires l'accompagnèrent dans sa triste litanie, d'une voix sourde, fixant mélancoliquement la croix d'olivier, comme s'ils chantaient pour lui. Puis soudain Dieter se mit à fredonner en Allemand et à voix basse, un chant militaire de la Légion Française, hérité de l'Armée hitlérienne.

Et pendant ce temps, Bjedic, héros de l'armée française, gisait enterré à la hâte sous les cailloux. Sans nom, sans fleurs, sans cérémonie réservée aux défenseurs de la France. Comme un chien, et peut-être même moins.

Tout était calme. Sous le ciel serein et étoilé, les hommes se reposaient en veillant leur ami. Gérard finit par s'endormir. Il fut réveillé par Dieter.

– Il est quatre heures, lui dit-il.

Gérard avait froid et faim. Ils mangèrent un sandwich et s'apprêtèrent à partir. Le Berliet avait souffert. Quand il le mit en marche, une épaisse fumée noire s'échappa du moteur. Il manoeuvra et reprit la route, en pensant au rendez-vous qu'il avait fixé à six heures au marin passeur.

Un mauvais pressentiment le tenaillait. Plus il s'approchait du but, plus il sentait qu'il n'y arriverait pas. La traversée d'Oran, où les patrouilles semblaient dormir, se fit sans encombres. Quand il arriva à Bouisseville, il prit un petit chemin qui conduisait à la plage où il avait passé tant d'étés joyeux. Le camion fumait toujours et le moteur tirait avec peine la lourde masse. Dans la benne, les deux légionnaires somnolaient.

Le chemin qui menait à la plage se terminait par une longue descente assez raide, puis par des escaliers débouchant sur la plage. Le jour se levait et il aperçut le petit bateau de pêche qui attendait. Il lui fit les appels de phares convenus par avance entre eux.

Mais il vit aussi trop tard, après les appels de phare, juste au bas de la pente, une automitrailleuse occupée par quatre hommes. Toujours ces foutus garde mobiles, recrutés à la hâte parmi la lie de la société française par les barons du Général pour mater la révolte des petits colons. Ils avaient pu voir la vieille guimbarde fumante, toute cabossée,

juste avant que Gérard n'eût l'idée d'allumer les six phares ultra puissants que Tino lui avait posés, ou ce qu'il en restait. L'effet fut immédiat : les «Rouges» ne purent plus observer correctement le véhicule et ses occupants dans la pénombre encore présente.

Il stoppa et resta là, scrutant la plage. Il savait qu'il n'y avait aucun moyen de passer à pied. Le pêcheur et passeur à la fois avait dû être dénoncé ou repéré. Il ne lui restait qu'une solution : essayer une fois de plus de passer en force. Mais il avait peu de chance d'y arriver vivant.

Il alluma une bastos et réfléchit rapidement. Puis il réveilla ses hommes :

– Regardez, leur dit-il, on ne passera pas. Ils nous attendent.

On ne pouvait plus compter sur le blindage du camion, à moitié détruit. Les gardes mobiles s'étaient déployés. Seul un des militaires était resté à son poste dans le half-track, protégé par son blindage.

– Aucun problème, mon lieutenant, lui rétorqua Dieter. Venez, sortez par la petite fenêtre, on vous aide.

Il tirèrent Gérard qui n'était pas très épais, à travers la lucarne, fouillèrent dans leur arsenal en pleine pagaille à cause des secousses de la route et en extirpèrent deux bazookas.

En face, le mitrailleur, aveuglé par les phares toujours allumés, criait dans son porte-voix :

– Sortez du camion les mains en l'air!

N'obtenant aucun résultat, il tira une première rafale au-dessus du camion. Les hommes se jetèrent à plat ventre dans la benne. Puis, ils se relevèrent en disant à Gérard de rester couché. « On passera pas! » répéta le petit homme.

Et Tino de sortir son éternel : « pas de problème, mon lieutenant ! ». Gérard, intrigué, les vit ouvrir la benne par l'arrière, saisir chacun un bazooka et se placer à l'abri derrière les roues.

– Sortez les mannequins et montrez-les dans la cabine ! dit Tino.

C'était un ensemble de mannequins que Tino, voleur de son état dans son pays natal, avait dérobé il y avait longtemps avec une voiture empruntée lors d'une permission de nuit. Il les avait planqués dans la cabane de « la fouine » qui avait sélectionné la plus belle comme poupée gonflable « prête à l'emploi », et avait pensé à en emmener deux pour les utiliser comme leurres le cas échéant.

– Tino, tu prends le tireur, je prends le réservoir d'essence, dit l'Allemand brièvement.

– Cinq sur cinq, répondit Tino.

– Attachez un PM aux bras du mannequin, mon lieutenant !

Gérard ficela le PM, l'arma et Tino lui dit :

– A mon signal, vous montrez un mannequin et vous appuyez sur la gâchette sans viser surtout.

– D'accord, dit l'intellectuel.

– Allez-y ! Chuchota Tino.

Le bruit du PM fit tellement peur à Gérard qu'il manqua tomber en arrière. Mais il vida quand même le chargeur.

Le Rouge, en face, croyant apercevoir le tireur dans la cabine, se mit à le mitrailler.

Le pauvre mannequin vola en petits morceaux de celluloïd. Mais cela avait occupé le tireur en face et les deux mercenaires en avaient profité pour se déplacer d'un mètre sur le côté du camion ; ils ajustaient l'un, le tireur, l'autre, le réservoir d'essence. Les rockets partirent presque en même temps et percutèrent de plein fouet leurs cibles. Une forte explosion accompagnée de flammes s'en suivit. C'en était fini du tireur et du blindé léger, ainsi que de la radio qu'il n'avait pas dû avoir le temps d'utiliser.

Mais on ne pouvait le savoir avec certitude. Et il restait trois hommes peut-être reliés entre eux et avec le Q.G. par talkie-walkie.

Les deux léopards s'emparèrent chacun d'un PM, de trois chargeurs et de cinq grenades accrochées par la goupille à leurs nombreuses poches.

Les trois gardes mobiles étaient soit cachés dans l'escalier qui descendait vers la plage, soit dans le jardin. Il n'y avait aucune autre solution. Rampant comme des félins, les légionnaires descendirent le chemin en pente raide...contre le côté du jardinet qui faisait face aux grosses marches de pierre blanche. Ils se déplaçaient sur les coudes, le PM dans une main, une grenade dans l'autre, ne faisaient aucun bruit et procédaient très lentement.

Arrivés à mi-chemin, ils virent, sur la gauche du chemin, un gros olivier. Il fallait qu'ils se séparent de toute façon. Tino, par signes précis et rapides, fit comprendre à Dieter d'aller se placer derrière l'olivier. D'un bond, Dieter jaillit, et traversa en trois enjambées le chemin étroit. Il se colla contre le gros tronc d'arbre. Là, les Rouges firent leur première erreur. L'un deux tira une rafale de PM qui donna immédiatement sa position à Dieter. Il était dans l'escalier. Rapidement, sans attendre que le garde se déplace, Dieter lança avec une précision étonnante trois grenades quadrillées à la suite à l'endroit d'où provenait la rafale, en balayant trois mètres dans cette direction. Un cri retentit, long et terrible, puis plus rien. Tino félicita Dieter, le pouce en l'air, puis lui fit signe de le couvrir en montrant qu'il allait s'avancer vers le jardin.

Tino arriva, jouxtant le jardin, à une porte cochère. Il posa délicatement le matériel qu'il avait

dans les mains et tout aussi silencieusement, saisit le «tuyau d'arrosage» du lance-flamme dont il avait le réservoir sur le dos. Puis il se faufila vers le coin de la murette en rampant, fit signe à Dieter de le couvrir au PM, se leva d'un coup et arrosa le jardinet en effectuant des mouvements latéraux au hasard et sans montrer la tête.

A part un olivier et l'éternel figuier, l'arbre symbole du pays, le jardin ne comptait que des petits pins maritimes. Au bout d'interminables secondes, on entendit un long hurlement saccadé et Tino sentit une forte odeur de cochon grillé. Puis il vit une forme humaine...courir vers la mer. Ni lui ni Dieter ne tirèrent. Ils ne pouvaient pas prendre le risque d'être localisés par le troisième soldat apparemment invisible.

Mais celui-ci, en voyant son collègue, hurlant de douleur, tomber dans le sable où il se roulait sans arriver à éteindre les flammes, ne put s'empêcher de l'achever pour lui éviter plus de souffrance. Ce qui permit aux deux légionnaires de déterminer la nature de son arme : un fusil US17 semi-automatique très précis. De plus, il savait tirer puisqu'il avait tué son collègue d'une seule balle à une bonne distance. Ils purent ainsi localiser l'ennemi. Il était derrière une petite cabane, un genre de guinguette sur laquelle on lisait : « ici on peut apporter son manger ».

Tino, à plat ventre au pied de la murette du jardin avait sûrement été repéré. Il fallait dégager en vitesse à cause du tireur d'élite qu'il avait en face de lui. Il rampa en arrière rapidement et se réfugia derrière une borne en pierre sur laquelle était grossièrement écrit «Bouisseville». De là, il fit des signaux rapides à Gérard qui voulaient dire, après un déchiffrage laborieux par ce dernier : «Lancez le camion sur la cabane, mais avant, sortez et cachez-vous derrière ce buisson».

A cette idée, Gérard tremblait déjà de peur. Il avala d'une seule traite une canette de bière pour amortir ses angoisses. Puis il mit le moteur en marche, ce qui eut pour avantage d'envoyer une épaisse fumée noire sur le chemin, vite poussée par la brise du Sud. Tino en profita pour rejoindre Dieter toujours caché derrière son tronc d'arbre. Là, ils échangèrent encore des signes. Dieter devait tirer au PM sur le réservoir d'essence du camion, bien apparent car le blindage arrière avait sauté sur la route lors du choc avec l'automitrailleuse de la Garde Mobile.

Gérard recula rapidement, mit le camion dans la direction de la cabane qui n'était pas à plus de 80 mètres, lâcha le frein à main et d'un bond alla se réfugier derrière un buisson de tiges épaisses, rempli de baies et couvert de petites feuilles. Un mûrier sauvage sans doute.

Le camion prit rapidement de la vitesse ; l'angle avait été bien calculé et il se dirigeait tout droit vers la guinguette. Dieter, FM à l'épaule et Tino, PM à la hanche, attendaient sans bouger. Quand les vingt tonnes d'acier s'abattirent sur le vieux cabanon en bois rongé par l'humidité et le sel marin, celui-ci s'aplatit comme une galette. Au même moment, Tino canarda le réservoir et Dieter vit un « Rouge » courir comme un dératé vers un abri éventuel. Il tira par rafale suivant la trace des premières balles tirées au sol et la poussière dégagée par les impacts, puis remonta jusqu'à la cible mouvante qui reçut dans le dos les blessures mortelles. Il poussa un « ha » et s'écroula, à plat ventre. Alors commençait pour Dieter et Tino, l'action de vérification. On ne savait jamais. L'un des gendarmes était peut-être, bien que blessé, encore capable de tirer. Tino passa courbé derrière la murette du jardin et se planqua derrière un figuier.

Il avait ainsi une belle vue sur le jardinet. Mais il ne vit personne

Quand à Dieter, il s'approcha aussi de sa victime. L'homme était couché sur le ventre, les bras repliés sous lui-même. On ne voyait pas d'arme. L'homme semblait mort. Dieter, décontracté comme on l'est après un dur effort, le FM sur l'épaule, retourna le Rouge sur le dos d'un coup de ranger. Et c'est là qu'il reçut à la poitrine

deux coups de revolver tirés par «l'ennemi mort». Dieter eut encore le réflexe de basculer son FM et de déchiqueter la tête du salopard en lui vidant son chargeur. Celui-ci n'avait d'ailleurs pratiquement plus de tête quand Dieter lui tomba dessus, raide mort, de cette raideur qui saisit instantanément les corps après un effort prolongé et violent.

Gérard fut abasourdi par le manque de vigilance de l'ancien Nazi qui venait de se faire abattre comme un bleu. Les dés étaient malheureusement jetés et Gérard n'oublierait jamais le « schwein » crié par Dieter au moment où il faisait sauter la tête du soldat français.

Chapitre 13



Deux brefs coups de corne de brume retentirent en mer. Martinez, son ami pêcheur, leur faisait des signes désespérés avec ses bras en montrant son poignet pour lui faire comprendre que le temps passait. Il fallait partir au plus vite, les patrouilles marines allaient commencer leur rondes. L'aube était bien là.

Tino fouilla dans l'amas de bois et de fer tordus et trouva son bazooka dont il vérifia avec soin l'état, prit deux rockets et l'US 17 du garde. Il savait qu'en haute mer, il aurait besoin d'un fusil longue portée, rapide à recharger et précis. C'était l'arme idéale. Gérard se contenta d'un PM et de trois chargeurs.

Puis ils coururent vers la plage car le soleil commençait à poindre à l'horizon. Nageant sur le dos, ils maintenaient les armes hors de l'eau. Gérard et Tino étaient très bons nageurs et ils atteignirent la barque de Martinez rapidement, d'autant que celui-ci avait déjà mis son moteur en route et s'était rapproché d'eux prestement.

Ils grimpèrent chacun en même temps à bâbord et à tribord pour ne pas renverser la frêle embarcation, fine et très maniable, dont Martinez avait pu faire l'acquisition grâce à son nouveau job de passeur, et à laquelle il avait fait ajouter un deuxième moteur surpuissant. Dès qu'ils furent montés, écroulés de fatigue, au fond du bateau, le «pêcheur passeur» lança son moteur à fond et fila vers la haute mer, hors des eaux territoriales qui étaient assez vastes. Les moteurs tournaient à plein régime et le canot naviguait bon train vers le large. A ce stade, il est certain que Martinez ne pensait guère à la pêche.

Soudain, Martinez se raidit:

– Oh, putain, une vedette ! s'écria-t-il en montrant un point gris à l'horizon.

– Ils viennent vers nous ! Tino, prends mes jumelles et décris-moi le bateau, dit Martinez.

Tino se mit à scruter l'horizon. Il commentait par phrases lapidaires.

– Gros bateau, gros bateau, très rapide, mitrailleuse sur tonnelle, un, deux, trois hommes. Je ne vois que trois hommes. Ca va être facile.

Il faut dire que Tino était, s'il y en eût un seul, le symbole même de l'optimisme méditerranéen.

Gérard était plus pessimiste et surtout plus réaliste. Martinez aussi.

– On aura du mal à sortir des eaux françaises avant qu’ils ne nous tombent dessus, dit ce dernier en tirant encore plus sur les moteurs qui rugissaient à ne plus pouvoir s’entendre.

Effectivement, la vedette approchait très vite. Déjà la sirène de la vedette s’entendait par à-coups, suivant la direction des rafales de vent.

– J’ai un plan, dit Gérard. Nous avons trois rockets, un FM, trois chargeurs, un US17 et un PM. Nous sommes trois contre trois. Plus légers, plus maniables. Martinez, quand il se seront rapprochés, il vont sûrement faire des sommations et tirer. Tino, tu prends l’US et tu abats celui qui est à la tourelle. Je piloterai en faisant des zigzags. A cette vitesse, leur tir ne sera pas précis. Tino, tu prendras ensuite le FM et tu tireras sur le mitrailleur si Martinez l’a raté. Mais avant tout, attendez qu’ils soient assez proches. De toute façon, ce sont des militaires. Ils n’ont pas le droit de commencer le feu sans sommation. C’est un gros avantage pour nous. Gardez vos flingues posés et cachés et quand ils approcheront, on leur fera de grands signes amicaux de la main, comme si on était des touristes partis en mer pour pêcher.

Le scénario était bon. Tout à fait naïf, mais bon. C’est l’une des qualités principales de Gérard. Mémoire, ou imagination, il n’avait en vérité que

reconstitué, la scène d'un film vu deux ou trois ans auparavant, en y ajoutant des touches personnelles.

Les deux hommes regardaient l'air intrigué cet homme qui, sans être marin ni militaire, était capable de mettre sur pied un plan aussi précis.

– Pour que cela marche, dit Gérard, il faut se rabattre à la vitesse normale de croisière et toujours avoir l'ennemi à bâbord puisque les jerricans d'essence sont à tribord. »

En effet, ce brave et ingénieux Martinez s'était bricolé un «système anti-explosion», comme il disait, le réservoir du bateau était vide. Et il avait enveloppé de filets les jerricans d'essence reliés chacun séparément par un tuyau qui rejoignait et était fixé au système d'alimentation des moteurs. Il avait laissé assez de mou aux filets pour balancer d'un côté ou de l'autre les jerricans suivant d'où venaient les tirs, l'ensemble étant toujours masqué sommairement par les bouées de sauvetage de chaque côté. Pour le cas où les tirs viendraient de l'arrière, il avait fait protéger les jerricans par deux plaques, d'une épaisseur de bidon, rivées au bateau ; certes cela ralentissait un peu le bateau, mais il pouvait compenser avec ses deux moteurs.

Les trois hommes sortirent les cannes à pêche qu'ils lancèrent dans la grande bleue sans plus d'émotion que s'ils pêchaient vraiment.

La vedette militaire se rapprochait prudemment de la barque. Ils avaient sans doute été alertés par la présence d'un second moteur bien trop puissant pour un simple bateau de pêche. Et comme le métier de passeur en Espagne n'était plus qu'un secret de polichinelle, ils étaient vigilants. Le Chef de bord, la vedette étant assez proche, prit son haut-parleur, le porta à sa bouche, debout sur le pont. Au même moment, Tino et Martinez, faisant mine de chercher des vers dans leur panier, préparaient leurs armes, courbés et calmes en apparence.

Le haut-parleur retentit :

– Marine nationale !

Ah oui, merci, ils ne faisaient sûrement pas partie du syndicat d'initiative ! La France était bien, à sa connaissance, le seul pays où un homme en uniforme de gendarme affirme qu'il est gendarme.

Puis le chef continua :

– Arrêtez votre bat... Trop tard ! Il avait une balle dans la poitrine et le mitrailleur avait explosé avec ses munitions, sous les tirs de Tino et Martinez.

Restait le pilote. Celui-ci lança son bolide à fond et disparut un moment dans la brume matinale. Il s'en crurent débarrassés et Martinez, lançait ses deux moteurs à plein rendement et virait à tribord pour réussir cette fois à sortir des eaux françaises.

Mais ils n'eurent pas le temps de se réjouir trop longtemps. Ils entendirent d'abord un bruit strident de moteur lancé à plein régime et aperçurent simultanément la vedette fonçant droit sur eux par bâbord.

– Sautez ! hurla Martinez.

Ils plongèrent tous les trois en même temps, et nagèrent sous l'eau tant qu'ils le purent. Gérard sortit prudemment le premier, à bout de souffle. La vedette avait entamé un virage et revenait vers eux, mais inversement, à petite vitesse, puis elle s'arrêta. Le pilote prit un PM et se mit à canarder toute tête qui remontait pour respirer et replongeait aussitôt. Gérard se voyait déjà perdu. Pendant que le tireur changeait de chargeur, il put rester un peu plus longtemps à respirer profondément mais ne vit pas Tino. Celui-ci avait disparu. Le petit homme, sans ses lunettes, voyait mal. Où pouvait-il bien être ? Le Sicilien, lui, nageant sous l'eau s'était mis en tête de contourner la vedette jusqu'à ce qu'il trouve un moyen de monter. Fortuitement, une corde tirant un petit canot de sauvetage pendait à l'arrière de cette dernière. Il s'y agrippa comme un singe, se glissa à bord silencieusement et progressa vers l'avant où le sadique s'amusait à tirailler. La brise qui s'était levée comme tous les matins et les vaguelettes qu'elle provoquait, bénie des dieux pour les deux naufragés, lui rendaient la tâche de visée difficile.

Tino n'avait plus d'armes. Il avait même enlevé sa ceinture avec son revolver pour avoir l'air d'un modeste pêcheur pacifique. Mais il avait toujours caché dans son ranger droit un couteau de lancer aiguisé comme un rasoir dans son étui. Il avança sans bruit, le couteau dans la main droite. Il finit par arriver à hauteur de la proue du navire où le pilote, lui tournant le dos, continuait son petit jeu de tir aux pigeons.

– Eh ! Connard, lança le Sicilien.

L'homme, surpris, se retourna. La lame siffla et alla se planter dans sa gorge. Il lâcha son PM, porta les mains à son cou et s'écroula avec un gargouillis de crapaud. Le Sicilien le jeta immédiatement par-dessus bord car le marin saignait comme un porc. Il entreprit immédiatement de laver le sang maculant le pont. Les deux autres naufragés se hissèrent prestement à bord après avoir demandé, le souffle court et l'œil allumé, la permission de monter à bord à Tino.

Se précipitant aux commandes, Martinez mit les moteurs en marche et la vedette fila bon train vers le large.

– Il faut que je sorte vite de ces putains d'eaux françaises. Après on est sauvé ! «Réfugiés politiques», c'est une expression qui me plaît. Cette fois, je devrai être prudent en rentrant. Ah, Tino, je vais m'arrêter et tu vas chercher parmi les débris de

mon bateau une boîte rouge étanche. Elle est pleine de vrais faux papiers en tout genre, on va en avoir besoin. Dépêches-toi ! J'avais oublié ce point capital. Pas de papiers, pas d'Espagne ! Ah ! Tino ! Ramène aussi les filets. Attends au fond, je viens avec toi !

Martinez scruta la mer quelques instants avec des jumelles qu'il avait trouvées au poste de pilotage.

Il s'écria :

– Ca y est, je les vois !

Il sauta par-dessus bord, en un vrai plongeon de professionnel. Tino le suivit avec presque autant de classe.

Gérard jeta l'ancre. C'est bien là tout ce qu'il était capable de faire...

Au bout d'un quart d'heure, les deux acolytes revinrent, nageant péniblement d'un bras et traînant chacun un filet dans lequel étaient empaquetées toutes sortes de matériels. Arrivés au bateau, Tino appela Gérard en lui demandant de fixer une corde attachée solidement à la rambarde «avec un nœud marin». Ignorant tout des «nœuds marins», ce dernier fit un double nœud tout simplement.

Martinez monta en premier, puis commença avec l'aide de Tino en bas et de l'homme aux bras maigres en haut, à remonter le précieux matériel.

Martinez ouvrit d'abord avec un geste majestueux sa «boîte de pandore», comme il l'appelait. Elle contenait toutes sortes de cartes, de passeports, de licences de bateaux, etc. sans compter les – vraies fausses – cartes vierges ! De quoi parcourir le monde sans soucis...

Il la referma bien vite, la rangea soigneusement et dit :

– Il nous faut attendre la nuit. On va en profiter pour transformer la vedette en bateau de pêche. Gérard pendant qu'on travaille, continue à surveiller l'horizon avec les jumelles.

Ils trouvèrent tout ce qu'il leur fallait dans la caisse à outils de la Marine nationale. Peinture grise, pinceaux, rouleaux, pochoirs, grands et petits. En quelques heures, le travail fût fini, la cocarde bleu-blanc-rouge, le numéro d'identification et le nom du bateau de guerre avaient disparus, remplacés par un joli nom de femme à consonance italienne composé par les deux esprits tortueux italo-ibériques, en effaçant quinze lettres et transformant un t en F... la Marine Nationale avait ainsi donné naissance à « Fiona ». Tino était content car c'était lui qui avait eu cette idée.

Ensuite, il s'attaqua à la lampe à souder à la tonnelle de tir, pendant que Martinez disposait le long des plans du bateau les bouées et les filets récupérés, histoire de faire « pêcheur ».

Au bout d'un moment, la tonnelle s'écroula dans un vacarme assourdissant. Ils la firent rouler vers le bastingage. Puis, avec un système de levier improvisé, ils la balancèrent aux poissons.

Une fois l'ensemble de la « redécoration » terminé, Martinez tapa sur une casserole et cria :

– Les enfants, on va gueuletonner jusqu'à minuit!

Comme il n'était que dix-sept heures, ça promettait d'être chaud !

Le marin s'affaira. Il trouva dans le coin cuisine aménagé par les militaires tout ce qu'il fallait pour mitonner un bon repas. Sans doute étaient-ce des produits saisis aux contrebandiers...Et les deux hommes, âgés tous les deux de quarante ans dont au moins trente ans de travail physiquement dur, et bâtis comme des menhirs, se jetèrent d'abord sur un jambon cuit dont Tino tirait avec habileté des tranches épaisses comme des steaks qu'ils engloutissaient gaillardement accompagnées de biscottes, le pain manquant à bord.

Tout à coup, ils purent discerner une angoisse latente sur le visage de Tino!

– Le chianti, murmura-t-il, il n'y a pas de chianti. Il n'y a que cette merde de vin français !

Sur la fin de sa plainte sourde, le ton était monté et restait en suspend. Il se jeta à quatre pattes et fouilla fébrilement le petit placard en grognant :

– Ma que puta, il n’y en a pas !

– Goûte ce vin, tu verras, il est bon, dit Martinez.

– Moi, le Chianti est nécessaire pour ma santé. Mon grand-pa me le disait toujours. Il en mettait une goutte dans mon biberon pour faire de moi un vrai z’homme !

– Arrête tes conneries et bois ça, intervint le «lieutenant».

Tino, pris entre son patriotisme et son envie de se saouler, choisit la seconde solution et vida au goulot (quelle infamie) une demi-bouteille de Bordeaux sans même s’arrêter pour respirer. Puis il rota bruyamment et dit :

– Pardon, Messieurs, mais vous voyez, ce vin n’est pas bon. Je ne rote jamais avec le Chianti !

– Si tu buvais un peu moins vite ? lui dit Gérard.

– Oui, mon Lieutenant, dit Tino en finissant sa bouteille.

Gérard, lui, dégustait le breuvage que seuls les gens éduqués savent apprécier ; mais plus il buvait en mangeant, plus il sentait une immense lassitude le gagner. Il se leva et discrètement – les deux autres étaient trop occupés par leurs libations – partit se coucher à même le sol, son blouson d’aviateur roulé en boule sous la tête. Il ne quittait jamais ce blouson dans sa ville, parce que cela donnait à ses frêles

épaules une carrure de catcheur et aussi parce qu'il était seul de la gente coloniale à en posséder un, acheté par correspondance à prix d'or. Il s'endormit aussitôt non sans avoir entendu Martinez hurler : «Du Sidi-Brahim, du Mascara!».

Enfin, il y avait une autre raison moins avouable. Avec ses innombrables poches jusque sur les manches, il pouvait toujours avoir sur lui tout ce qu'il fallait pour une fuite rapide. Et de plus, le blouson de cuir épais le protégeait du froid en même temps que de la chaleur, sauf dans les cas extrêmes où il l'ôtait en le tenant par dessus son épaule.

– Madre..., on est sauvé ! dit Martinez.

– Si, si, mais pas de Chianti, radotait sans cesse Tino, embrumé par un vin qu'il n'avait pas l'habitude de boire, oubliant qu'ils étaient à 1500 km de l'Italie et que la route des trafiquants italiens ne passait jamais par ici. «Pas de Chianti, pas de Chianti, je vais tomber malade», psalmodiait le Sicilien. Mais cela ne l'empêchait pas de continuer à boire de longues rasades suivies périodiquement d'un rot bien sonore.

– Bah, ce vin ne vaut rien !

Curieusement, depuis qu'il avait été libéré du stress du danger permanent, Tino avait repris ses expressions linguistiques imagées et son accent chantant. De temps à autre, Martinez faisait un tour

d'horizon avec les jumelles. Gérard aussi, ses lunettes perdues, était heureux en ajustant la molette des jumelles, de voir aussi bien qu'un aigle. La mer était d'huile et le bateau ancré. Bien vite, le petit colon s'endormit.

Il se réveilla brutalement, les oreilles vrillées par le mugissement de la forte sirène de ce qui devait être un cargo. Il se saisit des jumelles et observa effectivement un cargo espagnol dont l'équipage leur faisait des signes de la main, montrant l'horizon. Gérard, orientant les jumelles vers le Nord, vit un point à l'horizon. Il chercha des yeux les deux compères, les trouva affalés dans une pagaille incroyable de boîtes et de bouteilles vides. Il éclata de rire en voyant Tino endormi tel un loir, la tête collée sur les restes de jambon.

Mais il fallait réveiller Martinez ; le jour tombait et il était temps de reprendre la navigation. Il prit un seau d'eau et le balança pour moitié chacun, sur les visages des deux ivrognes. Ceux-ci lui balancèrent quelques jurons dans leur patois respectif mais se réveillèrent. Tino se leva le premier, comme tout bon légionnaire doté de 15 ans d'expérience des réveils brutaux. Il était blanc, titubant, et se précipita vers le bastingage pour donner à déjeuner aux poissons. A chaque dégorgement, il poussait un râle. Cela dura longtemps. Puis accroché à la rambarde, les genoux pliés, il tomba enfin sur le deck. Il se

releva immédiatement quand Gérard cria «Garde à vous !» d'une voix sèche. Il fallait le reprendre en main.

– Soldat de première classe Tino, présentez-vous !

– Oui, mon Lieutenant ! Les yeux vitreux, il ânonna :

– Légionnaire 1ère classe, matricule 124567, à vos ordres, mon Lieutenant ! »

Puis il retomba. Gérard riait sans retenue. Tino eut droit à un autre seau d'eau lancé bien fort en pleine figure.

L'estomac vide et l'esprit clarifié par l'eau, Tino dit audacieusement :

– Vous voyez, mon Lieutenant, le vin français rend malade. Je ne vomis jamais avec le Chianti !

– Non, Tino, lui répondit Gérard, on va ranger cette pagaille et tu verras les mélanges que vous avez faits. Jette tout par dessus bord, dans un sac bien fermé!

– Oui, mon Lieutenant ! Mais en arrivant en Espagne, je trouverai du Chianti ou je ne suis pas légionnaire !

Tino se mit au travail.

– Ah, Tino, plus d'alcool pendant 2 heures. Quand tu auras fini, vas nous faire du bon café sicilien !

– A vos ordres, mon Lieutenant !

La reprise en main était faite. Quant à Martinez, il s'était immédiatement rendormi. Il reçut une nouvelle douche.

– Ah, tu fais chier, lança-t-il.

– Lève-toi, ivrogne ; il y a un bateau à l'horizon. Cette nouvelle le réveilla instantanément. Après plusieurs chutes répétées en roulant sur les bouteilles, il demanda les jumelles et observa en titubant.

– Paquebot. Vient de l'Ouest. Se dirige vers Marseille, tout va bien ! égrena-t-il en bon pro.

– Et ce café, bordel, ça bien ?

– Il arrive, mon Lieutenant !

Martinez se traîna vers l'arrière, chutant encore une fois, remonta l'ancre et mit en route. La nuit tombait lentement. Il lança les moteurs à fond, craignant une petite tempête comme cela arrivait fréquemment le soir, prit sa carte marine et repéra le Cap de Gata.

– Tu crois qu'on n'aura pas d'ennuis en Espagne ? demanda l'homme aux lunettes perdues.

– Oh là, là, alors là, comme des rois on sera reçu. En ce moment, la moitié d'Almeria vit grâce à nous. Je passe mon temps à conduire des colons en Espagne et des anti-franquistes au Maroc ! J'ai d'ailleurs déjà bouffé deux moteurs. Avec du pognon, tu auras ce que tu voudras. La plupart des espagnols de cette région crèvent la faim et n'ont

que le trafic comme seule ressource. De plus, la région n'est pas très surveillée par les franquistes, sans doute intentionnellement. Ne t'y trompes pas, Franco est dur mais il est loin d'être stupide. Il y a une sorte de pacte tacite entre Franco et les Andalous: « Vous nous laissez trafiquer en faisant rentrer en Espagne des sommes énormes, et on ne fait pas de politique».

– On arrive directement à Almeria ?

– Non, dit Martinez. Il y a un petit port de pêche plus au sud où on peut toujours trouver un appontage moyennant 50 dollars américains au capitaine du port. Tu les as ?

- Oui, oui, dit Gérard. Ne t'inquiète pas.

- Il y a les douaniers aussi. Mille francs les deux.

– C'est incroyable ! Dit Gérard. Quel pays !

– Qu'est-ce que tu veux, la misère... les fonctionnaires sont payés en partie une fois tous les six mois. Et puis même s'ils étaient bien payés, les Espagnols ont le trafic dans le sang. Moi, j'ai réussi en six mois à me constituer mon magot en passant d'Espagne au Maroc et d'Afrique en Espagne. Au fait, à propos d'argent, que veux-tu faire de ta prise de guerre ?

– De quoi tu parles ?

– Ben, le bateau, quoi.

– Ah ! Heu, je ne sais pas, répondit sournoisement Gérard, je n'en ai plus besoin. Je trouverai bien un acheteur ici.

– Ca m'étonnerait. Ils sont tous à la rue. Si tu veux, tu me fais un bon prix, je te l'achète pour continuer mon business, au moins jusqu'à l'indépendance du pays. Pour l'instant, ça me rapporte. Après, j'achèterai une licence de pêche en Espagne. Je trouverai une belle Andalouse et je vivrai enfin comme tout le monde. J'en ai un peu marre de risquer ma peau depuis si longtemps.

Gérard entrevit l'occasion de financer le projet qui lui trottait dans la tête sans toucher à son capital:

– Ok ! Fais-moi une offre, dit-il d'une voix faussement hésitante. Mais je n'ai aucune idée du prix de ces bestioles. De toute façon, entre nous, c'est l'amitié qui compte. Je t'arrangerai. Je me renseignerai demain et je t'enlèverai le tiers du prix.

– Merci, le Bon Dieu te le rendra. Vaya con Dios, hermano !

– Ne dis rien, je te dois bien ça. J'ai failli te coûter la vie et tu as perdu le tien, de bateau!

Ils arrivèrent en vue du port dont on distinguait les lumières et le phare. Ce genre d'arrivée se faisait plus souvent la nuit et le capitaine du port était toujours là, après avoir dormi tout l'après-midi dans son bureau.

Chapitre 14



Le port était situé dans une petite crique où l'on pouvait voir les barques équipées de lamparos. Quelques pêcheurs s'affairaient et se préparaient à partir en mer pêcher selon cette méthode ancestrale.

Effectivement, les maisons n'affichaient guère le luxe. Quant au «capitaine», ça n'était qu'un vieux pêcheur à la retraite qui s'occupait comme cela, tout en glanant de temps en temps un peu d'argent, «para los niños». La « capitainerie » n'était qu'une simple cabane en bois vermoulu, une table et trois chaises plus un vieux classeur en désordre. Sur la table, un stylo Bic, un crayon et une grosse gomme, ce qui permettait au «capitaine» d'arranger son cahier des entrées et des sorties à sa guise moyennant quelques pesetas.

Gérard dit à Martinez (Juan de son prénom) :

– Pour le bateau, tu n'auras pas beaucoup de frais à faire. Je sais que l'armée française vend de temps en temps son matériel aux enchères aux

civils, par le moyen de ce qu'ils appellent «les Domaines».

– Ah, ça c'est bon ! Je me ferai faire un faux papier de vente par Tino. Il sait comment c'est fait ? dit Juan.

– Tino a 15 ans de Légion. Et en Italie, c'était un voyou, un voleur, un faussaire et un tueur. Il sait tout ce qu'il faut savoir pour survivre.

– Mais tu ne crains pas pour ton pognon avec lui? hasarda Martinez.

– Non, ces gens là ont un sens de l'honneur formidable. Il lui est si facile de voler qu'il ne pensera jamais à moi. Et puis, il n'a rien dans le ciboulot. Sans moi, seul en Espagne, Sicilien, il serait perdu. Et enfin, je le paye très bien pour qu'il ne pense pas à me voler. Il a tout ce qu'il veut.

Tino arriva.

– Est-ce qu'il y a un bordel au village ? Mon lieutenant, j'ai combien de perm ?

– Tu as trois jours, dit Gérard, mais attention, pas d'ennuis avec la police, ne te saoule pas. Nous partons tout de suite pour Almeria. Viens avec nous, on va te trouver du Chianti.

Ils balancèrent tout leur matériel de guerre par dessus bord. Le vieux leur avait fait des papiers «officiels» pour 50 dollars. Du port, ils iraient en taxi passer la nuit à l'hôtel à Almeria et trouveraient une maison close où Gérard pourrait placer le

Sicilien en résidence surveillée en graissant la patte de la Directrice du Couvent pour hommes.

– Elles vont savoir comment on est, nous les siciliens, ces putes ! s'exclama le légionnaire.

– Une chose, dit le prof de Sciences Naturelles (aussi lointaines qu'elles étaient), donne-moi ta lame !

– Ah non, mon lieutenant, pas ça !

– Donne-moi ta lame !

Le sicilien marmonna ce qui paraissait être des protestations assez salées en Sicilien, mais il s'exécuta.

– Merci, dit Gérard. Je fais ça pour ton bien. Les prisons espagnoles sont très peu confortables, tu sais !

– Non, mon lieutenant, merci !

– Tu sais, Tino, j'ai besoin de toi pour mon prochain plan. Mais quand toute la merde que je prépare dans ma tête sera finie, je t'achèterai un bar à Alicante et tu vivras comme un roi.

– Un bar, hurla Tino, mon lieutenant, pourquoi ?

– En reconnaissance de ce que tu as risqué pour moi. N'oublie pas tes amis. Ils sont morts tous les deux. Ça aurait pu être toi, si tu n'avais pas été si malin. Tu auras aussi leur part.

Le visage du sicilien s'assombrit un instant puis devint rieur.

– Vous êtes un homme bien, avec votre permission, mon Lieutenant. Vous pourrez compter sur moi pour toujours.

– Qui sait ? répondit le bourgeois.

Ainsi, au port de pêche, Martinez présenta fièrement les papiers au capitaine avec au milieu un billet de 100 francs puis apponta et fixa les amarres.

Immédiatement, Tino cria :

– Martinez, où est ton bordel ?

– Attends un peu, répondit l'autre. C'est à Almeria. Pas très loin.

Ils prirent un taxi, qui les emmena à la maison de tolérance la plus luxueuse, entrèrent, se mirent au comptoir et commandèrent trois canettes bien fraîches. L'endroit était féérique.

Décorations mauresques, patio avec jet d'eau en cascade et, au pied des cascades, des filles, toutes blondes en tenue de vestales, de vraies fées de beauté. Plus loin, à gauche du comptoir, en haut d'un escalier de cinq marches, une grosse femme d'environ cinquante ans portant à ses doigts boudinés de nombreuses bagues grosses comme autant de cerises, l'air sévère, surveillant les filles babillant et riant entre elles dans des positions plus qu'évocatrices. Tino, dépourvu de la moindre éducation, faisait tache au milieu de tous les «messieurs bien» qui venaient discrètement essayer d'oublier un court instant les reproches incessants

de leurs épouses, de leurs patrons ou de leurs clients.

– Ah Mama, el paradiso, éructa-t-il.

Immédiatement, Gérard lui dit :

– Ferme-la, c'est un endroit chic.

– Je ne peux pas, c'est trop beau, dit-il en montrant les filles. Je vais les prendre toutes.

– Tu n'en es pas capable, lui dit le petit, mais essaye deux par deux, c'est très bon.

– Comment je fais ? Tino était visiblement perdu.

– Attends, lui dit son professeur de bonnes mœurs.

Il se dirigea vers ce qui ressemblait à une caisse, pris trois jetons, paya et retourna au bar. Puis il marcha vers la Directrice du Collège de filles à laquelle il montra Tino en lui disant de le surveiller, d'envoyer ses gorilles s'il ne respectait pas les règles de mauvaises mœurs, et surtout de ne pas le faire boire plus de dix canettes et trois bouteilles de Chianti. Il s'engagea à payer les dégâts éventuels et glissa 100 dollars dans le boudin qui servait de main à l'ex-jeune femme. Celle-ci lui exhiba trois dents en or et lui dit de ne pas s'inquiéter. Gérard revient vers Tino et lui dit :

– Voici deux jetons, tu choisis deux femmes et tu vas les montrer à la grosse dans l'escalier en lui donnant les jetons.

– Bon, dit Tino, je choisis deux femmes. N’importe lesquelles ?

– N’importe lesquelles, dicit l’africain, tandis que Tino s’évertuait à faire son choix.

– Celle-là... non, trop maigre. Ah, celle-là... non, pas assez de nichons ! Euh, euh!!!! Ces deux là... non. La deuxième est maigre, pas assez de viande !

– Si tu cherches de la viande, vas chez le boucher, lui lança Juan mort de rire.

Et Tino de poursuivre sa recherche du bonheur avec autant de sérieux que lorsqu’il était en guerre.

– Ah, celle-là..., non, encore trop maigre. Celle-là..., non trop grande pour moi...

Dans un coin du jet d’eau, presque hors de vue du bar, se tenaient modestement trois femmes un peu fortes dotées de poitrines énormes. Il y avait beaucoup de commerçants arabes fortunés résidant quelques mois au Maroc et quelques mois à Almeria qui venaient goûter les européennes dont ils appréciaient le pubis non rasé . C’étaient ces filles qu’ils prenaient car ils aimaient «quand il y en a beaucoup de viande». Pour m’amuser un peu, Gérard dit à Tino :

– Regarde, ces trois là-bas, près du palmier. C’est bon ça pour toi. Elles sont bien nourries. Et regarde les nichons qu’elles se paient.

– Mama mia, il me les faut les trois dans le lit.

– J’ai payé pour deux, dit Gégé (sa copine Papy, l’appelait comme ça).

– Mon lieutenant, s’il vous plaît, je veux les trois !

Gégé avait trop besoin de Tino pour le contrarier. Il se dit qu’après une séance avec les trois nymphes obèses, Tino serait peut-être plus calme, épuisé, et ferait moins de foin dans la boîte. Il retourna voir la Mère Supérieure, lui parla en lui montrant les filles en question, lui donna un autre jeton et un autre pourboire avec pour consigne «qu’elles l’épuisent et il vous foutra la paix».

Elle exhiba d’autres dents en or massif et fit un signe aux trois boudins qui se dépêchèrent d’accourir d’un pas léger d’éléphanteau. Tino avait les yeux exorbités. Toute cette carne pour lui tout seul ! Et il partit par un couloir discret vers son destin. Gérard repassa par la caisse, paya un autre jeton et revint vers Juan.

– A toi, maintenant. Si tu veux du gigot toi aussi, je viens de vendre la dernière ! dit le petit en se marrant et en tapant sur la main que Martinez lui tendait.

Le myope resta seul, assis sur un tabouret. Il ne se sentait pas très à l’aise. Et fatigué. C’était bien la première fois qu’il voyait un tel endroit. Jusque là, pour ne pas perdre la face, il était apparu, aux yeux du passeur d’âmes en fuite et de l’ex légionnaire,

comme sûr de lui. Comme d'habitude il avait réussi à nager dans les eaux troubles de ce lac flou sans difficulté. Il savait bien que savoir, c'est de le faire croire aux autres.

Mais là, il n'avait plus à jouer. On ne peut pas jouer avec soi-même. Alors il décida de faire comme ses amis. Se retournant vers le jet d'eau au pied duquel, les femmes jeunes et dociles attendaient un heureux événement dans leur journée monotone, il chercha. Privé de ses lunettes, il pouvait tout de même voir les silhouettes plus ou moins menues des filles de joie. L'une d'elle attira son regard. Elle ressemblait à un agneau perdu au milieu du troupeau. Elle était assise sur l'une des marches un peu à l'écart des autres. C'était sans doute pour cela que le jeune expatrié l'avait distinguée du reste du tableau aux couleurs fauves, comme un tableau de Cézanne, le peintre « aux rétines malades », où il pouvait avec peine distinguer le bleu des mosaïques mauresques de l'ocre des cheveux de ces filles venues du Nord, où la terre est si noire, dans l'espoir insensé de réaliser leur rêve d'argent sur ce sol d'argile rouge.

Il fixait cette femme depuis un moment déjà et elle s'en était aperçue. Elle esquissa un sourire presque timide, tendre ; elle ne semblait pas très sûre d'elle, ne cherchait pas à provoquer le jeune homme. De longs cheveux blonds -christel

descendaient en cascade sur son ventre. Qu'est-ce qu'elle ressemblait à Christel !

Se reprenant, Gérard s'en voulut de faire entrer Christel dans cette maison de haute luxure. Mais pourquoi pas... Ces femmes aussi avaient dû aller au collège au temps de leur adolescence insouciante, pleine de rêves d'amour et de garçons si beaux. Et puis elles étaient là, accidentées de la vie, pour n'avoir pas pris la bonne route.

Figé, écrasé de fatigue, il se laissait envahir par le noir. Pourquoi fallait-il toujours lutter contre tout quand on sait que tout est perdu, que rien ne sera plus comme avant.

Le tableau s'assombrissait peu à peu. Il ne pouvait plus voir ce qui était. Il laissait déborder sa mélancolie sur le fond de la toile, les personnages lui semblaient figés dans l'éternelle symbolique du peintre qui reproduit ce qu'il croit voir.

– Ca va monsieur ?

La voix était douce. Il sortit de son rêve et répondit machinalement un «Ca va merci» bref en regardant la femme aux longs cheveux blonds soudain si près de lui.

– Vous semblez vous ennuyer.

– Non, au contraire, voulez-vous boire quelque chose ?

– Merci. Non. Mais avez-vous besoin de compagnie ?

– Je ne sais pas... Peut-être... Oui... pourquoi pas...

La petite parut déçue par le manque évident d'enthousiasme de la réponse, mais enchaîna :

– Je vais dans ma chambre. La sept. Vous m'y rejoignez ?

– La sept ? Bien, j'y serai dans deux minutes.

La chambre sept était très belle. En fait tout était beau dans ce lieu conçu pour un aller-retour au septième ciel. Les bleus y étaient largement représentés. Le bleu-mauve des tapis et des murs calmait le visiteur et au plafond une fresque réalisée par le Michel-Ange local représentait deux anges accompagnant une femme nue dans le ciel. Deux grandes lampes de chevet diffusaient une lumière mauve sur le grand lit.

Gérard s'y laissa tomber et, s'étirant voluptueusement, murmura :

– Oh, je ferais bien une petite sieste...

L'air un peu désemparée, la femme devait sûrement désespérer de trouver dans ce client bizarre le moindre geste normal. Elle lui ôta ses chaussures et entreprit de le déshabiller. Alors il se redressa et l'aida dans sa tâche.

La gueuse fut vite nue. Elle caressait le corps fin du jeune homme avec une application nuancée d'un intérêt évident. Habitée aux étreintes rapides,

brutales, elle pouvait enfin se détendre avec ce jouet qu'elle avait trouvé par hasard.

Ils ne parlaient pas. La musique très douce complétait l'atmosphère parfumée de la pièce. Les yeux fermés, Gérard se laissait reconduire vers le bien-être innocent de l'enfance caressée.

– Vous avez la peau très douce, murmura la mère dans la bouche de la fille de joie. Il sentit quelque chose d'onctueux lui frôler le corps. C'était agréable. Une caresse inhabituelle. La chaleur l'envahissait. Il s'abandonnait sans mouvement. La fatigue le quittait peu à peu, laissant place au feu attisé par le souffle léger de la bouche qui l'explorait.

La belle esquissa son numéro charnel avec toute la conscience d'une professionnelle, satisfaite de voir son amant du moment apprécier son travail bien fait.

Puis, jetant un bref coup d'œil à la pendule rouge sang, seule faute d'harmonie dans la chambre du plaisir passager, elle se leva.

L'esprit tranquilisé, Gérard retourna au bar où l'attendait le marin espagnol. Celui-ci avait dû apprécier sa séance de relaxation. Son visage congestionné était encore rosé, et ses yeux couleur vice ibérique tachés de petits points violacés reflétaient le bonheur de l'homme qui vient de jouir à s'en faire exploser les vaisseaux.

Dès qu'il vit le malvoyant, il s'exclama :

– Madre mia! Una figua de Dios!

Et de fournir sa version détaillée, pendant que sa pécheresse donnait à une consoeur la version inverse. Cézanne l'écouta avec soin sans rien entendre de sa logorrhée post-coïtale.

– Si on parlait, dit-il quand la baudruche cérébrale du marin fut dégonflée.

Les deux amis partirent après une dernière bière ; un taxi les conduisit à un joli petit «hôtel pension» où ils seraient tranquilles, au fond d'un parc, avec un bar, un restaurant et de belles petites serveuses. Leur séance au temple de la semence additionnée aux vingt-quatre heures de folie qu'ils venaient de vivre leur avaient ouvert l'appétit solide et liquide. Ils commencèrent par une entrée de «tapas» arrosée d'une tomate pour Gérard et d'un verre d'anisette espagnole pour Martinez.

Ils se commandèrent ensuite une «paëlla valenciana», un régal de variétés, le tout arrosé très légèrement. Ils étaient trop fatigués pour boire et auraient fort à faire le lendemain, du moins pour Gérard car Juan devait repartir en «mission».

Un alcool de poire fit passer l'ensemble et, complètement exténués, ils allèrent se coucher sans plus attendre : Juan devait se lever à cinq heures le lendemain matin.

Gérard comptait bien récupérer des émotions auxquelles il avait été soumis depuis deux jours. Il se coucha tout habillé, avec ses chaussures. Il adorait cela et dormait mieux sur le lit avec son blouson d'aviateur. Il sombra instantanément dans un sommeil profond.

Mais sa nuit fut horrible. Cauchemars, trois chutes du lit, ponctuées de petites périodes de repos paisible mais réveillé au petit matin. Fourbu, des crampes partout, n'arrivant même plus à se rappeler où il était, il se leva en criant de douleur, se déshabilla et prit une douche bouillante, sans même se savonner, accroupi dans un coin de la cabine pendant un quart d'heure, jusqu'à ce qu'il arrive à émerger.

Il repassa ensuite soigneusement avec la main ses vêtements sales qui puaient le sel et le gasoil, puis comme toujours, prépara sa journée. Il descendit, se fit servir son petit déjeuner avec un litre de café fort, un papier et un crayon. Il nota ses commissions sur le papier avec, en premier, ses lunettes ; pour cela, il lui fallait trouver un grand opticien qui les lui fasse en une heure. Arrivé à une tête de station de taxi, il regarda tous les chauffeurs et s'adressa au dernier, qui portait des lunettes. Il s'installa dans son taxi. Dix minutes après, il était assis devant le tableau d'un opticien au centre ville. Il faut dire qu'à cette époque, en Espagne, surtout

dans les petites villes, les opticiens établissaient eux-mêmes les corrections. C'était gratuit et «l'homo cecitus» se dit qu'une petite révision de la vue ne pourrait pas lui faire du mal, d'autant que le taxi l'avait emmené chez le plus grand opticien de la cité.

L'homme de l'art se mit à l'œuvre. Il parlait français correctement. Ainsi, il expliqua au marchand de lunettes hors de prix qu'il venait s'installer à Almeria et y faire l'élevage de cochons. L'aspect momentanément douteux de ses vêtements rendait son histoire plausible. D'ailleurs, elle devait inquiéter le commerçant car Gérard avait choisi une monture en plaqué or, la plus chère de tout son stock. Il rassura l'homme en lui précisant d'où il venait. Le vieux fut immédiatement beaucoup plus aimable, comme tout bon marchand quand il perçoit le crissement des billets dans son oreille cupide. Il lui laissa entendre qu'il reviendrait se faire deux autres paires, une de soleil, l'autre de rechange, puis extirpa d'une des poches de sa manche droite une belle liasse de dollars, discrètement mais pas assez pour que l'avidé Andalou ne la vît.

– C'est combien ?

– Cinquante dollars, lui répondit l'homme en bavant sur la liasse.

Gérard lui donna soixante dollars pour le «remercier de sa rapidité». Quand il vit que le pingouin était à point, il lui dit :

– Il y a beaucoup de concurrence en Afrique pour le commerce de porcs. Et ici ?

– Oh senior, dit l'hispanique, j'ai justement parmi mes clients un éleveur de porcs. Si vous voulez des renseignements, je le ferai parler et je vous rapporterai ce qu'il me dira ! Il vient ce soir justement !

– Merci, amigo, dit le manipulateur de cervelles primaires, en glissant un autre billet dans la main du coiffeur qu'il serra en lui disant : «A très bientôt, je passerai demain pour les autres lunettes. Là, tout de suite, je n'ai pas les montures. Je suis très pressé !»

– Hasta la vista, lui lança la taupe nouvellement recrutée.

Il se fit déposer ensuite à la poste, prit un annuaire et releva les coordonnées téléphoniques de tous les marchands de porcs petits ou gros et leur téléphona.

En moins d'une demi-heure, il avait ce qu'il voulait : le prix des cochons par quantité de cinquante à soixante. Puis il se rendit chez un avocat au hasard et lui donna tous les éléments pour qu'il lui crée une société d'import-export de bêtes sur pied dans les vingt-quatre heures.

Ensuite, il se fit accompagner à toute vitesse au port pour préparer le contrat de vente de la vedette qu'il avait même prêtée à Juan pour son transport et qu'il devait revoir le lendemain. Il vit le vieux

capitaine et lui demanda à quel prix il pourrait vendre son bateau. Le vieux lui donna le vrai prix. Comme par magie, un billet neuf jaillit et Gérard lui dit :

– Je pense que ce bateau vaut beaucoup plus et vous pourriez m’aider à le vendre à bon prix.

– Ah que si, lé prix que bou boulez ! S’aplatit la limace.

Quels pays magnifiques que ces contrées pauvres où, avec un simple morceau de papier, on a tout ce qu’on veut !

Il serra la main collante du retraité et se fit ramener en ville. Arrivé à l’hôtel, il monta prendre une douche. Sous pression depuis trop longtemps, il se dit qu’un peu de détente s’imposait. Il fit une sieste d’une heure, après quoi il s’apprêta pour le soir avec ses nouveaux vêtements qu’il aspergea de parfum bon marché.

Une fois prêt et selon sa vieille habitude, il s’allongea tout habillé et les yeux fermés, mit au point son plan futur en attendant l’heure si tardive du dîner espagnol. La soirée risquait de durer assez longtemps. Il s’assoupit, tout en restant conscient, oubliant le présent et laissant ses pensées vagabonder de façon erratique parmi les souvenirs de sa ville natale abandonnée pour toujours. Un instant, ses pensées rencontrèrent l’adorable Christel et là, il sentit des larmes couler le long de

ses joues creuses. Il réalisait enfin combien elle comptait pour lui et décida de tout tenter, quand il aurait terminé ce qu'il devait faire, pour la revoir. Mais il eut un doute : serait-elle pareille, elle qui à la vérité n'était qu'une vagabonde de l'amour...

A vingt-et-une heures, mourant de faim (il n'avait pas eu le temps de déjeuner à midi), il était assis à sa table. La serveuse arriva toute souriante. Son client lui demanda à brûle pourpoint, discrètement, pour éviter les grandes oreilles du Maître d'hôtel :

– Que hace usted esta noche ?

– Nada Señor... A la cama, roucoula la colombe

– Bueno. Yo tambien. Mais je n'ai qu'un seul oreiller. Pouvez-vous m'en apporter un autre avant d'aller dans votre chambre ?

Gérard glissa discrètement dans la poche de son tablier un billet de 500 pesetas.

– Si si Señor, je viendrai, gémit la coquine.

Il passa sa commande à voix haute cette fois-ci. Il traîna un peu après son copieux repas en attendant que les clients, pour la plupart fort lents, s'en aillent un à un. Puis après avoir fait un clin d'œil à la petite bête qui, il n'en doutait pas, était impatiente de venir s'occuper de son bienfaiteur, il monta dans sa chambre, fit un brin de toilette, se parfuma une nouvelle fois et s'allongea sur le lit, ayant ôté auparavant le couvre-lit ainsi que la

couverture dont il n'aurait pas besoin avec le petit chauffage d'appoint qui n'allait pas tarder à arriver.

Effectivement, deux petits coups discrets raisonnèrent à la porte.

– Entrez !

Elle passa la porte, tenant un oreiller sur son ventre, le vit allongé et vint immédiatement s'asseoir sur le bord du lit en attendant les ordres du cochon qui ne sommeillait pas encore en Gérard.

Mais en fait il pensait à Christel, il ne voyait qu'elle, après des années de sang et de violence, de rage et de peur, il avait besoin de changer ses idées noires et de redevenir normal, de gagner sur la folie qui avait failli l'emporter sur sa volonté de vaincre et d'oublier qu'en final, il avait perdu. Il était donc devenu, pensa-t-il pendant que la fille se lavait l'arrière-train, ce qu'il craignait le plus, un sans pays, sans abri psychique, sans amis à saluer chaque soir, bref un rien du tout, un déserteur affectif.

La petite se comporta avec une fougue et une technique qu'il n'aurait pu soupçonner en la regardant dans la salle de restaurant. Elle utilisa tout ce que son anatomie interne et externe possédait d'excitant pour satisfaire le sans affection fixe qui se laissait faire complètement saouler de sensations et de plaisir sauvage. Cette fille était un petit monstre. Elle marmonnait sans arrêt : « Aïe, que s'ta bueno, que me gusta mucho los franceses... Aïe, Aïe »

Enfin, au bout de deux heures d'une folie qu'il n'avait jamais connue, il et elle s'écroulèrent.

« Estoy muerta, murmura la nymphe »

« Si ? vamos a dormir una hora. », décidèrent-ils en s'endormant l'un sur l'autre, instantanément, épuisés, gavés, asséchés, pompés, vides, comblés, pleins, rassasiés, saturés, bourrés, gorgés...

Il se réveilla en sursaut ; la petite grue était assise sur le rebord du lit, toute couverte, en tenue de soubrette, un plateau chargé de victuailles posé à ses côtés.

Il poussa un Aaaahhhh..., s'étira et marmonna.

– Estoy cansado como un perro mauro que no ha comido después de très dias.

Elle sourit et lui dit : « Es la mañana, tengo que hacer el cuarto y la cama. Puedo yo, ahorita ? »

– Si.

Il se leva, tomba immédiatement à genoux sur l'épais tapis ; elle l'aida à se relever et le fit marcher jusqu'au fauteuil, lui apportant le plateau sur la table. Elle se mit au travail.

Soudain, elle l'entendit hurler : à peine assis, il s'était rendormi la tête penchée en avant jusqu'à ce que son nez plonge dans le café brûlant.

– Putain de merde, jura-t-il, je vais avoir le nez rouge comme un ivrogne !

– Esta roja mi nariz ? Lui demande-t-il en s'essuyant le nez.

Elle éclata de rire.

– Si, como un borracho !

– Da me una crema, de prisa, si tiene alguna.

– Si, si tenemos. Ya vuelvo pronto.

– Nom de Dieu de bordel de merde! Pesta Gérard, je vais avoir le nez rouge !

Il resta cinq minutes devant la glace, le temps qu'elle mit à revenir avec une crème. En ouvrant la boîte, il vit que la crème devait avoir l'âge de Franco. Mais il gratta fébrilement la croûte et réussit à s'en enduire le nez. La brûlure l'avait complètement réveillé et il pensa soudain qu'il fallait songer à récupérer Tino.

Une heure après, il était aux « Petites demoiselles d'Avignon ». Quand il entra, il remarqua immédiatement le visage gêné du personnel. Inquiet, il alla droit vers le mammoth aux dents d'or.

– Hola, comment va mon ami ? dit-il en riant.

– C'est-à-dire, il va bien mais...commença la femme de Cromagnon.

– Puis-je le voir ?

– Si señor, si quiere, pero no esta aqui.

– A donde esta ?

– A l'hôpital, Monsieur, madre mia !

– Quoi ? Il s'est battu avec un client ?

– Oh non, il a été correct mais... trois femmes et l'alcool... il a eu une syncope.

Gérard éclata de rire, à la grande surprise du poids lourd.

– Sacré légionnaire ! Tous les mêmes, des frimeurs !

– Frimeurs, señor, qu'est-ce que c'est ? »

– Des hommes qui ont les yeux plus gros que le foie et le bas-ventre...

– Ah si, señor, c'est vrai, il a exagéré. N'a pas arrêté de sortir boire et faire l'amour la nuit, le jour, la nuit... et puis il est tombé...

Le petit homme se rendit à l'hôpital et se dirigea vers l'accueil.

– El señor Marcelli, por favor ?

– Marcelli, Marcelli, ah si, les urgences. Le corridor par là, lui indiqua-t-elle.

Arrivé aux urgences, à travers une vitre, Gérard vit Tino, perfusé, sondes nasales et monitoring cardiaque. Il éclata de rire à tel point que les infirmières le prirent pour un fou !

Il entra dans la pièce et connaissant bien l'esprit de soumission au chef des légionnaires, il l'engueula. Tino était blanc, les yeux fermés et quand il vit Gérard, eut le réflexe d'essayer de se lever. La perfusion sauta et les sondes nasales le firent crier de douleur.

– Mon lieutenant, je ne sais pas ce que j'ai eu. C'est la première fois !

– Oui Tino, c'est la première fois aussi que tu te tapes trois grosses, nuit et jour, et au moins quarante canettes. Elles doivent sûrement pisser de la bière maintenant ! Plus de bordel pendant un mois et tu vas sortir d'ici immédiatement ! Je ne te laisserai plus seul, tu repars au boulot !

– Oui, mon lieutenant. Vous avez raison. C'est trop dangereux ces bordels espagnols pour moi ! Plus dangereux que de crapahuter dans le djebel.

Tino faisait grise mine. « Pourtant j'ai fait l'Algérie sans crever, merde alors ! »

Gérard fit venir le médecin pour lui dire qu'il emmenait son ami se reposer à Alicante. Tino refusa toute aide pour sortir. Il tomba trois ou quatre fois et se releva tout seul. Gérard se garda de l'aider.

A peine assis à l'arrière du taxi, le Sicilien s'allongea et s'endormit aussitôt.

A l'arrivée, il prit trois profondes inspirations et franchit la porte de l'hôtel droit comme un automate, puis celle de sa piaule où il tomba immédiatement sur le tapis. Gérard le laissa et rejoignit sa chambre.

Il était fatigué et fit une petite sieste en attendant le déjeuner et la jeune ex-vierge à laquelle il avait pris goût.

Il avait donné rendez-vous au «Capitaine du port» à onze heures pour négocier la vente du

bateau, le lendemain matin, au retour de Juan. Il lui était donc impératif de ne pas se livrer à des excès comme la veille avec l'infante d'Espagne. Elle s'activa comme la bête qu'elle était pendant une heure puis il la congédia en lui disant de le réveiller le lendemain à neuf heures précises avec un litre de café, des « tortillas », des « mantecados » et de la confiture d'orange. Elle partit à regret, insatiable, les lèvres rouges.

– Hasta mañana, lui dit-elle.

Il ne dîna même pas. Il prit son carrosse habituel à dix heures, une vieille américaine rutilante et capable de supporter les ornières que les routes espagnoles offraient en prime aux touristes.

A onze heures, assis à la terrasse du «Café Del Mar» au port, il se mettait d'accord avec le commandant sur le prix de vente de son bateau.

Tino et Juan les rejoignirent.

Gérard leur annonça solennellement :

– Messieurs, j'ai un projet vous concernant.

– Pardon ? dirent en même temps les deux anciens élèves de l'Ecole Normale Primaire.

– Oui, dit le Chef par intérim. Voilà, après tout, Tino et Juan vous avez risqué votre peau pour avoir cette vedette merveilleuse qui va permettre à Juan de préparer sa retraite dorée, alors on va la vendre et partager en trois. Toi, Tino, tu pourras t'acheter un bar, toi, Juan une belle barque de pêche qui

passera plus inaperçue pour continuer ton trafic et moi, je garderai le troisième tiers de la somme. Nous pourrons la vendre, m'a dit le capitaine, aux trafiquants de kif qui paient cash et en dollars.

– Gérard, je reconnais que ton plan est honnête, dit Juan, mais je veux cette vedette. C'est trop bon pour moi. Je vous achète vos deux tiers tout de suite ! Et justement avec ça, après la guerre, je me recyclerais dans le kif et les trafics de toutes sortes...

– Je suis OK, mon lieutenant. Je vends à Juan, dit Tino.

Et l'affaire fut conclue. Il ne restait plus qu'à fixer le prix. Cela se fit à table avec l'aide du vieux. Il expertisa le double de la valeur réelle, puis divisa en trois.

– Tu as le pognon pour payer ? dit Tino à Juan, peu délicatement, ses yeux noirs de sicilien aussi aimables qu'un canon de 9 mm.

– Oui, dit Juan, planqué à la banque dans un coffre.

Le capitaine dit :

– Bon, je fais les papiers cet après-midi et demain, on signe. Je suis autorisé à tout faire, même les actes de vente. Vous me paierez 10 000 pesetas chacun, c'est tout. «Quel pays de rêve », pensa Gérard.

– Et où est le notaire ?

– Mais c’est moi, lança le vieux en riant ! Et je suis Maire aussi ! Par contre, la loi espagnole m’oblige à proposer la vente à un marin d’ici. Mais ne vous inquiétez pas, personne ici ne peut s’acheter ça. Sauf peut-être...

– Sauf qui ? Hurla Juan.

– Un pêcheur qui fait le même travail que toi, mais il est trop vieux. Je ne pense pas qu’il s’intéressera à l’affaire. Il aime trop son rafiote... qui est tout aménagé pour cacher les clandestins.

Le lendemain, réunis officiellement chez le «Capitaine-Maire-Notaire» en grande tenue (le repas de la veille décrit avec tous les détails sur son tee-shirt où l’on avait du mal à lire encore «Capitaine»), les cosignataires paraphaient des feuilles plus ou moins tachées d’huile d’olive. Puis le capitaine saisit ses tampons sacrés et en mis partout, pour faire bien. L’encreur était un peu sec, le gros cracha dedans puis mélangea le tout avec un des tampons. Tout était fait officiellement ! Juan, rêveur, pensait aux millions que lui rapporterait la vedette. Il avait une livraison à faire dans la nuit comme toujours, il leur restait donc assez de temps pour aller se gaver de tapas en tous genres.

Tino, impatient dit :

– Alors, mon lieutenant, si on parlait de votre projet !

Moins le vieux capitaine en saurait, mieux il se porterait et les deux complices aussi.

– Cloisonnement, cloisonnement, répondit Gérard à Tino.

Tout le monde était un peu éméché. Gérard se leva, brandit son verre et prononça un toast façon «militaire». Il commença par le Gros en disant :

– A la santé du con qui paye !

Le vieux toussa, cracha une moule sur la chemise propre de Tino et dit :

– Quoi ? Je n'ai jamais dit que je payais !

– Mais vous venez de le dire, répondit l'Africain en se marrant de voir Tino préoccupé à récupérer proprement la moule que venait de lui envoyer le Capitaine.

– Écoutez-moi, Monsieur le Notaire, vous venez de faire une affaire comme vous n'en faites sans doute jamais. Donc l'addition vous revient d'office. Vous avez droit à ma tournée au futur bar de Tino !

Gérard poursuivit :

– Je bois maintenant à Juan qui partira dès ce soir vers son destin, c'est-à-dire dix ans de cabane, s'il transporte autre chose que de la chair humaine, du kif (par exemple). A Tino, qui finira alcoolisé dans son bar, somme toute une belle fin de légionnaire. On ne meurt qu'une fois, mais c'est pour si longtemps.

– A ma propre santé et surtout, ne me demandez pas ce que j'ai en tête car je serai obligé de vous tuer un par un après vous l'avoir dit !

Les adieux furent, des « à bientôt peut-être », si chacun d'entre eux réussissait à survivre sans emmerde, ce dont Gérard doutait, sauf pour le vieux Capitaine qui allait enfin pouvoir s'acheter un deuxième tee-shirt tout neuf pour pouvoir laver l'autre. Et peut-être aussi une autre casquette de Capitaine, à plusieurs galons, celle dont il rêvait plus que de ses dents tombées une à une au fil des années... et qui lui servaient très peu car il trempait toujours son pain dans son verre de vin et qu'il mangeait surtout du poisson.

Puis Tino et Gérard reprirent le taxi et la route vers l'hôtel ou plutôt la plage d'Almeria, où Gérard avait envie de passer l'après-midi. Tous deux étaient sombres et silencieux. Ces quelques jours passés à rire comme des enfants n'avaient été que la suite normale du stress terrible des semaines passées. Mais maintenant, les choses sérieuses et graves allaient réapparaître et la guerre n'était pas finie. Mais une autre sorte de guerre, plus difficile, dans un pays inconnu, sans amis, avec pour seul atout l'argent que Gérard portait toujours sur lui. Ils arrivèrent à la plage vers dix-sept heures. Gérard passa à l'hôtel pour y prendre une serviette, Tino aussi. Installés au bord de la mer, Tino s'allongea et

s'endormit, écrasé par la fatigue postprandiale, en attendant l'heure du dîner. Mais Gérard ne pouvait pas se reposer. Il sentait disparaître en lui le plaisir affectif que lui avaient procuré ces quelques jours de détente et revenir cette angoisse qui ne le quittait plus depuis des mois. Se dirigeant de sa démarche maladroite vers la jetée, il marcha jusqu'au bout de celle-ci, puis s'assit sur un rocher. Il resta là jusqu'à la tombée du soleil, le regard pensif, triste à mourir. Il savait que cette fois c'était la fin, la fin de sa vie facile et le début d'une cavale et d'un projet fou, quasi-suicidaire. Il arrivait au bout de sa folie, à sa conclusion inévitable, en basculant dans un autre monde qui lui semblait être la seule issue et où il trouverait peut-être la délivrance. Il ne pouvait se résoudre à mourir seul. L'homme qui l'avait tué devait mourir aussi...

Il se décida enfin à se lever et retourna réveiller Tino. Il lui parlerait de son projet autour d'une table car le choc allait être rude pour le sicilien. C'est ce qu'il fit à l'hôtel devant un Tino aux yeux écarquillés de stupeur. Puis ils allèrent se coucher vers vingt trois heures, complètement éreintés par leur journée et vidés par le «repas-conférence»

Il dormit très mal cette nuit-là. Était-ce dû à l'énorme paëlla que Tino, dépourvu de tout état d'âme, avait confectionnée, ou bien plutôt parce qu'il réalisait que les «vacances» étaient finies et qu'il

allait lui falloir accomplir un geste insensé mais nécessaire au maintien du peu d'équilibre psychique qui demeurait en lui.

A quelques centaines de mètres de l'entrée de l'hôtel se trouvait la jetée. Réveillé à six heures, énervé à force de tourner dans son lit, Gérard se leva, s'habilla n'importe comment, passa de l'eau sur son visage en sueur et descendit. Il salua le veilleur de nuit, un peu étonné de voir un client sortir si tôt et se dirigea vers la jetée. Sautant d'un bloc de pierre à l'autre, il arriva après deux chutes sur les derniers blocs de pierre recouverts de mousse, puis réussit à tremper ses pieds dans l'eau déjà tiède malgré l'heure matinale. Les caresses des vaguelettes sur ses jambes lui faisaient du bien et il commença à se détendre.

Le soleil précoce en cette saison commençait à rougir le ciel. L'homme était là, immobile, regardant fixement vers le Sud, sans rien distinguer d'autre que l'eau et encore de l'eau. Mais son imagination aidant, il se mit à revoir sa ville, ses amis, et Christel. Il se demandait, comment il avait pu réussir à s'en sortir et à se trouver là, barbotant comme un touriste. Son esprit était en train de reprendre le dessus, passant du meilleur au pire comme dans un rêve.

Il resta ainsi une bonne heure, jusqu'au lever complet du soleil puis entreprit avec peine de

revenir à l'hôtel. L'air marin avait réveillé son appétit. Il commanda une cafetière pleine, et s'installa dans la salle à manger, juste au moment où Tino faisait apparition, le visage frais et rose comme s'il avait bu de l'eau toute la soirée.

– Bonjour, mon lieutenant, dit Tino, avez-vous bien dormi ?

– Tu veux du café ? lui répondit Gérard. Et de servir Tino qui mit quatre sucres dans sa tasse et beurra ses tartines avec précision.

– Il faut qu'on parle sérieusement, dit Gérard, les vacances sont finies. Tu me retrouveras au bout de la jetée à neuf heures. Et n'oublie pas, à partir de maintenant, plus de discussions politiques dans les bistrotts. Et si possible plus de «Mon lieutenant». La préparation de mon projet s'étale sur un mois et tu vas y jouer le rôle principal. Je n'en suis pas capable, tu le sais, sauf de le concevoir en prévoyant tous les détails, tous les problèmes imprévus, et le ou les chemins de repli».

Tout ceci fut dit à voix basse, une voix qui dépassait à peine les décibels déjà déversés par la radio, branchée du matin au soir.

Dès qu'ils eurent terminé le petit déjeuner arrosé de deux cafetières, ils prirent l'allure de touristes et se dirigèrent vers la porte. En passant devant le portier, Gérard dit à voix haute à Tino :

– On va visiter la cathédrale.

– Bonne idée, mon...ami, lui répondit Tino qui manqua de peu de claquer les talons avec son sempiternel «Mon lieutenant».

Quand ils furent suffisamment loin, Gérard dit à Tino :

– Fais attention, il n’y a plus entre nous de lieutenant et de première classe, mais deux amis fortunés et associés dans une affaire d’import-export de bétail, qui viennent dans le coin acheter des cochons.

– Des cochons ? hurla Tino stupéfait. Vous m’en avez déjà parlé mais j’ai pris cela pour une plaisanterie !

– Pour autant que je sache tu as été élevé à la campagne. Tu es donc tout indiqué pour prendre, dans la société que j’ai créée à Almeria, le rôle de sélectionneur-acheteur. Il me faut 250 bêtes d’ici 15 jours. Démerde-toi, achète tout, même si le paysan essaye de te rouler. Il me faut aussi deux bétailières, des vieilles presque inutilisables que l’on fera retaper à neuf, de préférence par un particulier que l’on paiera au noir. Ça, je m’en charge. Voilà la première partie de ta mission. Tu commences aujourd’hui. Loue-toi une voiture et sillonne la campagne. Tu achètes avec un dépôt et tu les laisses en pension jusqu’à leur ramassage.

– Mais, mon Lieutenant, pardon, mon ami ! commença Tino.

– Écoute, appelle-moi Gérard, cela te sera sûrement plus facile.

– Bien, mon lieutenant, à l'avenir, je vous appellerai Gérard.

Tino continua.

– Gérard, mon ami, je ne saurai pas faire ce que vous me demandez. Je ne sais rien d'autre que tuer, je ne lis que quelques mots et je ne parle pas l'espagnol !

– Bien, c'est parfait, dit Gérard devant le sicilien médusé. Comme cela au moins tu passeras pour ce que tu diras être : « un négociant-importateur en bétail ». Garde surtout ta langue, n'apprends pas l'espagnol car n'oublie pas qu'officiellement, ton nouveau travail consiste à parcourir le monde à la recherche de bétail et de les revendre là où tu trouves un acheteur. C'est tout, mais si tu veux, je te dirai chaque matin ce que tu dois faire. Avant tout, il faut t'habiller en homme d'affaires. Les espagnols sont très pointilleux sur la tenue vestimentaire dans le business. Deux costumes, chemises, cravates, chaussures suffiront. On est pressé. On ne va pas se casser la tête. On prend le premier magasin qu'on voit, suffisamment chic bien sûr et on achète tout.

Tino était de plus en plus mal à l'aise. Il y avait bien quinze ans qu'il n'avait pas mis de costume civil et avait du mal à s'imaginer en homme

d'affaires. Quant à Gérard, il se contenta d'acheter pour lui deux jeans, sans se résoudre à quitter son blouson porte-bonheur.

Deux heures après, Tino était habillé en homme d'affaires et même étonné de voir à quel point il avait changé ; il portait bien l'habit. D'autre part, ses cheveux avait eu le temps de repousser et il n'avait plus la «coupe Légion». Ils se payèrent donc tous les deux une séance de coiffeur-manucure faite par deux petites andalouses qui avaient plongé notre baroudeur dans le bonheur. Il ne bougeait plus, les yeux fermés, et se laissait masser les cheveux qu'il n'avait pas lavé au shampoing depuis près d'un mois. Quant à ses ongles, la petite andalouse eut un mouvement de recul et même d'hésitation en voyant ces grosses pattes musclées et dures comme du bois aux ongles trop longs bordés de noir. Mais Tino ne s'aperçut de rien et quitta son fauteuil avec regrets quand l'une des nymphettes lui dit en français :

– Voilà Monsieur, c'est fini pour les cheveux et les mains. Avez-vous besoin d'autres choses ? ajouta-t-elle en le fixant de ses grands yeux noirs et coquins.

Le latin, atteint de paralysie de la glotte ne put qu'annoncer, la voix tremblante et l'œil vitreux :

– Non, merci bien !

Alors que de son côté, Gérard avait déjà arrangé un rancart avec les deux gazelles pour le soir même. Au moment de payer, il exhiba une liasse de billets que les petites photographièrent sous tous les angles.

Elles avaient coiffé Tino à la Borsalino, choix quelque peu malheureux car cela amplifiait son allure de grand voyou. Tout en marchant, Tino s'arrêtait devant chaque magasin et admirait, avec une satisfaction qu'il ne cachait pas, sa silhouette et son allure. Il découvrait un monde qui lui était inconnu jusqu'alors, lui qui était passé directement de la tenue du paysan à celle du légionnaire.

La soirée se passa comme prévu : les deux petites, s'avérant être assez coquines, se livrèrent à toutes sortes de prouesses – y compris entre elles – ce qui rendit Tino à moitié fou. Gérard se dit qu'il lui fallait le reprendre en mains, le choc de sa nouvelle vie sur un esprit aussi fragile risquant d'effacer son habitude d'obéir, ce qui eut été catastrophique pour l'opération.

– Oh, mon lieutenant, quelle soirée ! Dire que je me suis fait chier pendant quinze ans avec les putes gratuites du BMC ! (Bordel Militaire de Campagne)

Gérard avait réussi. Tino revenait dans le giron de « son lieutenant ».

Il décida de ne plus lâcher l'alcoolique.

Avec les éléments qui leur avaient été donnés, il eurent tôt fait de trouver 250 cochons de 200 à 250 kilos, qu'ils réussirent à acheter chez le plus gros producteur tout en les lui laissant en pension.

Puis ils se mirent en quête d'un garage où ils trouvèrent un semi remorque de 38 tonnes et un camion de 8 tonnes. D'après Tino, cela devait suffire. Ils achetèrent les machines pour presque rien car elles étaient au stade de la pré-épave, et qu'il voulait faire refaire entièrement par un mécanicien. Celui-ci refit les moteurs et les équipements de ridelles pour le transport des bestiaux encore plus vite que prévu. Les véhicules furent essayés par Tino avant le paiement. Il fut enchanté du travail et Gérard fit crisser ses liasses. Toute la mécanique avait été refaite, les carrosseries étant encore présentables.

– Bon, maintenant, dit Gérard, il faut retourner au village de pêcheur voir le «maire» pour qu'il nous recommande deux hommes efficaces. Je ne veux pas de professionnels. Tu comprends pourquoi, je pense. Il sera ensuite difficile de s'en défaire.

– Efficaces ? Mais pourquoi, et moi ? Mon lieutenant, croyez-moi, si vous voulez un vrai professionnel en qui vous pouvez avoir confiance, je suis là !

Gérard n'en attendait pas plus. Que Tino se propose lui-même.

– Je ne suis pas contre, c'est vrai que tu es le seul à pouvoir flinguer au silencieux quatre personnes dans une voiture coincée au milieu des cochons en grosse pagaille. Mais tu sais bien qu'il te faut une couverture. Il peut t'arriver n'importe quoi, et c'est l'échec. Il nous faut donc un deuxième tireur, au moins un pour finir le boulot au cas où... bien entendu, il n'interviendra que si tu te trouves en difficulté. Et puis, un autre problème, les armes et le passage de la frontière, pour nous deux, la frontière c'est trop risqué.

– Je prends le risque, mon lieutenant. Il y a trop longtemps que je n'ai pas eu peur, et ça me manque. Je n'ai pas la forme. Et sapé comme ça, les flics n'auront même pas l'idée de me contrôler.

– C'est toi qui décides, dit Gérard, mais de toute façon, je serai d'accord. Il ne nous reste plus qu'à trouver un autre tueur et un petit voyou que nous recommandera le capitaine. Départ demain matin à huit heures.

– Merci, mon lieutenant, dit Tino.

Il était visiblement heureux de retourner dans sa vie de marginal, heureux seulement au milieu du risque. C'était comme une drogue chez lui.

Ainsi, l'affaire progressait. Mais il était maintenant, après ce bout d'essai, sûr qu'il ne devait

pas lâcher Tino une seconde. Ils feraient donc tout ensemble, du moins ce qui concernait la partie espagnole, puisqu'il était impossible et hors de question que Gérard mette un pied en France. «Trop dangereux mon frère!», comme disait toujours un de ses amis. Mais là, comme il ne s'agissait que d'exécuter des actions de guerre et d'appliquer un plan prévu dans les moindres détails, Tino pourrait le faire sûrement mieux que Gérard. Et puis, lui comptait sur la ruse innée de Tino qui, complètement inculte, avait su conserver intacte cette intelligence intuitive propre aux primaires.

Ils prirent donc la route du village. Tous deux silencieux, un peu perdus, sentaient approcher l'échéance fatale.

Arrivés directement chez le capitaine, Gérard était pressé de régler ce problème qui le tracassait car il savait, comme pratiquement tout le monde, que les affaires les mieux montées échouent souvent à cause d'un mauvais choix de partenaires ; celui-ci exposa carrément son projet au capitaine en parlant de l'exécution d'un « homme très important » qui les avait trahi, aiguillant ainsi le vieux vers une fausse piste, celui-ci pensant qu'il s'agissait d'un simple règlement de comptes qu'il ne pourrait pas revendre, ne sachant à qui s'adresser. En effet, Gérard savait bien que le coup était trop gros pour

que la cupidité du capitaine ne reprenne le dessus et pour qu'il ne les trahisse pas.

Il avait d'ailleurs décidé, sauf imprévu, de cacher l'identité de la cible le plus longtemps possible. Mais un fait très favorable survint quand il demanda le tueur et le berger-voyou au vieux. Ce dernier avait un neveu vivant très à l'aise des cambriolages de riches touristes propriétaires de résidence dans un périmètre de cent kilomètres, qui avait servi comme commando dans l'armée espagnole. La famille de ce jeune homme, émigrée aux colonies en 1870, venait d'être massacrée par les nouveaux maîtres du pays. Ce neveu ne parlait plus que de vengeance et rendait les français responsables de ce massacre.

C'était l'homme de la situation. Il l'aurait fait pour rien ; le vieux le lui présenta et c'est le jeune homme lui-même qui lui recommanda de ne pas donner le nom de la cible au capitaine et au berger. Mais on voyait clairement qu'il était prêt à tout pour venger sa famille.

Le berger, en même temps chauffeur et mécano fut facile à trouver quand il vit la liasse de billets qui brillait devant ses yeux. Il ne restait plus qu'à régler le problème du « chemin de repli » comme disent les militaires. Partant du principe que d'une part, toutes les frontières seraient immédiatement fermées après l'attentat et que

d'autre part, chaque espagnol a de la famille en France, Gérard leur conseilla de leur demander asile pour 3 ou 4 semaines de préférence dans un quartier populaire espagnol évidemment. Tino, lui, avait des cousins dans la mafia et s'arrangea un hébergement en échange de quelques services maffieux, disant qu'il était venu en France discrètement car il crevait de faim en Sicile.

Voilà, le jour « J », les bétailières équipées et remplies de bêtes puantes et énervées prirent la direction du Nord vers Barcelone. Les porcs resteraient à la diète pendant deux jours, le temps du voyage et n'auraient que de l'eau, ce qui les rendrait furieux et très dangereux au moment fatidique à Paris, quand les portes des bétailières seraient ouvertes. Gérard espérait créer ainsi un embouteillage monstre au carrefour des Quatre Horloges qu'il avait choisi. Celui-ci se trouvait en haut d'une côte où seraient placés les camions quelques minutes avant le passage de la voiture visée.

Il n'aurait qu'à suivre les événements d'Alicante, par la presse et la radio.

Le hurlement des sirènes des deux motards de tête qui ouvraient la route se fit entendre. Immédiatement, les trois complices sautèrent de leur camion, ouvrirent les bétailières et les portes des cages simultanément à l'aide d'un ingénieux

système bricolé avec des cordes. Les gros mammifères commencèrent à courir dans tous les sens, semant la panique parmi les piétons, renversant les motards de tête, bloquant les voitures et finalement tout le carrefour. Le spectacle était dantesque. Des bêtes affolées qui cavalcadaient au hasard, bousculant les gens et rendant toute la circulation impossible. En plein milieu du carrefour les porcs affolés et hurlant avaient envahis la chaussée, piétinant les motards et encerclant la voiture du Président. Son chauffeur, spécialement entraîné pour réagir dans toutes les situations, essaya de foncer sur les bêtes, en se dégageant vers le trottoir. Mais la traction-avant, chevauchant un gros porc ne put éviter de bloquer une roue et s'immobilisa. Les hurlements de terreur des passants fuyant de toute part, étaient couverts par ceux, étrangement identiques, des cochons furieux.

Dans cette cohue, on pouvait apercevoir deux hommes vêtus de tenues traditionnelles des bergers andalous qui, à coup de bâton, laissaient croire qu'ils voulaient dégager la DS 19 noire du Président.

En fait, le plus grand d'entre eux, Tino, tout en balayant l'espace avec sa canne qu'il tenait de la main gauche s'approchait progressivement dans la confusion générale de la voiture cible. A l'avant de celle-ci se trouvait le chauffeur garde du corps. A ses côtés, un Général, aide de Camp du Président.

Tino arrive sur le côté avant droit de la voiture. Il plonge alors sa main droite restée libre dans sa poche et tire à travers le tissu avec son 9 mm muni d'un silencieux, logeant deux balles dans la tête de chaque occupant de la voiture en commençant par le chauffeur. La scène passe inaperçue. Pas de détonations, pas de mouvements brusques...rien...

D'un coup, quand l'attentat fut terminé, ils firent chacun semblant de dégager les bêtes qu'ils chassaient en réalité hors de la cohue pour prendre chacun les chemins différents qu'ils avaient préalablement choisis. Ils avaient pris soin de mettre sous les vêtements andalou des costumes classiques. Entrant au hasard dans un couloir, ils mirent quelques secondes à arracher leur tenu folklorique et à ressortir en marchant à pas lents et tranquilles en costume cravate.

Ils étaient convenus que chacun d'entre eux ignorerait la planque des deux autres. Ainsi, au cas où l'un d'eux se ferait prendre, il n'aurait rien à répondre à la police spéciale qui serait sûrement chargée de l'affaire. D'autre part, il leur fallait rester planqués assez longtemps en France puisqu'il ne faisait aucun doute que tout serait immédiatement fermé hermétiquement du côté des frontières. Puis, tout se tasserait et ils pourraient sans risque retourner chez eux ; quant à Tino, de toute façon, il était irrécupérable : il ne se voyait pas inactif

derrière son bar et avait trouvé une place de soldat chez ses amis maffieux en France.

Restait le problème des bétaillères. Si Gérard les avait laissées là, c'est qu'elles avaient soigneusement été maquillées par le garagiste payé au noir, qui ne pourrait donc pas parler et 30 km avant Paris, les plaques avaient été changées en plaques françaises correspondantes au même type de véhicule, un huit tonnes et un semi-remorque, plaques dont il avait trouvé les numéros en restant au moins une heure dans une station-service, déjeunant comme tout routier à l'arrêt, tout en surveillant les camions qui passaient. La police allait donc commencer par perdre un temps fou avec ces numéros puis avec les bétaillères. Quant au mécanicien espagnol qui travaillait seul chez lui et au noir, on était sûr de son silence, d'autant qu'il devait se moquer éperdument d'un attentat contre un homme politique...

Dans sa chambre d'hôtel, à Figueras, celui que les Français appelleraient désormais un pied-noir était allongé sur le lit : la radio venait de diffuser un flash spécial. Gérard ferma les yeux.

Pour lui, la guerre était finie. Le temps des morts était passé. Comme l'écrivain figé devant la dernière page du livre qu'il doit achever sans vraiment le vouloir car il s'est mit à en aimer l'histoire, il n'arrivait pas à finir sa dernière page. Et

pourtant il le fallait pour commencer un autre roman, écrire une autre histoire de sa vie future. Mais il n'en connaissait pas le scénario. Il se sentait incapable d'en imaginer la trame. Et quels en seraient les personnages, à part lui, maintenant seul, sans amis, loin de sa famille qu'il ne pouvait pas revoir.

Il allait devoir inventer un scénario et ne savait pas s'il le pouvait, s'il le voulait. Il devait payer pour avoir commis cette faute qu'avaient faite bien d'autres hommes avant lui, celle de croire que tout est simple quand on aime sa ville et son pays.

Ouvrant les yeux, il regarda les murs de sa chambre d'hôtel et se revit dans son figuier natal. Le pied-noir sourit tristement et murmura « And this is what you get for loving your country ».

Puis il laissa tomber sa plume, referma le livre de sa jeunesse perdue et s'endormit...

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait donc que du hasard.

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustrations.

Achévé d'imprimer le 13 mai 2008

Dépôt légal mai 2008

ISBN : 978-2-9531302-1-8